

DANIEL MEUROIS-GIVAUDAN

# Louis du Désert

*Le destin secret de Saint Louis* TOME II



LE  
ERSÉA

LE VOYAGE INTÉRIEUR

*A Lhassa qui, d'un coup d'aile,  
s'envola vers l'instant...*

Tables des matières

Préambule .....	4
Chapitre 1 - Les solitudes et les fuites .....	6
Chapitre 2 – "Ecrit dans le Ciel..." .....	30
Chapitre 3 - Exactement sous le soleil.....	55
Chapitre 4 - Jérusalem, en vérité.....	79
Chapitre 5 – "Tu ne me reconnais pas?" .....	96
Chapitre 6 - La nuit de Damas.....	118
Chapitre 7 - Messages ailés .....	140
Chapitre 8 - Derrière le voile .....	160
Chapitre 9 - Par la Colombe et le Faucon.....	190

## **Préambule**

*Le voyage intérieur... Il était presque impossible de ne pas baptiser ainsi ce second tome de "Louis du Désert".*

*Au lendemain de sa mort officielle à Tunis, en 1270, Saint Louis, le "roi des Lys ", s'est en effet définitivement effacé derrière le pèlerin de l'Infini qui attendait en lui.*

*C'est son itinéraire inconnu, tant au niveau d'une géographie bien terrestre qu'à celui, plus subtil, de l'âme que je me suis attaché à retracer dans les pages qui suivent.*

*Incursion dans le Proche-Orient médiéval mais aussi et, avant tout, plongée dans l'Extrême-Orient du cœur humain, au portail d'un Soleil qui ne laisse pas de place pour les compromis...*

*Plus encore qu'au long de son histoire connue, celui qui décida de renoncer à la couronne, nous entraîne ici*

*dans une recherche de vérité et d'absolu qui se situe au-delà du Temps et des frontières.*

*Mon défi personnel était de réussir à faire comprendre le pourquoi de la nécessité de ressusciter un tel cheminement aujourd'hui.*

*Je me suis appliqué à le relever avec le plus de force possible tant le propos m'a paru urgent et capital pour notre époque.*

*Il ne me reste plus maintenant qu'à souhaiter au lecteur de cueillir avec bonheur et plaisir l'enseignement de vie que j'ai eu le privilège de pouvoir retranscrire, jour après jour.*

*D. Lami*

## **Chapitre 1**

### **Les solitudes et les fuites**

Nuit du vingt-quatre au vingt-cinq août de l'an 1270... La nuit de ma mort. La nuit de mon départ vers les seuls horizons qui m'appelaient désormais. Je me souviens de ce sable qui se glissait entre la semelle de mes sandales et la plante de mes pieds. Il était tout aussi rugueux que doux, tout aussi froid que chaud. Parfois, des petites roches s'y mêlaient et je trébuchais sur une touffe d'herbe sèche. Alors, je me laissais tomber sur le sol puis je fouillais l'obscurité. Dans l'épaisseur de son velours, je ne pouvais distinguer que les courbes de quelques collines, peut-être des dunes, et les masses sombres des bosquets de lauriers. Je m'en souviens comme si c'était cette nuit même...

Avant de me laisser aller à la moindre petite halte, j'ai marché ainsi sans doute plus d'une heure, peut-être deux, aussi rapidement que je le pouvais et sans me retourner. Avant l'aube, il fallait que je mette le plus de distance possible entre ma carcasse et mon âme.

Je n'avais qu'une idée très sommaire des terres au sein desquelles je m'aventurais mais cela m'importait peu. Qu'avais-je à perdre que je n'eusse déjà perdu? Et je ne me mentais pas... Il n'y avait guère de volonté en moi qui soit seulement humaine. J'ignore d'ailleurs où je trouvais la force de marcher ainsi. Mon corps décharné était mu par un souffle qui ne lui appartenait pas et qui le poussait frénétiquement en lui disant: «Avance, avance...!»

Parfois, dans le lointain, tandis que je croyais apercevoir les lueurs d'un feu, des parfums de résines étranges couraient jusqu'à mes narines et des plaintes de chameaux se mettaient à peupler le silence. Pourtant, je n'avais pas peur. Pourquoi la peur? Qu'avait à craindre un pèlerin moribond?

La peur, j'avais depuis longtemps percé son identité. Pour moi, elle était enfant de l'imagination. Elle ne s'appelait pas souffrance mais appréhension de la souffrance. Elle devançait ce qui n'existait pas encore et qui n'existerait peut-être jamais.

Alors, j'avançais... Je continuais d'avancer comme si les Sarrasins ne vivaient pas à quelques enjambées ou à quelques lieues de moi. De temps en temps, j'osais lever la tête vers la voûte étoilée, je lançais un appel muet à Messire Jésus puis je tentais de respirer pour adoucir les battements de mon cœur.

Lorsque l'aube glissa ses premières lueurs à l'horizon, je n'avais aucune idée de là où je me trouvais mais je me sentais heureux à la seule pensée d'avoir mis une bonne distance entre le campement et ma personne.

Je me rappelle l'impression toute particulière que ce mot de "campement" déclencha alors en moi. Il avait acquis une coloration étrangère à ma vie.

Ce n'était déjà plus *notre* campement, mais *leur* campement, celui des milliers d'hommes qui allaient juste

apprendre la mort de leur roi fatigué d'être roi, qui allaient panser leurs plaies puis qui recommenceraient à se quereller en faisant semblant de prier.

Je me sentis si léger que je me surpris à sourire. Et ce fut un vrai sourire, je crois, certainement comparable à celui d'un enfant qui vient de jouer un bon tour. Oui, je venais de jouer un bon tour à la vie... à moins que je n'aie simplement reconnu, in extremis, le bon tour que la vie me demandait de jouer.

«Mais la vie, c'est quoi?» me suis-je interrogé en m'affalant au pied d'un monticule de sable et de cailloux. «Est-ce un nom pour Notre Seigneur ou un mot pour désigner notre destin?» La réponse ne venait pas davantage que du temps de mes discussions avec messire Thomas et je ne savais pas plus ce qu'étaient mon destin ni ma liberté en regard de Dieu.

Mon crâne me donna alors l'impression de se vider de tout comme si plus rien n'avait vraiment de signification et je me mis à mâcher un morceau de cette galette que l'on avait pris soin d'enfiler dans le fond de mon sac. Sa croûte était terriblement dure et mes dents me firent mal à son contact.

J'étais mort, oui, mais j'avais encore une cuirasse sous la peau de mon âme et peut-être encore une autre sous celle-là avec laquelle il allait décidément falloir que j'apprenne aussi à composer. Je n'en pouvais plus de fatigue...

À quelques pas de là, dans la caillasse, poussaient des épineux et des arbustes aux essences qui m'étaient inconnues. Je me traînai donc dans leur direction afin de m'y cacher et d'y dormir. «Tout à l'heure, ce soir, demain, si jamais je me réveille, me dis-je, je serai libre...»

Mon sommeil fut un trou noir. Ni rêve, ni songe, ni prière s'élançant vers le Divin. Rien. Rien, mais

l'énigmatique Destin voulut que je ne m'y noie pas et que mes paupières se lèvent sur un nouveau jour.

Le soleil était très haut dans le ciel, peut-être commençait-il même à décliner. Ma peau brûlait et je me levai aussi vite que je le pus après avoir bu la dernière goutte d'eau chaude de ma gourde. Il fallait... Je ne savais pas très clairement ce qu'il fallait mais je me disais que le mieux serait sans doute de trouver la ligne de la mer et de suivre ses côtes aussi longtemps que je le pourrais. Il y aurait bien un peu de lait de chèvre quelque part, une grappe de dattes à ramasser ou une galette à voler... les Infidèles devaient certainement en faire dans leurs villages!

Voler... Ce mot qui venait de se placer soudainement sur mes lèvres me donna un coup au cœur. Ainsi donc, je serais capable de cela, moi aussi! Moi aussi, comme les autres, ceux que j'avais sermonnés et punis durant toute ma vie de roi... Je n'étais plus roi et voilà que je me mettais aussitôt à leur ressembler! Ah, quel piètre saint je faisais! Celui que j'avais encore entendu affublé de ce nom derrière les toiles de sa tente la veille de sa mort était donc pareil aux autres. L'idée du vol pouvait même germer en lui avec une rapidité effrayante!

«Oui, mais ce sont des Infidèles... m'entends-je encore me répliquer à moi-même, et les Infidèles...» Fort heureusement, ma réflexion, ma rébellion ou mon prétexte s'arrêtèrent là. La honte me submergea et je voulus commencer à prier comme si la prière allait la gommer d'un seul coup et me restituer ma pureté perdue.

C'est là qu'une sorte de frisson me parcourut. Cinquante-six années de vie passées en oraisons, en volonté de rectitude, en sermons généreusement dispensés à autrui et voilà que, face à l'urgence, je me faisais l'égal du plus petit de ceux que j'avais espéré

enseigner. La constatation me fit mal mais il n'était pas question d'ignorer la réalité qu'elle dévoilait. Si, dans la peau d'un simple mendiant, j'avais soudainement perdu toute royauté, c'est-à-dire toute noblesse d'âme, que valaient mes efforts passés?

La vérité nue s'imposait à moi. Il existait bel et bien un type de sagesse qui avait le don d'éclorre en chacun à l'ombre d'un confort et d'un titre. Cette sagesse-là pouvait s'étaler et il était facile de la distribuer sans qu'il en coûtât. On y croyait... Mais qu'en restait-il face au premier véritable obstacle? Alors, je me dis que si les pulsions de survie suffisaient à balayer une auréole en un clin d'œil, cela signifiait que Messire Dieu était encore bien loin...

L'âme perplexe et quelque peu amère, il fallut pourtant que je rassemble mes forces et que je me remette en chemin. Il faisait épouvantablement chaud et ma gourde était vide. À main gauche, vers la mer, derrière les collines et les dunes, il y aurait certainement quelque puits aux abords d'un village. J'attendrais la pénombre non loin de là, je boirais et puis je partirais, je continuerais vers la Terre Sainte. Là, j'allais réellement me purifier, je m'en faisais le serment! C'était pour cela, à n'en pas douter, ce devait être pour cette grâce que Notre Seigneur m'avait maintenu en vie.

Effectivement, au hasard de mes tâtonnements dans un semi - désert de pierres, je finis par découvrir l'imperturbable ligne bleue des flots puis, nichée dans une palmeraie, les formes blanches d'un minuscule village.

Mon plan se déroula comme prévu; je me désaltérai, je remplis ma gourde de peau, j'eus le bonheur de ramasser quelques fruits qui traînaient au pied des arbres et je repris ma marche. Voyager de nuit, c'était ma sécurité, la seule façon de ne pas attirer l'attention tout en évitant la trop grande chaleur. Je me disais qu'il suffisait de

ne pas perdre des yeux le miroitement argenté de la lune sur les eaux et qu'alors, tout irait bien.

Je me souviens avoir vécu ainsi plusieurs jours ou plutôt plusieurs nuits. Singulièrement, mon corps ne s'affaiblissait pas mais reprenait vigueur. C'était le sentiment de liberté qui me nourrissait, je crois. Une sensation d'ivresse que je n'avais jamais éprouvée auparavant. Plus de siège réservé, plus de lourd ceinturon à se pendre à la taille chaque matin, plus d'ordre à donner ni d'autorité à préserver, plus rien, plus même de chapelle pour s'agenouiller. Plus de chapelle ni d'autel, non, et encore moins de dalle pour s'y allonger en croix, face contre sol. Et j'étais bien comme cela, miraculeusement bien! Je me sentais enfin le vrai roi de ma vie, je l'avais choisi et je l'étais devenu.

Un soir, néanmoins, je fus surpris par un groupe d'enfants aux abords d'un point d'eau fréquenté par deux ou trois chameaux en apparente liberté. Tous accoururent vers moi comme s'ils me connaissaient. Je compris vite que l'inconnu qui passait par chez eux devenait aussitôt un événement parce que les choses simples de la vie dilataient tout naturellement leur cœur.

Les prunelles de leurs yeux étaient si noires et leurs sourires découvraient des dents si blanches! Était-ce donc bien des enfants d'Infidèles? Comment de jeunes Barbares pouvaient-ils avoir tant de joie au cœur tandis que le Malin se tenait forcément à leur porte?

Je demeurai perplexe, quelques instants. Incapable du moindre mot de leur langue, je ne pus que sourire à mon tour et imiter leur salut en même temps que certains tout-petits venaient se plaquer contre ma robe. Je me sentais sauvé... L'espace d'un éclair, je me crus presque adopter par une autre existence, une autre famille. Je ne jouais plus de rôle et on semblait m'aimer, juste parce que

j'étais un humain. Peut-être était-ce pour cette raison, d'ailleurs! On me souriait vraiment parce que je ne représentais rien d'autre que moi-même.

Ne rien avoir à prouver... Ce devait être cela, l'un des secrets de cette paix que je cherchais éperdument! Ne pas avoir à prouver que notre raison est la meilleure, que l'on est dans notre droit le plus légitime, que l'on est fort et fier, ne plus se croire obligé de clamer de cent mille façons que l'on existe... Vivre, enfin! Tout simplement. Vivre et laisser couler notre âme dans le creux de nos mains!

Tout cela se bouscula en moi avec une évidence incontournable. Il y eut une magie qui s'installa dans l'air puis soudain, comme le plus âgé du groupe d'enfants s'approcha davantage de moi, un son guttural jaillit de lui.

Après une seconde de stupeur, un deuxième mot me fut projeté au visage et, d'un coup, la petite troupe s'éparilla, évidemment effrayée par quelque chose qui m'échappait. Je me retrouvai donc seul près du trou d'eau et je crus mieux de m'enfuir à mon tour.

La couleur de ma peau venait de me dénoncer, le bleu de mes yeux et la blondeur de ma chevelure m'avaient trahi, dès lors j'étais brutalement devenu semblable au Malin... Les limites de l'émerveillement s'étaient révélées d'elles-mêmes car, souvent, on n'aime que ce qui nous ressemble et qui justifie nos propres frontières.

Je repartis ainsi dans le crépuscule puis dans la nuit. Je venais de passer un règne à tenter d'aplanir les différences pour les amener à Tordre de ma raison, dès lors pourquoi n'aurais-je pas récolté ce que j'avais semé, c'est-à-dire, en fin de compte, *la* différence. J'aurais eu beau argumenter et clamer mon innocence, il devenait clair que *quelque chose* dans l'Agencement Divin ne se

pliait pas à ma logique et cherchait à m'enseigner d'une autre façon.

Je me mis à regarder les dattiers autrement. Je ne les vis plus comme des arbres étranges qui poussaient de préférence en terre barbare mais tels des dons de Dieu qui m'offraient leur ombre et un peu de nourriture. Eux aussi se montraient différents de tout ce qui poussait au royaume de France.

Aurais-je voulu qu'ils soient semblables aux chênes ou aux ormes? Eux également savaient s'élancer droit vers le ciel. Aurais-je aimé les greffer pour qu'ils ressemblent aux lilas de Poissy? Non, leurs grappes avaient leur raison d'être ici... Bien qu'elles fussent arrosées par les chants s'élevant des mahommeries, elles étaient gorgées de soleil et plus sucrées que n'importe quoi au monde. Elles étaient belles.

Peut-être, d'ailleurs, la beauté primait-elle sur toute autre chose, pour Messire Dieu? Je naissais de nouveau et tout me semblait possible.

Au bout d'une semaine de marche, à force de trébucher et de me cacher au moindre bruit, mon corps finit par se rebeller. Il dit non à la nuit; il n'était pas bâti pour elle. Il me fit donc comprendre sa lassitude de n'être qu'une ombre et de ne vivre qu'en compagnie des petits renards nocturnes. Ma barbe poussait, j'étais sale, ma peau devait être aussi ridée qu'un champ livré à la sécheresse... Quelle crainte pouvais-je, dès lors, inspirer et qu'aurait-on pu me faire? Oui, évidemment, on reconnaîtrait en moi le Chrétien, mais un vagabond décharné n'avait rien d'un conquérant, pas même d'un pèlerin.

Ce fut ainsi que je décidai de tenter ma chance en marchant sous le soleil, au grand jour. Et si ma vie devait

s'arrêter là, eh bien... elle s'arrêterait là, précisément au grand jour et dignement!

Les régions côtières que je traversai me parurent alors notablement plus prospères que je ne les avais imaginées de nuit. L'automne était là et, si les pâturages se montraient maigres, les vergers me révélèrent d'autres fruits que ceux que je chapardais plus ou moins sous les étoiles. Il y avait des pêches juteuses à souhait, des grenades et des coings. Par endroits, je dus même traverser des oliveraies complètes et je m'émerveillai de l'abondance de leurs fruits qui commençaient à noircir sous leur tendre feuillage.

«Pourquoi cette terre n'est-elle donc pas chrétienne? me mis-je alors à penser comme si le roi cherchait encore à gesticuler un peu au fond de moi. Messire Jésus avait choisi une contrée tellement semblable à celle-ci...»

Fort heureusement, je ne voulus pas aller plus loin dans mon questionnement. Je me mis à cueillir des coings et je poursuivis mon chemin.

Il y eut, bien sûr, très rapidement un village sur ce chemin. Comme la plupart de ceux que j'avais entrevus de loin, celui-ci se confondait presque avec le sol. Ses maisons étaient regroupées à l'abri d'une enceinte aux couleurs de la terre sablonneuse, tandis que de grands oiseaux blancs et noirs se tenaient en rangées immobiles au sommet des constructions. Tout autour, en bas des murs et broutant je n'aurais su dire quoi, je ne vis que des moutons. C'était de tout petits moutons sur le front desquels une marque bleue avait été déposée, aussi intense que celle de l'azur.

La chaleur montant de l'intérieur du pays me terrassait et je n'avançais plus, méditant du même coup sur la folie de mon itinéraire. Je me pris alors à évoquer au-dedans de moi le visage de Marguerite... Que faisait-

elle à cette heure? Avait-elle déjà appris que je n'étais plus?

Brusquement, d'un repli du terrain, émergea une silhouette, bientôt suivie d'une seconde. C'était celles de deux hommes. Ceux-ci me considérèrent un instant en portant la main au niveau de leur front puis ils marchèrent tranquillement dans ma direction tout en écartant les moutons sur leur passage. L'un d'eux m'adressa la parole et, naturellement, je ne compris rien. Ce fut là, dans cette urgence, qu'une idée me traversa la tête... J'étais muet! J'allais être un pèlerin muet de naissance! Incapable de parler... Ainsi, je serais encore plus inoffensif et moins suspect.

Lorsque les deux hommes furent à dix pas de moi, je me mis à tapoter mes lèvres de la main droite et j'émis quelques sons confus pour signifier mon infirmité.

J'avais été explicite... Celui qui me parut être le plus jeune des deux Infidèles s'exclama puis, tout en s'approchant encore de moi, il se mit à me dévisager comme je ne l'avais jamais été de toute mon existence. Je me souviens avoir été profondément surpris par la noblesse de ses traits et par cette sorte de fierté que j'avais si souvent cherchée en vain chez bon nombre de barons.

Il portait un ample burnous d'un bleu tout à fait intense et il avait la tête couverte de ce tissu blanc dont les hommes aimaient à se parer pour se protéger de la brûlure du soleil. Je lui souris mais il resta de marbre et droit comme un if tout en continuant de plonger dans mon regard.

«Oui, je crois en Messire Jésus, ai-je alors eu l'impression de lui avouer du fond de mon âme. C'est ainsi...»

Le Sarrasin plissa les yeux, développa un long salut le long de son corps à l'aide d'une main et me fit signe de le suivre. Que pouvais-je faire d'autre? Derrière lui, son compagnon, beaucoup plus âgé, prononça quelques mots puis, en deux ou trois gestes précis, il fit tomber la poussière de sa robe.

C'est de cette façon que je pénétrai pour la première fois dans l'un des innombrables petits villages fortifiés de cette terre sarrasine. Encadré par les deux bergers, je me frayai donc un chemin à travers le troupeau bêlant et je passai la porte de la bourgade.

Aussitôt, il y eut une nuée d'enfants qui s'abattit sur nous. Qui les avait prévenus et d'où venaient-ils? Tout semblait tellement privé de vie et endormi à jamais sous le poids du soleil!

À l'aide de son bâton et à grands coups de moulinets au-dessus des têtes, l'un des bergers eut tôt fait d'éparpiller la plupart des enfants. Il n'en resta plus guère qu'une petite grappe pour s'agripper à ma robe et me répéter avec insistance un mot auquel je n'entendais rien.

Pendant quelques minutes, je me sentis pris dans un piège infernal. Parmi le dédale des ruelles où on me conduisait, la chaleur se faisait encore plus terrible que sur le plateau. Tout en moi étouffait, ma peau, ma poitrine, mon âme...

De temps à autre, un panneau de bois claquait à l'étage d'une habitation, au-dessus de nous, des voix se répondaient puis plus rien, plus rien d'autre que le bruit de nos pas dans la poussière des ruelles.

Nous nous arrêtâmes enfin à l'angle d'une toute petite place, près d'un appentis auquel un dromadaire était attaché. Il y avait là une porte basse qui se découpait dans l'ocre du mur. Celle-ci était surmontée d'un motif d'écriture qui attrapa mon regard au passage lorsqu'on m'invita à la

franchir. Peut-être me proposerait-on un peu d'eau fraîche ou de lait?

À vrai dire, ce fut l'obscurité totale qui m'accueillit là, jusqu'à ce que mes yeux s'y accoutument et que je devine, dans un angle de la pièce, une natte à même le sol. J'avoue que ma gorge se noua. Après tous ces jours de solitude et de désert, aucun lit royal ne m'aurait plus touché que cette simple couche à l'odeur de sable.

Sans même que l'on m'y invitât, je m'y laissai tomber tant j'étais ivre de fatigue. Au rythme de mon corps, mon âme perdait de sa raideur... Était-ce ce que le Divin cherchait? Si c'était cela, Il y parvenait à merveille!

Je m'étais tenu tellement droit toute ma vie, droit sur mon trône, droit sur mon cheval! Et même si je n'avais pas triché dans mon jeu de roi, puisque la droiture était l'axe de mon âme, quelque chose avait dû se pétrifier en moi. Peut-être sous le poids du regard d'autrui, peut-être aussi par le biais de cette intransigeance avec laquelle je m'étais toujours observé.

Maintenant, enfin, je m'accordais le droit d'être fatigué. Il n'y avait plus aucun rôle à jouer quand bien même j'avais aimé d'amour celui que le destin m'avait offert.

Il arrive que le corps brisé laisse parler l'âme plus aisément comme s'il n'était guère davantage qu'une noix dont la coquille dissimule la vraie nature. La souffrance servait donc à cela? Fallait-il passer par sa meule? Nécessairement?

Dans la pénombre, je m'endormis presque aussi vite que je m'étais affalé sur la natte. Je crois que je n'entendis même pas la porte que l'on refermait sur moi et que je ne pris pas conscience de ce bol en argile, plein de lait que l'on déposa sur le sol.

Je ne le découvris d'ailleurs qu'à mon réveil lorsque des chants me tirèrent de ma torpeur. Je n'en avais jamais entendu de semblables, même lorsque, de ma prison de Mansourah, il m'était arrivé de prêter l'oreille aux bruits de la ville. C'était des femmes qui chantaient. Quelqu'un accompagnait leur mélodie au son cadencé d'un tambour et j'y trouvai un charme qui m'envoûta.

J'étais dans un autre monde, sans repère et, la chaleur aidant, j'en vins à me demander si celui qui avait été le mien existait vraiment ou, tout au moins, ce qu'il signifiait de plus... Le désert était nu mais beau, les murs des maisons étaient de terre et pourtant mon cœur palpitait plus que jamais, il vivait comme il l'avait toujours souhaité, là, dans l'instant présent. Il se préparait à rejoindre l'Essentiel, j'en étais certain.

Messire Jésus se tenait à deux pas et je finirais mes jours auprès des empreintes qu'il avait laissées sur la roche et dans le Temps. Bientôt, tout à l'heure, je remerciais mes hôtes, je sortirais du village et tout se simplifierait encore...

La porte grinça doucement sur ses gonds de bois. J'essayai aussitôt de me lever pour avoir une contenance digne et la silhouette du plus jeune de mes deux hôtes se profila dans le clair-obscur. J'eus droit à un long discours, comme si l'homme n'avait pas pleinement réalisé que je ne comprenais pas et, puisque j'étais muet, je ne répondis rien. Le berger me fit alors explicitement sentir que je devais le suivre et je m'exécutai humblement.

Toujours personne dans les ruelles... Quelques poules, un chat qui rasait les murs, un bien étrange animal, en vérité, dont je n'avais découvert l'existence qu'à Damiette, autrefois. Marguerite avait espéré en amener trois ou quatre avec elle jusqu'à Paris mais les événements s'étaient gâtés...

Aller quelque part sans savoir où! Cela aussi c'était nouveau pour moi. Accepter que l'instant d'après aille à l'inconnu, se voir ouvrir ou fermer une porte au gré de la disponibilité d'une présence rencontrée. Il avait sans doute connu cela Lui, sur les routes de Judée. Pleines de soleil, elles aussi... D'ailleurs, peut-être que toutes les noix du monde se seraient mieux ouvertes d'elles-mêmes si le soleil avait été de toutes les contrées?

En peu de temps, nous arrivâmes sur une place guère beaucoup plus importante que la première. Dans son angle le plus éloigné trônait une sorte de tour assez lourde et dont la masse, elle aussi couleur de terre, commençait à se teinter de rouge sous les feux du couchant.

Sur le sol, devant nous, il y avait des petites nattes multicolores, toutes parfaitement alignées bien qu'en partie recouvertes de sable, comme si elles n'avaient pas bougé de là depuis très longtemps.

Mais voilà que nous n'étions plus seuls. Vingt ou trente hommes et peut-être aussi des femmes surgirent d'un peu partout tandis que quelqu'un, quelque part, se mit à chanter ce que j'interprétai alors comme une plainte. Nul ne prêta attention à moi. Était-ce du dédain ou la marque d'une politesse qui m'échappait?

Mon berger me fit asseoir dans un coin, contre un mur, puis je le regardai aller se placer le front contre le sol, sur l'un des tapis de paille, de la même façon que les autres. Pendant ce temps, la plainte continuait; elle s'étira jusqu'à ce qu'un murmure confus montât de tout ce peuple sur ses nattes. C'était leur prière. J'étais piégé dans leur prière!

Je retins un vieil «In nomine meï» au fond de ma gorge. Je me sentais tellement mal! Je me disais qu'il

fallait que je parte de là au plus vite, que je trahissais, que je respirais un souffle qui...

Mais je n'eus pas le temps de bouger... Chacun se releva bientôt puis, en silence et à leur rythme, tous finirent par se regrouper autour de moi encore assis dans mon coin. Il n'y avait que des sourires plutôt malicieux et des regards curieux qui fouillaient le moindre détail de mon visage et de mon accoutrement.

Je me mis à sourire, moi aussi. Ils devaient avoir raison... J'étais certainement plus déguisé qu'autre chose avec ma robe récupérée dans une échoppe abandonnée de Carthage. Et mes bottes! Que faisaient-elles encore là au fond de ce sac qu'une fillette s'amusait à vider aux yeux de tous?

Pour moi, ce fut la mise à nu totale. J'amusais tout le monde comme l'aurait fait le plus misérable des gueux. La leçon de l'insignifiance absolue... Pour celui qui avait voulu un grand destin et qui s'était senti l'ambassadeur... c'était le gouffre, pire que la mort. Et même si je n'avais pas été muet, comment aurais-je pu seulement prononcer le nom de Messire Jésus dans la langue de tous ces Barbares?

L'odeur de l'oliban, de la myrrhe ou de je ne sais quel parfum acheva alors de m'étouffer et je voulus me lever pour me dégager de tout cela.

Ces hommes, je n'en doutais pas, n'étaient pas plus mauvais que ceux que j'avais connus toute ma vie durant, mais ils étaient sur un chemin d'hérésie et je ne parviendrais jamais à les changer. D'abord, il ne fallait surtout pas qu'ils me contaminent!

Dès qu'ils eurent fini de me décortiquer du regard et, pour certains aussi, un peu des mains, les villageois se firent moins pressés autour de moi. J'avais été leur spectacle de la fin de journée et un spectacle, cela s'use vite. Dès qu'ils commencèrent à s'éparpiller et que

j'entrepris de ramasser mon maigre paquetage, un homme qui, jusque là, était resté en arrière s'avança dans ma direction.

Contrairement aux autres qui n'étaient vêtus que d'un burnous, celui-là arborait ostensiblement au côté gauche un superbe coutelas recourbé suspendu à une bandoulière de cuir. Il me toisa un court instant, m'adressa, lui aussi, quelques mots comme si je le comprenais puis, sans rien manifester au niveau du visage, il me fit de nombreux et grands signes du bras comme si, cette fois, j'étais stupide et que je ne voyais pas que je devais le suivre.

Le cœur malheureux de ne pouvoir déguerpir aussi vite que je l'avais souhaité, je lui emboîtai donc le pas. L'homme, qui était vraisemblablement le chef du village, me mena à grandes enjambées jusqu'à la cour intérieure d'une assez importante demeure. Là, de larges bols de terre cuite étaient déjà disposés sur le sol et des femmes toutes vêtues de blanc de la tête aux pieds s'activaient autour d'un plat central. À notre arrivée, elles disparurent puis je les entendis rire derrière une porte.

Il faisait presque nuit et, tandis que l'on m'attribuait une place face à l'un des bols, la cour se remplit de convives. A en juger par leurs mines et leurs robes rapiécées, c'étaient tous de pauvres gens. Cependant, ceux-ci paraissaient fêter quelque chose. Ils parlaient fort et leur humeur était joyeuse. Nul ne manifestait son intention de s'occuper de moi, ce qui me tranquillisa plutôt.

Que n'aurais-je donné pour me faire oublier totalement et m'enfuir dans la nuit tombante? Mais bon... J'allais manger... Après tout, ces gens n'étaient pas si terribles!

Tandis que l'on me servait une sorte de soupe de pois chiches exhalant une forte odeur de cumin, je me demandais comment se seraient d'ailleurs comportés les

simples manants de France, de Bretagne ou du Poitou si un Infidèle s'était aventuré chez eux. En vérité, je doutais fort qu'ils l'eussent nourri. On aurait appelé le prêtre afin qu'il boute le Malin hors de lui à moins qu'on ne l'ait tout simplement chassé à coups de pierres. C'était plutôt cela, oui...

Alors, progressivement, je me détendis. La soupe était mangeable et les galettes qui circulaient et que chacun trempait dans un peu d'huile me rendirent plus conciliant. «Après tout, me fis-je la réflexion, ils n'ont simplement pas encore eu la chance de recevoir la Vérité de Notre Seigneur...»

Comme cette pensée me traversait, l'homme au coutelas, qui s'était justement assis face à moi, se leva d'un coup et disparut quelques instants dans une pièce obscure en arrière de lui. Lorsqu'il vint à nouveau s'asseoir à la lueur des petites lampes à huile qu'un jeune garçon s'efforçait d'allumer, il tenait à la main un sac de perles tressées. D'un air satisfait, il l'ouvrit tout grand sur ses genoux puis, après y avoir fouillé, il en tira quelque chose de sombre dont je ne distinguai pas la forme avant qu'il ne me l'eût tendu à bout de bras.

J'eus un véritable choc... C'était une croix! Une croix de métal ou de bois noir aux quatre branches égales.

Fier de son effet, l'Infidèle partit d'un rire sonore et se mit à caresser sa fine barbe grisonnante. Mais, à ma stupéfaction, il n'en resta pas là. Avant que de donner l'ordre de me faire passer l'objet, il porta celui-ci à son front puis fit une sorte de moue semblable à un signe d'acquiescement. Je ne savais plus quoi penser. Y avait-il des Chrétiens ici? Cela ne se pouvait pas! Il y avait eu toutes ces prières diaboliques et...

Après avoir voyagé de main en main, la croix se retrouva bientôt dans le creux de mes paumes. Elle était

de vieux bronze. Me la donnait-on? Je n'en avais même pas emporté une dans ma mort!

Je la regardai à la faible clarté d'une flamme. La silhouette de Messire Jésus y était maladroitement gravée en creux, entourée de quelques signes qui n'étaient point du latin mais qui me firent songer à ceux de réécriture sarrasine.

Un coup de coude de mon voisin de droite, un vieillard rabougri et à demi enseveli sous un grand drap noir, me fit soudain relever la tête.

Face à moi, mon hôte m'appelait. Il avait les bras écartés, imitant ainsi explicitement la position de Notre Seigneur sur Sa croix. Puis, les laissant retomber sur ses genoux, l'homme m'adressa toute une succession de «non» par des signes répétés de la tête.

Là, j'étais perdu... Que voulait-il dire? Que Messire Jésus n'avait pas été crucifié? Qu'il n'était pas ressuscité? Ou, tout simplement, qu'il ne fallait pas croire en Lui?

Pourtant, cette croix, il l'avait bien portée à son front! Il la respectait donc... Par force, je devais me résoudre à ne pas comprendre.

Visiblement, il n'était pas question de me faire don de la petite croix de métal. On me la reprit bien vite des mains et elle alla rejoindre le fond du sac de son propriétaire. Celui-ci avait-il tué un Chrétien pour la détenir? C'était probablement une sorte de trophée dont il se montrait fier...

La soirée s'acheva ainsi, dans les interrogations. Comme on ne s'occupa plus guère de moi, sous le poids de la fatigue qui me rejoignait, mon esprit se mit à voyager en marge du brouhaha. Je n'avais pas la moindre idée de ce que le Divin me réservait. C'était peut-être d'ailleurs tellement loin de ce que je pouvais imaginer!

Maintenant que je n'avais plus d'identité, mon seul port d'attache se résumait à ce petit point brillant que tout être humain préserve dans les replis de son cœur. Le seul point de vérité qui soit, parce que le seul que l'on ne puisse pas nier ni déguiser. Le point de nudité, celui qui apparaît seulement quand la Vie a tout mis en scène pour nous dépouiller de tout... C'était là, me semblait-il, que l'on se rejoignait en vérité, c'est-à-dire qu'il nous devenait enfin possible de deviner les contours de notre ultime réalité.

«Sauter en bas de son trône, tout le monde pouvait le faire, me dis-je, et tout le monde allait être invité à le faire un jour ou l'autre! Il n'y avait pas besoin d'être roi pour cela. Il suffisait de s'être bâti un rempart de certitudes, une tour de bonne conscience et d'avoir arrondi les angles de ce qui aurait pu blesser notre regard. Ce n'était pas seulement affaire de lucidité mais d'abord de volonté.»

A un moment donné, *quelque chose* au fond de notre être - le petit point brillant - sait très bien qu'il n'y a plus de place pour nous, là où l'on vit. En tout cas, plus de la même façon... Et c'est pour cela que l'on part vers un ailleurs qui nous ressemble davantage.

Un saut... Oh oui! Si nous avons tous le courage de faire un vrai saut! Evidemment, sauter, avancer, c'est marcher parmi les blessures. Mais reconnaître que l'on est blessé, ne serait-ce pas la meilleure façon de se mettre en route vers un espace de cicatrisation?

Je me souviens avoir regardé attentivement ces hommes que j'appelais "barbares" et qui discutaient autour de moi, drapés dans leur pauvreté, tout en buvant à petites gorgées une boisson bouillante et fort épicée. Comme tous les personnages qui s'étaient déplacés le long de mon existence, ils s'étaient enracinés sur un lopin de terre avec des habitudes et des convictions. Il n'y avait pas de différence... Savaient-ils seulement qu'ils étaient avant tout

venus en ce monde pour essayer de déblayer un lopin de ciel en eux?

Mon lopin de ciel à moi, je ne savais plus quel nom lui donner au juste, ce soir-là, mais je n'allais pas le laisser en friche, je n'allais pas faire demi-tour, c'était certain. Il n'y aurait plus jamais d'armure rouillée pour restreindre mes mouvements, ni de heaume vissé sur ma tête pour rétrécir ma vue. Non, plus jamais! Et, quel que soit ce que Messire Dieu allait écarteler en moi, quelle que soit la vérité qu'il avait entrepris de me révéler, je la regarderais en face...

Quand le repas tira à sa fin, l'un des deux bergers qui m'avaient "recueilli" sur le bord du chemin s'inclina devant moi puis me ramena sans dire un mot dans la petite cellule où il m'avait déjà invité à prendre du repos. Je n'eus le temps de saluer personne. Il me parut d'ailleurs qu'aucun des convives ne crut cela nécessaire, comme si l'hospitalité était d'évidence et ne méritait pas que l'on en fasse particulièrement cas.

J'ignore combien de temps je dormis mais lorsque je surgis du sommeil, il faisait encore presque nuit noire. Par un lucarneau, une faible lueur venait timidement me caresser le visage. J'avais l'esprit très clair et je voulus aussitôt m'asseoir sur ma natte. En ses profondeurs, mon âme était en paix, cependant je me souviens que quelque chose en moi n'acceptait pas pleinement la totalité de ce qui lui arrivait. Une sorte de réflexe du corps qui se sentait piégé.

Ce fut donc lui, mon corps, qui me commanda de sortir et de partir. J'eus beau me raisonner, me répéter que ce serait sans doute pris pour une insulte, la fuite me parut être la seule issue. Mon corps m'ordonnait de fuir tel un voleur! Je compris alors mieux que jamais qu'il avait sa propre intelligence. Celle-ci traduisait-elle un savoir profond, était-elle la voix de mon instinct de survie ou ne

parlait-elle que de vieilles raideurs et de peurs stupides et indéracinables? Impossible de le dire... Il fallait que je parte et rien n'aurait pu retenir mes jambes.

J'enfilai donc mes sandales à la hâte, je saisis à tâtons la bandoulière de mon sac, je tirai une pièce d'or du repli où elle avait été dissimulée, je déposai celle-ci sur ce qui m'avait servi de lit puis je bondis dans la ruelle.

Le silence du village s'abattit alors sur moi. Il était pétrifiant, lourd malgré la fraîcheur annoncée par le matin à peine naissant. Au-dessus de ma tête, entre les murs de terre des habitations, un ciel à la teinte indéfinissable m'offrait juste assez de clarté pour que je devine mon chemin.

Bientôt, la porte de l'enceinte se trouva là, devant moi, à peine barrée d'une poutre qu'il me fut aisé de déplacer en silence. Un chat se faufila entre mes jambes puis il n'y eut plus que la campagne désertique devant moi. Oh Dieu, comme mon cœur se mit à battre dans cette fuite sans logique!

Qu'avais-je dérobé pour déguerpir ainsi? Je me sentais touché par quelque chose d'impossible à identifier et cela me faisait mal. Je venais d'acheter la tranquillité de ma solitude avec une pièce d'or. Cela ne voulait rien dire...

Toute la journée et celles qui suivirent, je m'enfuis poursuivi par la honte. Je traversais à la hâte des vergers et des maigres pâturages, des collines sablonneuses et des plateaux désertiques, du matin jusqu'au soir, en refusant toutes les rencontres qui se plaçaient sur mon chemin.

Je sais aujourd'hui ce dont j'avais peur et qu'en ce temps-là, je mis longtemps à nommer. Ma crainte n'était pas celle de la proximité des Infidèles ni celle d'une contrée inconnue où chaque pas devenait incertain. Ce que je redoutais, c'était la rapidité avec laquelle un voile se

déchirait en moi. J'avais peur de cette lucidité nouvelle qui émergeait et qui nie disait déjà que ma vérité n'était jamais que *ma* vérité... C'est-à-dire un regard qui pouvait être ébranlé au contact d'un autre!

L'Infidèle avait une âme tout autant que le Chrétien, un cœur aussi qui avait son propre équilibre dans sa paix à lui. Cela, bien sûr, je l'avais toujours su, mais il est certain que l'on peut savoir sans admettre.

Ce sont souvent nos cellules qui prononcent le dernier mot. Singulièrement, nos lèvres savent parfaitement comment articuler un oui qui sera désavoué par chacun de nos pas accomplis. C'est là toute la duplicité de notre être, le face à face de la Vie en nous avec ce qui tente sans cesse de la rétrécir.

Alors, on fuit... On ne veut plus regarder ce qui va nous déranger, c'est-à-dire tout ce qui pourrait ajouter des mots nouveaux à notre vocabulaire. De tels mots ne sont pas des mots de tolérance, toujours trop faciles à manier, ce sont de vrais mots d'amour. Ils forment des paroles sans jugement et engendrent des regards de découverte parce qu'ils n'ont rien à imposer qui soit en arrière d'eux.

Je marchai ainsi pendant plus d'une semaine. Vis-à-vis de tous ceux que je ne pouvais éviter, je n'étais donc qu'un muet, parfois doublé d'un simple d'esprit s'il s'agissait de contourner une invitation...

Je ne voulais plus voir les Sarrasins prier parce que j'aurais pu admettre que leurs prières étaient de véritables prières. La vérité s'annonçait aussi simple que cela. *Rien* ne devait ralentir ma marche vers Jérusalem et vers l'Absolu que je voulais y trouver!

Un jour pourtant, ivre de fatigue et lassé aussi de grappiller des fruits de ci, delà, je me décidai finalement à rejoindre la ligne dorée de la plage. Je n'aurais rien à craindre des pêcheurs... Tous les pêcheurs du monde

devaient se ressembler et il y en aurait bien quelques-uns pour griller du poisson sur la braise!

Je me souviens particulièrement de ce bel après-midi d'automne... Il y avait peut-être une heure que je laissais les empreintes de mes pieds nus sur le sable mouillé. Le soleil se montrait encore assez ardent pour m'écraser et je me plaisais à imaginer les côtes de la Terre Sainte très loin à l'horizon, vers le large. J'étais perdu dans cette rêverie lorsque j'entendis quelqu'un appeler.

- Qu'y a-t-il? Fis-je spontanément en me retournant.

Un peu en arrière de moi, un homme dévalait en courant la petite dune qui menait vers la grève. Il n'était vêtu que d'un simple tissu noué autour de la taille. En même temps qu'il se rapprochait de moi aussi vite qu'il le pouvait, je réalisai que je venais de me trahir et que mon rôle de muet s'arrêtait là, tout au moins pour la journée.

L'inconnu était probablement un pêcheur et, à en juger par son allure, il ne devait guère être plus fortuné que moi. Découvrant alors des mèches blondes sous le tissu qui me protégeait la tête, il eut un instant d'hésitation puis, se ragaillardissant, il me lança à nouveau quelques mots incompréhensibles en m'invitant fermement à le suivre. Comment aurais-je argumenté quoi que ce soit? Mon chemin ne pouvait être en ligne droite puisqu'il était un vrai chemin de vie et surtout... le temps ne comptait plus.

Je franchis donc la dune derrière lui, puis une deuxième jusqu'à ce que quelques cabanes qui semblaient être de paille tressée apparaissent près d'un groupe de raisiniers. Il y avait là aussi deux hommes s'affairant autour d'une grosse barque posée sur des morceaux de bois rond. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre qu'ils avaient besoin de main-forte afin de pousser l'embarcation jusqu'au rivage.

Ce fut ainsi que, vers le couchant, je finis par me retrouver sur les flots en compagnie de trois pêcheurs amusés par le bleu sans doute fatigué de mes yeux. Par bonheur, leur barque allait dans la bonne direction et c'était tout ce qui m'intéressait...

## *Chapitre II*

### **«Ecrit dans le Ciel...»**

Quelle douceur monte encore en moi au souvenir de ces moments passés en glissades sur les vagues! Un petit vent s'était levé, empêchant toute velléité de bavardage et la voile s'était gonflée d'un coup, s'offrant ainsi aux derniers rayons du soleil.

À la nuit tombante, nous accostâmes au ponton de l'un de ces modestes villages de pêcheurs qui s'éparpillaient le long de la côte et que j'avais toujours fuis. Quelques maisons de terre grossièrement bâties, des filets tendus sur des poteaux de bois et que trois enfants finissaient de rapiécer constituaient le seul spectacle qui m'attendait. Après que l'on eût tenté de m'expliquer quelque chose avec des gestes malhabiles, je compris que je pouvais m'allonger dans le fond de la barque pour y passer la nuit. Cela me plut. J'y serais doucement bercé et il y aurait peut-être des étoiles bien vivantes au-dessus de ma tête, des diamants rien que pour me dire où j'en étais.

Pelotonné sur moi-même, il se passa de longues heures avant que mes paupières ne se ferment. Je ne trouvais pas d'étoiles, non, la brume les avait estompées, mais il régnait là une obscurité bavarde, une de celles qui vous emplissent tout l'espace intérieur. Je me mis ainsi à voguer le long d'inconfortables côtes, sur cette singulière frange qui se dessine parfois entre l'amertume et l'espoir.

Rien de ma gloire ni de mes bonheurs passés ne me semblait avoir désormais d'importance. Qu'en restait-il, en vérité? Je n'aurais plus su dire avec certitude quelles étaient les couleurs des bijoux qui avaient orné ma couronne, ni même à quoi ressemblait le psautier que la reine Blanche me lisait lorsque j'étais enfant. Il m'avait pourtant tellement fasciné, ce livre auquel j'avais prêté des vertus magiques!

Quant au visage de Marguerite, j'essayais de me le représenter... Celui d'autrefois, celui qu'elle avait quand j'étais parti et celui qu'elle devait avoir maintenant. Il ne se fixait pas en moi, comme s'il n'avait appartenu qu'à un rêve dont je m'extrayais à peine.

Une date, une seule date tournait dans ma tête, tel mon unique point d'ancrage. C'était celle du départ d'Isabelle, le seul être humain qui aurait pu me comprendre en cet instant parce que le seul dont le cœur ait été jumelé au mien. Mais le visage d'Isabelle ne parvenait pas non plus à me rejoindre, il s'enfuyait de la même façon que celui de Jehan - Tristan et des autres...

Qu'était le Temps, au juste? Une grande invention du Divin? L'une de Ses plaisanteries pour nous faire jouer des rôles et nous labourer à travers leur succession? C'était presque drôle... Il semblait que j'avais été roi, un roi dont l'Europe entière avait demandé les conseils et là, brusquement, je n'étais plus rien d'autre qu'un pèlerin ou plutôt qu'une sorte de mendiant aux plantes de pieds

usées. Laquelle de ces deux vérités était-elle plus vraie que l'autre?

J'aurais juré que ce n'était plus le même corps que j'habitais... Il y avait la brisure de tout un univers entre celui du souverain maître de tout et celui du gueux cherchant son chemin. Quant à mon âme, dans quel espace et sous quel déguisement se sentait-elle davantage elle-même? Il n'était plus temps de m'esquiver...

D'un seul élan, cette nuit-là, je me souviens avoir rejeté globalement mon passé comme s'il avait été honteux, comme si le pouvoir que l'on m'avait remis avait été une tare m'éloignant de moi-même. Avais-je perdu ma vie, mes années? Il avait donc fallu mille chevauchées, autant de coups d'épées et de sceptres justiciers brandis pour que je m'en aperçoive!

Dans le fond de ma barque qui grinçait sur les flots, je fus submergé par le dégoût du monde et de la façon dont je m'étais laissé modeler par lui. S'il était vrai que j'avais été roi, alors comme ce roi s'était trompé! Il avait cru qu'il pouvait plaquer une paix, sa paix sur l'humanité. Il s'était persuadé que le Divin l'avait chargé de remembrer, de dépierrer puis d'ensemencer les terrains souffrants ou infertiles de son royaume. Il l'avait cru en toute naïveté, probablement aussi en tout orgueil, jusqu'à se rendre compte que rien n'avait sans doute changé.

Non, nul ne devait espérer imposer son ordre des choses là où il naissait! Aucun pouvoir ne décréterait jamais rien; il ne parviendrait qu'à susciter des faux-semblants, des duperies et, au mieux, des pseudoéquilibres. Le point de vérité, c'était chacun qui avait pour mission de le trouver en soi. Il était affaire individuelle et non collective. À coup sûr, une fleur de tournesol perdue dans un champ de luzerne mourrait de prétention dans une tentative pour décréter partout la

suprématie orangée de ses pétales. Pourquoi, d'ailleurs, la couleur du soleil aurait-elle été la plus belle de toutes?

Des questions poignantes vinrent alors me tourmenter: «Et si Messire Dieu m'avait fait naître en terre barbare... Quelle serait la teinte de mon âme? Et en toute lucidité, un cœur d'Infidèle, qu'est-ce que ça respire? Le mal? La fourberie?»

Les réponses s'imposaient d'elles-mêmes: Il me suffisait de regarder ces pêcheurs avec leur pagne et tous ces bergers qui sillonnaient la campagne. Si j'étais né auprès d'eux, je serais devenu pareil à eux, à moins d'avoir dû me déguiser en sultan et de jouer autrement la même comédie que celle du roi Louis.

Certes, dans la coque humide de ma barque, le Beau Dieu de mon enfance se tenait toujours là, à mes côtés. Je me blottissais contre Lui afin de ne pas me faire emporter par un trop grand vertige. Cependant, Il ne parlait plus tout à fait la même langue qu'autrefois. Il avait inventé pour moi des mots nouveaux... Peut-être qu'il ne parlait plus Latin du tout. Peut-être même aussi que le Latin ne L'avait jamais intéressé et qu'il n'avait jamais su le nom des papes. Peut-être, peut-être enfin qu'il pleurait au fond de chacun de nous à force d'avoir été rétréci...

Oui, ce devait être cela, l'origine des souffrances de tout le genre humain. Nous nous desséchions depuis toujours en refusant de remonter jusqu'à la source des larmes du Ciel étouffé en nous.

Le petit matin commença par des palabres. Trois pêcheurs et leurs femmes vinrent vers moi alors qu'assis sur le ponton, j'essayais de m'ouvrir aux premières caresses du soleil. Tout en me considérant du coin de l'œil, ils discutaient de ma personne sans s'en cacher comme d'un paquet encombrant dont on ne saurait pas trop quoi faire.

À un moment donné, l'un d'eux vint s'accroupir près de moi et je crus comprendre qu'il me demandait où j'allais. J'ai alors hasardé un geste vague vers la côte qui courait à l'est, ce à quoi l'homme me répondit par un autre geste en direction d'une grosse coque qui flottait un peu au large de notre crique. Me proposait-on d'y embarquer? Ce serait un cadeau...

Et c'est ce qui arriva... Quelques heures plus tard, je me retrouvais en train de charger à son bord des jarres gorgées d'épices et de colorants végétaux. L'indigo me teintait les mains et les bras jusqu'aux coudes et cela m'était bonheur. Je me vis en pleine irréalité... J'étais là à servir de main d'oeuvre à quelques Sarrasins et bientôt, si j'avais correctement compris, je pourrais voguer avec eux vers le lointain en longeant les côtes.

Quelqu'un finit par me tracer un dessin sommaire avec son doigt sur le sable humide. J'avais vu juste mais les marins allaient... beaucoup plus loin que je ne l'avais seulement imaginé. Là-bas, dans ce port que l'on m'indiquait en le figurant à l'aide d'un coquillage qui traînait, ce serait peut-être déjà l'Egypte... Babylone...

Notre voyage s'étira sur plusieurs longues journées. À chaque port que nous apercevions, nous faisons une halte. J'aidais à y décharger de la marchandise puis j'en montais une autre à bord. Parfois des sacs, parfois des jarres ou des amphores. Cela sentait bon et tout paraissait réglé d'avance, tel un vieux commerce qui se perpétuait de génération en génération.

Sous le soleil qui leur avait cuivré la peau depuis toujours, pêcheurs et marchands menaient une vie joyeuse et douce. Souvent, ils semblaient rire de moi comme on l'aurait fait d'un jeune homme naïf à qui il était facile de jouer de bons tours. Alors, je me mettais à rire avec eux pour me

donner contenance et j'oubliais que c'était des Barbares et que je leur avais déclaré la guerre...

Eux qui étaient supposés être les mauvais, les ambassadeurs du Cornu sur cette Terre, je commençais à les aimer, faute de pouvoir les comprendre. Oui, à les aimer tout simplement, sans me poser de questions. C'étaient des humains, ils avaient une vie et cela suffisait à mon âme fatiguée.

En les regardant partager avec moi leur pain et leur poisson grillé sur le pont de notre petit navire, je me demandais avec plus d'acuité que jamais où se cachait la vraie vérité. Du côté d'une prière? Du côté d'une foi plus que d'une autre?... Ou tout simplement dans la justesse d'un regard et dans sa bonté sans détour? Et puis, c'était quoi «être bon»? Encore une fois, cela signifiait quoi «être du bon côté»? Cela ne voulait rien dire!

On m'avait toujours affirmé aussi que Dieu se tenait du côté des bons mais, de toute évidence, ce n'était pas vrai. Dieu n'était du côté de personne. Il était seulement du côté de la Vie... avec tous les détours que celle-ci invente pour parvenir à ses fins qui nous dépassent.

Cette vérité m'apparaissait flagrante et, face à la succession des revers que j'avais subis, je me sentais déconcerté de ne pas m'en être aperçu plus tôt. La bonté n'avait ni couleur ni frontière et elle ne suffisait pas à engendrer automatiquement ce qui nous semblait être le Bien dans le présent. Elle demandait une vision qui savait se projeter au loin, jusqu'à franchir les portes du Temps. Alors là, là peut-être seulement, on pouvait espérer appréhender ce que l'Éternité cherche et tente à travers nous. Son Plan souriait tellement à l'Infini, en regard de nos insignifiantes tribulations quotidiennes!

Le terme de notre cabotage arriva enfin. Avec le reste des marchandises, on me débarqua dans un port de très belle importance dont je ne sus jamais le nom<sup>1</sup>.

Dès que j'eus posé le pied à terre et que je me vis à nouveau totalement libre, je fus pris d'un autre vertige. Ce n'était plus celui des solitudes mais celui des multitudes. La ville, qui me paraissait s'étendre sur des lieues, était grouillante de monde et prise d'une frénésie de vie qui m'était encore inconnue. En réalité, elle se révéla n'être qu'un immense marché à ciel ouvert s'étalant à perte de vue autour de quelques somptueuses constructions fortifiées mêlées aux palmiers.

Je ne savais où me diriger... Et comment faire comprendre là où je voulais aller? Le Tombeau de Notre Seigneur? Sans doute n'en avaient-elles même jamais entendu parler, toutes ces silhouettes blanches et terreuses qui me croisaient ou me bouscullaient entre les étals. Pas un seul instant, d'ailleurs, je n'attirai l'attention de qui que ce soit. De toute façon, mon allure de mendiant ne prêchait pas pour que l'on m'accordât la moindre importance, ce qui valait sans doute mieux.

Tout en me gorgeant de l'odeur des jujubes, de l'origan, du henné et de mille autres denrées dont j'ignorais tout, je me résolus donc à ramasser une fois de plus des fruits qui traînaient et à en emplir mon sac.

Il se passa une bonne partie de la journée avant que je n'atteigne, à force d'intuitions, les confins de la cité portuaire. Les boutiques et les étals mêlés à la poussière du sol s'espacèrent, les mesures devinrent de plus en plus pauvres et les moutons sans cesse plus nombreux. C'était mieux ainsi... J'avais l'impression de pouvoir enfin respirer.

---

<sup>1</sup> Probablement s'agissait-il d'Alexandrie

Lorsque l'âme humaine a entrepris de se débarrasser de tout ce qui lui sert de coquille, elle a besoin de ce langage sacré et guérissant dont seul le silence connaît les articulations.

Le monde, pourtant, ne m'effrayait plus. Je ne craignais plus guère le peuple des Sarrasins dans son existence de chaque jour, je ne le fuyais plus comme aux premiers jours de ce que j'appelais déjà ma libération. Non, je ne fuyais plus personne, pas même et surtout pas mon propre regard. Au contraire, il devenait pour moi de plus en plus évident qu'en marchant vers le Tombeau, c'était vers ma réalité première que j'allais.

Les vrais voyages sont toujours ainsi... Car, en vérité, il n'existe pas d'autres pèlerinages que des pèlerinages vers soi... Même si l'on n'en a pas conscience et même si l'on se refuse à l'admettre! Notre nature incarnée est ainsi faite qu'elle se cherche toujours des prétextes pour dissimuler ce qui motive vraiment sa présence en ce monde. Question de plus ou moins grande lucidité, d'inconscience, d'orgueil... ou de tout cela à la fois, étroitement ficelé.

Ivre mais pas encore rassasié de liberté, je dormis dans la première des petites palmeraies aperçues. Celles-ci étaient nombreuses entre les champs irrigués. Les dattiers s'y mêlaient étroitement aux plantations de cédratiers, d'orangers ou de myrtes. Ce fut donc dans un tel décor que je me fabriquai une sorte de nid au creux d'un tas de palmes sèches.

Je puis dire aujourd'hui que j'étais heureux ainsi. Pas un seul instant, je ne me surpris à penser avec nostalgie à mes soirées au coin d'une cheminée crépitante, à Paris ou à Poissy.

A aucun moment, mon bureau de bois avec ses piles de parchemins et mes sceaux ne me manqua non plus. J'y

avais fait de mon mieux mais ce mieux n'avait jamais été suffisant... et ne l'aurait jamais été.

Là, en ce point pour moi anonyme de la carte d'un monde dont j'ignorais presque tout, je pouvais enfin me retrouver et méditer. Il n'y avait pas d'église, pas même de chapelle pour m'y raccrocher et y annexer mes pensées et c'était cela qui s'avérait soudainement merveilleux. Privé des chants et des rites chrétiens, il me semblait que je devenais... davantage chrétien. Mon cœur me faisait mal à force de se dilater et cette sensation aussi était extraordinaire.

Au matin, couvert de poussière et de rosée, je m'éveillai avec une curieuse phrase sur les lèvres... «Les églises, fis-je, les églises... mais, elles sont bâties pour les incroyants! Elles sont comme les lois qui n'existent que parce qu'il y a des fourbes, des voleurs et des assassins! On ne les a inventées que pour ceux qui ne savent pas percevoir la Présence du Divin en tout, ni la juste ordonnance des choses du monde... C'est si évident!»

Cette prise de conscience déclencha en moi plus qu'un bouleversement, une véritable révolution. Si les rites dont j'avais ceinturé ma foi pouvaient soudain s'effriter sans que cette même foi vacille, au bord de quelle mutation me trouvais-je alors?

La secousse provoquée par une telle révélation ne me quitta pas pendant près d'une semaine. Ce fut une semaine d'errance totale tout autant par rapport au chemin à emprunter pour me rendre en Terre Sainte, qu'en ce qui concernait mon attitude intérieure. Ce n'était pas ma foi qui était en crise mais ma croyance, c'est-à-dire tous ces petits points de repère que ma vie de chevalier, puis de roi très - chrétien avait crus indispensables à la limpidité d'une âme.

Depuis combien de temps n'avais-je pas entendu une oraison? Depuis combien de semaines n'avais-je pas

entendu l'écho de mes pas dans une église? Aigues-Mortes? C'était si loin!

Ce qui me troublait, c'était que mon être profond se portait à merveille. Mon cœur demeurait pur. Peut-être même était-il plus transparent qu'autrefois...

Si je pouvais respirer la Lumière en tout endroit sans l'aide des rituels que mon éducation avait incrustés en moi, c'était lourd de conséquences. Cela pouvait signifier que tout l'édifice sur lequel j'avais bâti ma vie et mes ambitions se discutait.

Pour les prières, c'était autre chose... Celles que je récitais, parfois machinalement et au-dedans de moi, je ne les plaçais pas au rang des rituels ni des célébrations, certainement pas... Je continuais à les percevoir comme le chant naturel de mon âme humaine. Elles appelaient juste le "plus qu'humain" et je savais que, même si j'en avais perdu les mots et inventé d'autres, elles auraient lancé le même cri des tréfonds de mon cœur.

La prière... J'avais toujours été persuadé qu'elle naissait d'une spontanéité de l'être pressentant *quelque chose* d'autre que lui dans l'univers.

À force d'errer de bourgades insignifiantes en minuscules oasis, j'en vins même à ne plus être indisposé par les chants qui, plusieurs fois par jour, montaient des mahommeries<sup>1</sup> pour emplir tout l'espace jusqu'aux dunes et aux montagnes du lointain.

«Après tout, me dis-je, ce sont des prières sincères, elles aussi. Sous le masque qu'elles portent, elles cachent la même soif que la mienne...»

Pouvait-on être sauvé sans croire en Messire Jésus? Cette question m'habitait néanmoins en permanence. Une partie de moi commençait à pouvoir l'envisager, tandis que

---

<sup>1</sup> Les mosquées - Voir "Louis du Désert" tome I

l'autre se refusait toujours à l'admettre. Je me plaisais alors à imaginer qu'il existait peut-être, dans les Cieux, une sorte de monde dans lequel tous les Infidèles et les hérétiques dont le cœur avait été bon pouvaient encore se convertir... Cela aurait été juste... Qu'en aurait pensé Frère Thomas?

De nourriture plus que frugale en eau parfois croupissante, je fus rapidement rattrapé par une de ces vieilles dysenteries dont ma vie avait été ponctuée. Sur les plateaux caillouteux, je connus donc à nouveau la fièvre, les étourdissements et surtout cette pénible sensation éprouvée par tout être lorsque ses forces le quittent.

Je ne savais plus au juste où j'étais... Dans certains villages, j'avais bien essayé de prononcer le nom de Jérusalem... Là où l'on m'avait répondu et où l'on m'avait possiblement compris, des doigts s'étaient parfois pointés vers l'horizon, pas toujours le même, et j'en étais venu à m'enfoncer dans le pays, perdant ainsi de vue la ligne de la mer.

Pris de douleurs épouvantables, je m'affalai, un soir, à l'ombre d'une petite colline rocailleuse, là où, envers et contre tout, s'acharnaient à pousser quelques buissons. Je n'en pouvais plus... J'étais perdu dans un semi - désert et il allait falloir que je dorme là... pour, vraisemblablement, ne plus jamais avoir la force de me relever.

Pas d'angoisse en mon âme, pourtant... J'avais si souvent pratiqué l'exercice de l'abandon que la porte de son univers était devenue facile à pousser. C'est un étrange privilège que finit par procurer la longue habitude de la souffrance! Il n'y a plus de combat, on est toujours prêt à se détacher telle une feuille qui va doucement et naturellement se désolidariser d'un arbre.

«Oui, c'est probablement cela le but... me fis-je la réflexion. Et si, en réalité, chacun de nous ne représentait pas davantage qu'une feuille ou un pétale à la surface du

monde? Si nous acceptions cela comme possible, alors je crois que nous nous prendrions moins au sérieux et qu'il y aurait moins de poings toujours prêts à se crispier...»

Mais je n'eus pas le temps de faire tourner ces pensées bien longtemps dans mon crâne brûlant. J'entendis un son indistinct semblable à un bruissement un peu lourd puis, aussitôt après, une sorte de borborygme. Cela venait de l'arrière du monticule qui me servait sommairement d'abri. N'ayant pas la force de me relever, je tournai simplement la tête, juste assez pour apercevoir une haute silhouette qui se détachait du ciel pâlisant. C'était celle d'un dromadaire surmonté d'une forme humaine.

Je fus immédiatement remarqué car une voix retentit et l'animal et son propriétaire s'avancèrent dans ma direction.

À en juger par son allure fière au sommet de sa monture, l'homme était certainement l'un de ces Touaregs dont je savais l'existence et que l'on disait plus brigands qu'autre chose. Mais que possédais-je qui puisse attirer un détresseur?

L'Infidèle comprit bien vite dans quel état pitoyable se trouvait celui qu'il contemplait de toute sa hauteur et qui ne parvenait même pas à articuler trois mots de sa langue. Il fit agenouiller son animal, sauta sur le sable puis posa sur moi un regard dont je vis tout de suite qu'il était de compassion.

Devais-je croire que c'était Notre Seigneur qui l'avait fait passer par là ou que c'était le dieu de Mahomet qui nourrissait un plan me concernant?

Près de huit siècles après ces événements, de telles questions peuvent paraître ridicules et pour le moins puérides. Cependant, les conditionnements dont une culture et une époque souffrent s'inscrivent toujours dans

la logique de leur temps. Seuls les siècles qui se succèdent dessillent - parfois - notre regard et modifient notre perception de la "vérité" en fonction de nos nouveaux... conditionnements. On l'oublie...

Mais pour l'homme que j'étais en ce temps-là, le simple fait de penser que Mahomet pouvait avoir un dieu capable d'agir sur nos destinées, un dieu qui ne s'appelait pas forcément le Malin puisqu'il était capable d'insuffler la compassion, c'était déjà toute une révolution intérieure!

Il ne me restait qu'une seule hypothèse pour éviter de m'enfoncer dans le questionnement... Oui, après tout, c'était peut-être Messire Jésus en personne qui avait orienté les pas de l'Infidèle afin que celui-ci arrive jusqu'à moi... C'était certainement Lui qui avait chargé le regard du Touareg de Sa présence aimante! En vérité, c'était tellement plus confortable de penser cela!

N'insistant pas davantage pour me faire entendre ses arguments, l'homme entreprit de me hisser sur l'énorme selle de sa monture, au-devant de lui. D'un bras vigoureux, il me bloqua ensuite contre sa poitrine puis poussa un petit cri, ordonnant ainsi à l'animal de se lever. Je me sentis projeté dans les airs, élevé à une altitude qui me fit aussitôt comprendre l'une des raisons manifestes de la dignité du peuple du désert.

Ma première expérience entre ciel et sable fut de courte durée. En réalité, nous devions être à moins d'une lieue de là où l'homme avait projeté de me conduire... une minuscule oasis blottie contre quelques gros blocs de pierre perdus au milieu d'un espace torride avec, pour toile de fond, des sommets rouges et ocre évoquant une sécheresse déchirante<sup>1</sup>. Mêlées aux palmiers, des taches d'un vert plus tendre parlaient de fruitiers et, peut-être

---

<sup>1</sup> Vraisemblablement le massif du Mont Sinaï

aussi, de timides plantations. Et puis, soudain, se détachant confusément du pied d'un rocher, il me sembla deviner les toiles décolorées de trois ou quatre tentes.

Je plissai les yeux pour mieux voir. Il y avait des moutons et des enfants, des femmes aussi qui se penchaient sur un de ces puits faits de trois bouts de bois réunis par une vague poulie. Le tout constituait un embryon de village survivant comme il le pouvait au milieu de nulle part.

Mon arrivée déclencha une belle tempête d'exclamations et de rires parmi la population de nomades qui s'était posée là de façon précaire. Il ne devait pas y avoir plus d'une vingtaine d'âmes dans ce campement poussiéreux réfugié, c'était certain, aux extrêmes limites de la pauvreté. Deux ou trois vieillards, autant d'hommes dans la force de l'âge puis des femmes et des enfants qui couraient en tous sens. Je pensai aux membres d'une même famille que la vie aurait rassemblés là depuis toujours autour d'un maigre troupeau et pour lesquels le temps qui passe ou s'immobilise ne signifiait rien. Sans doute étaient-ils des milliers à survivre ainsi de-ci, delà dans la fournaise du désert.

En même temps que l'on m'aidait à poser les pieds sur le sol, je fus envahi par l'étrange sensation de sombrer plus profondément encore dans cet anonymat libérateur que j'avais tant appelé de ma volonté.

Ce soir-là, ce fut même davantage que dans cet anonymat complet que je me mis à voyager. Je vécus un véritable état de dépersonnalisation. Je n'avais plus de nom pouvant signifier quoi que ce soit, plus de famille, plus de passé, aucun point de repère fixe dans l'univers où j'avançais... et, devant moi, un avenir plus qu'incertain.

Je me souviens n'avoir pas été capable de remarquer le moindre des visages qui se tendit dans ma direction

pour chercher le contact. On m'aida à marcher jusqu'à l'ombre un peu plus fraîche d'une tente et, là, un voile descendit doucement sur mes yeux. Un bol plein d'un lait à la saveur sauvage fut porté à mes lèvres, on me fit absorber une poudre au goût épouvantable et je m'endormis jusqu'au lendemain sans la plus petite résistance.

La matinée devait être déjà bien avancée lorsque je fus tiré de mon sommeil par la perception de quelque chose qui se déplaçait dans mes cheveux. Encore engourdi, j'ouvris doucement les yeux. À côté de moi, sur le sable de la tente, il y avait deux enfants accroupis qui m'observaient avec intensité et amusement. C'était une petite fille d'environ cinq ans et, un peu en retrait, un garçonnet à peine plus âgé qu'elle, probablement son frère.

En me voyant soudain éveillé, la petite fille poussa un cri malicieux. Je compris alors que c'était sa main qui avait joué dans ma chevelure l'instant auparavant. Mais comme je cherchai aussitôt à me redresser, les deux enfants disparurent avec la rapidité de l'éclair.

Il faisait terriblement chaud sous la toile tendue, même si celle-ci était largement ouverte sur l'extérieur. Le vent timide venant du désert suffisait à peine à faire trembler le sommet des palmiers qui s'offraient à ma vue et je le recevais telle une haleine torride. Bien que mes jambes fussent encore fragiles, je me sentais étonnement bien, à tel point que je me demandai si je n'avais pas dormi plusieurs jours d'affilée.

- Yahela! fit soudain une voix paraissant surgir de l'énorme laurier dissimulant en partie l'entrée de la tente.

C'était mon hôte, ou plutôt mon sauveur de la veille. Et, avec lui, ce fut une puissante odeur animale qui pénétra dans l'abri. Celle du dromadaire ou du mouton, je

ne sais. Son ardeur sauvage me fit du bien car, en l'espace de quelques secondes, elle me ramena aux vertus fondamentales de la terre. Elle ne transportait que la simplicité première de la nature, sa spontanéité et sa générosité sans faux-semblants.

Dire ce que fut ma journée serait vain et fastidieux. Ce n'était pas par les belliqueux Touaregs que j'avais été recueilli. De toute évidence, j'étais plutôt invité par les Bédouins. Le terme d'invité était, par ailleurs, bien celui qui convenait! Il n'y eut pas un fromage, pas un fruit ni un mystérieux mélange qui circulât sans qu'on s'empressât de m'y faire goûter. Oh, bien sûr, c'était des richesses de pauvres et dont il fallait user avec parcimonie, mais leur découverte suivie de leur offrande me fut d'autant plus précieuse.

Ainsi que je l'avais pressenti, je compris qu'il n'y avait là qu'une seule famille qui survivait comme elle le pouvait avec son troupeau, la laine de celui-ci et quelques petites productions artisanales liées au travail du cuir. On tressait des ceintures, on enfilait des perles et on confectionnait des gaines pour les coutelas. On faisait cela sur le sable, tous ensemble, souvent en plein soleil, tandis que les moutons broutaient ce qu'ils trouvaient.

À aucun moment, je ne ressentis de gêne ni de méfiance à mon égard. On continuait à me faire absorber la même horrible poudre, on s'acharnait à me faire comprendre que j'étais invité et on ne me demandait rien en retour que d'être là, de me laisser approcher par les enfants et, finalement, de sourire.

Celui qui, plus que les autres, s'annonçait comme étant mon hôte s'appelait Zaydun. Il répéta plusieurs fois ce nom devant moi avec une telle fierté que cela me conforta quant à l'idée que j'avais toujours eue de la

véritable noblesse. Celle-ci n'avait jamais été, à mon sens, affaire de lignage, c'est-à-dire de naissance.

Pour mon aïeul, être "bien né" c'était porter le nom d'une "famille" ainsi qu'il s'était acharné à vouloir me l'inculquer dans mes jeunes années. Je n'avais jamais voulu souscrire à une semblable vision des choses. J'avais tant vu de ces princes, barons ou chevaliers avilir leur nom par une attitude, une action ou même simplement un mot indigne que je ne pouvais croire que la grâce d'une certaine noblesse leur avait été obligatoirement insufflée à la naissance. C'était une logique si élémentaire que je m'étonnais de l'avoir trop souvent vue absente des Cours d'Europe!

Non, je ne pouvais décidément concevoir d'autre noblesse que celle de l'âme. L'autre, celle dont on héritait systématiquement, je la voyais comme un germe que l'on avait la liberté de faire grandir ou, au contraire, de laisser se dessécher. C'était une affaire de conscience, de choix et de volonté bien plus qu'un automatisme. Le titre reçu à la naissance devenait alors, pour moi, un test, une épreuve envoyée par le Divin qui cherchait ainsi à éprouver notre être. De l'orgueil, il fallait apprendre à passer à la fierté et cela, c'était souvent le travail de toute une vie... Maintenant que je n'étais plus que le souvenir d'un Capet, je pouvais le dire plus haut et plus fort encore. Mais le dire à qui?

Ainsi, Zaydun était noble... Un véritable échange de regards ancre cette certitude en moi dès le premier jour. Je ne savais pas quels étaient les rôles exacts de tous ceux qui vivaient autour de lui. Lequel des vieillards était-il son père? Et cette femme aussi ridée que le plus ancien des parchemins, devais-je voir en elle sa mère, sa sœur aînée ou encore une tante? Je n'aurais pas su le dire. Les relations qu'entretenaient entre eux ces hommes et ces

femmes ne ressemblaient en rien à celles que je connaissais.

Tous les biens paraissaient être mis en commun avec une fluidité qui ne cessait de m'éveiller. J'observais donc, je me promenais dans la palmeraie, je tentais de me rendre utile en allant chercher de l'eau au puits avec les enfants, puis je me mettais à tailler des lanières de cuir en appréhendant quelque peu le jour, nécessairement proche, où la décence voudrait que je parte.

Cette vie douce et sans tourment pour l'âme se prolongea une bonne semaine, jusqu'à ce que mes forces soient complètement revenues. En fait, elle s'étira jusqu'à un événement qui nous surprit tous à l'aube à peine naissante. Je m'en souviens toujours avec un tel feu dans les veines!

Le seul dromadaire de notre campement se mit à hurler comme s'il se faisait soudainement attaquer par quelque fauve. Mes anciennes réactions de combattant me poussèrent à me lever de ma natte en l'espace d'un éclair.

À l'extérieur, sous les dernières étoiles qui scintillaient encore, des ombres s'agitaient. Quelque chose me fit aussitôt penser que l'"on" volait le dromadaire, que quelqu'un s'était introduit dans le campement et allait y semer le mal.

Que fallait-il que je fasse? J'avoue avoir hésité un instant. Et si ce n'était pas cela? Je ne comprenais rien aux façons de vivre de ce peuple... Allais-je m'en mêler? Mais des cris montèrent des autres tentes. Une forme surfit de l'une d'elles. Je la vis couru en direction de ranimai qui grognait de plus belle et recevoir un coup si violent qu'elle en tomba au sol.

Le doute ne m'était plus permis. J'avais aperçu, quelque part près d'un pot de terre, une de ces barres métalliques; au moyen desquelles on attisait le feu.

Je m'empressai de la chercher à tâtons puis de l'empoigner. N'étais je pas toujours chevalier? Mon instinct reprit le dessus et, en quelques secondes, je me trouvai face aux deux voleurs qui, déjà, avaient réussi à saisir ranimai par la bride. Ils avaient de petits sabres courbes; les premiers rayons du soleil suffirent à me révéler l'éclat blanc de leur lame.

Je ne réfléchis pas. De vieux réflexes jaillirent du fond de mon être. Mon corps se souvenait de tout avec une précision folle! Je parvins à esquiver aussitôt quelques attaques, j'entendis les sabres fendre l'air autour de moi et, presque sans effort, j'assenai moi-même de violents coups aux assaillants. Assurément, c'était de piètres combattants. Je les sentis décontenancés, manifestement surpris de trouver une véritable résistance là où il n'aurait dû y avoir que quelques bergers... Ma façon de tenir le morceau de métal les renseignait d'emblée et, en vérité, je n'eus pas à me battre longtemps. Les deux hommes prirent la fuite à toutes jambes avant que les événements ne tournent à leur désavantage.

Je dois reconnaître que je n'étais pas peu fier! Je jubilais tout autant que si j'avais mené une armée complète à la victoire. Mes hôtes étaient tous là, dans l'ombre. La plupart avaient assisté à une bonne partie de la scène. Apeurés et impuissants, je les aperçus accroupis sous les auvents de leurs tentes. Zaydun courut rattraper le dromadaire qui avait fini par un peu se fâcher de la situation, il y eut un moment de stupeur puis on finit par m'entourer de toute part comme si je venais de sauver la vie de chacun. Je me souviens m'être redressé... Je redevenais soudainement quelqu'un. Je n'étais plus ce vague mendiant chrétien que l'on avait sauvé du désert, j'avais l'allure d'un héros.

On me fêta toute la journée et, là, je compris bien qu'il n'était plus question que je parte. En tout cas, certainement pas tout de suite.

Le soir venu, il y eut même une petite cérémonie en mon honneur. Le feu crépitait et, sur quelques-unes de ses braises, on avait pris soin de jeter en abondance des résines odorantes. Notre campement adossé à ses rochers sentait si bon que j'eus la très nette sensation d'être dans un sanctuaire à ciel ouvert. Les silhouettes longilignes des dattiers qui s'élançaient dans l'azur ambré ressemblaient étrangement aux colonnes d'une cathédrale avec leurs volutes feuillues et leurs grappes de fruits.

Tout commença par une longue prière commune puis Zaydun entonna un chant très rythmé qui fut ensuite repris en chœur par tous ceux qui se trouvaient là. Les femmes se mirent à pousser de petits cris tout à fait étonnants ainsi que j'en avais déjà entendu au hasard de mon chemin puis, après m'avoir remis un large panier de raphia coloré rempli de fruits, on partagea les quelques morceaux d'un mouton qui avait cuit toute la journée.

Tout cela fit monter en moi une émotion nouvelle. Ce n'était plus de la fierté que je ressentais mais tout simplement du bonheur. Celui d'être là et rien que là, dans le moment présent. Sans décorum, sans préséance, juste avec des êtres humains, dans une réelle famille.

«Peut-être est-ce cela la vraie religion? Me dis-je tout en regardant finalement mes hôtes danser. La religion de la douceur et du partage raconte d'elle-même l'essentiel de ce qu'il nous faut savoir... Pourquoi chercher autre chose? Si Messire Jésus était là, continuai-je, que dirait-Il à ces hommes que ceux-ci ne sachent déjà? Il leur apprendrait Son nom et Celui de Sou Père? Et après...? Ce n'est certes pas la sonorité d'un nom, la forme d'une église ou le

dessin d'un symbole qui rendent meilleur. Cela, je l'ai bien compris depuis longtemps.

Alors, que suis-je venu faire ici? Convertir des Barbares? Tous ceux que j'ai déjà rencontrés d'âme à âme se comportent comme de bons Chrétiens! Messire le pape me rétorquerait qu'il faut leur enseigner la vérité d'un dogme, leur apprendre les bienfaits rédempteurs de nos rituels et de nos prières mais...»

Ce «mais», resta suspendu longtemps dans ma conscience, des jours, des semaines et des mois. Il n'accoucha pas facilement de son argument car celui-ci aurait pu mettre à nu la pierre d'achoppement de tout un édifice, celui d'une foi qui s'était figée jusqu'à une exclusivité tyrannique.

«Oui, constatai-je, abasourdi par le flot cohérent de mes pensées, si Notre Seigneur était le seul chemin et la seule Vérité dont il faille s'imprégner, comment se faisait-il alors que ces hommes aient pu grandir dans l'harmonie?»

Il y avait là une énigme à résoudre car je ne pouvais me faire à l'idée que ceux qui me recevaient ainsi soient destinés à tout jamais aux flammes de l'Enfer. *Quelque chose de différent* et que je ne connaissais pas les avait baptisés au nom de la bonté. Il était impossible d'en douter! Peut-être était-ce alors pour cette raison que je n'allais plus à Jérusalem afin de délivrer le Saint Tombeau. Il y avait forcément quelque chose d'autre et de plus important à y faire puis à y comprendre.

De semaine en semaine, puis de mois en mois, je remis mon départ. D'abord, il y eut toujours un événement pour différer celui-ci. En réalité, l'événement en question était la plupart du temps mineur. On aurait surtout dit que mes hôtes se plaisaient à le grossir. Il fallait réparer une tente, élargir le puits...

De mon côté, je n'avais pas de mal à me laisser convaincre. En premier lieu, je leur devais vraisemblablement la vie et ensuite... ensuite, je me sentais bien parmi eux. À certains moments, il me sembla même que j'aurais pu finir mes jours en leur compagnie, dans ce désert de pierre et de feu où je me retrouvais moi-même plus que je n'avais jamais pu le faire. Moi qui avais souhaité vivre la vie des moines, je n'en étais pas si éloigné! Notre existence était tellement simple et notre nourriture si frugale qu'elles auraient constitué un exemple pour les Frères Prêcheurs ou Mineurs dont j'avais si souvent admiré la discipline et la sobriété.

Bien évidemment, il y avait toujours ces prières qui ponctuaient les jours et qui imprégnaient toute l'atmosphère du campement, mais celles-ci avaient fini par émouvoir le Chrétien en moi. Ce dernier ne s'y sentait même plus tout à fait étranger.

Pendant les deux premiers mois de cette nouvelle vie, je me rebellai régulièrement contre un tel état de fait. J'étais pris de remords et parlais d'un profond sentiment de trahison envers Messire Jésus. Alors, je m'isolais dans un coin de rocher ou j'allais rejoindre les enfants qui gardaient le troupeau. Mais finalement, tout cela, la honte partagée et tous ces chants qui emplissaient le désert de l'aube au couchant, tout cela acheva de sculpter un décor doux à mon âme.

Cependant, on ne vit pas longtemps dans un décor sans en devenir quelque peu l'un des acteurs. On en absorbe le parfum, les couleurs, le rythme.

Ce fut ainsi qu'au bout de plusieurs mois, je finis par pénétrer la langue des Bédouins. J'en compris des mots, puis des phrases entières jusqu'à prendre enfin plaisir à en articuler moi-même. En vérité, je n'étais pas si mauvais dans la pratique de cet exercice. Cet éveil à une autre

façon de voir et de dire le monde fut réellement magique pour moi.

Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point la sonorité d'un mot pouvait façonner notre rapport avec le monde. Cette langue dans laquelle je balbutiais, je la voyais tel un tissage sur la trame duquel toutes les influences de la vie se percevaient et se définissaient autrement. J'entrais dans une autre pensée et, au cœur de ce mouvement, mon rapport aux êtres et aux choses s'en trouvait modifié. Il y gagna en largeur et donc en liberté.

Je ne voulus jamais me joindre aux prières de la communauté. Cela demeurerait mon interdit, un refus que chacun admettait de la même manière que ce petit autel que je m'étais improvisé à l'aide de quelques pierres dans le fond de mon bout de tente. On ne m'obligeait à rien et cette tolérance m'émerveillait.

Rapidement, d'ailleurs, je dus convenir que c'était bien plus que de la tolérance. Cela s'appelait respect. Un mot très rare, assurément, et qui, il faut le reconnaître, ne faisait pas souvent partie du harnois de tous ces barons et chevaliers que j'avais voulu mener sur les traces de Notre Seigneur.

Les Sarrasins m'enseignaient par leur simplicité ouverte, c'était évident. C'était leur vrai cadeau et il fallait que je l'accepte dans toutes ses implications.

À plusieurs reprises, nous changeâmes notre campement de place. Le nomadisme était la nature des hommes du désert, une nature que je compris du dedans, sans difficulté et avec toute sa grandeur. Les moutons nous obligeaient à chercher régulièrement d'autres coins d'herbe, à marcher d'un puits à l'autre et je ne doute pas que la précarité inhérente à tout cela me fit croître à sa façon.

L'univers dans lequel j'avais vécu, celui des *Chrétiens-qui-avaient-raison*, avait été celui de la fixité, celui d'un immobilisme orgueilleux et sans faille apparente. Je le regardais s'effriter tranquillement en moi, semaine après semaine, impuissant mais progressivement heureux de cette impuissance qui m'élargissait le cœur. J'aimais des Infidèles... Je les rejoignais dans le fond de leur âme. Était-ce possible?

Le jour où Zaydun et sa femme me demandèrent pour la première fois mon nom reste marqué d'une pierre blanche dans ma mémoire. Avec la discrétion qui les caractérisait, cette question représentait pour eux un grand pas en avant. Ils avaient, bien sûr, utilisé un mot entre eux pour me définir et m'évoquer, mais mon nom, ils ne s'étaient jamais autorisés à me le demander. J'étais devenu *l'étranger-qui-avait-sauvé-leur-dromadaire* et peut-être la vie d'un des leurs. Le lieu d'où je venais? Cela n'avait aucune importance. Du reste, j'étais le premier Chrétien qu'ils aient jamais rencontré. Ils ne savaient rien de ma foi, ni des ambitions que je pouvais nourrir et ils s'en moquaient.

Ainsi, lorsqu'ils me demandèrent mon nom, je me sentis pris au dépourvu comme si, sans m'y être préparé, on m'obligeait soudainement à parler d'un monde qui était mort et dont la mémoire allait me faire mal. Je ne parvins pas à articuler le nom de Louis... J'hésitai quelques secondes puis je répondis, presque sans réfléchir:

- Pèlerin! Je m'appelle Pèlerin...

«Pèlerin» fut donc mon nom, pour le désert et ses hommes. Il correspondait à merveille à celui que je portais depuis toujours en ma terre du dedans. Et je n'en voulus pas d'autre parce que celui-là me définissait dans ce que j'estimais avoir d'essentiel.

Une année entière, je crois, s'écoula avant que je ne me décide à ramasser mon sac et ma gourde afin de reprendre le chemin. Zaydun et les siens comprirent d'instinct que le moment était venu et que plus rien n'empêcherait alors mon départ. Séjourner sous leur tente plus longtemps, c'eût été demeurer parmi eux pour toujours, heureux mais malgré tout loin de mon but.

Une vraie soif de l'âme ne s'éteint pas si facilement... La mienne allait au-delà de la quiétude d'un bonheur simple. Il lui fallait davantage pour s'assouvir. Tout d'abord aller jusqu'au bout d'un vœu et, ensuite, toucher à une vérité qui ne manquerait certainement pas d'éclore avec la réalisation de ce vœu.

Nos adieux se firent donc rapidement, sans mots superflus ni déclarations solennelles. Je partais parce que, selon Zaydun, c'était «écrit quelque part dans le Ciel». Dès lors, cela ne se discutait pas.

Nous étions au mois de novembre de l'an 1271 et, une fois de plus, mon âme courait au-devant de moi...

### *Chapitre 3*

## **Exactement sous le soleil**

Pendant des jours et des jours, j'ai usé la plante de mes pieds sur les roches d'un paysage montagneux sans cesse balayé par un petit vent sec. Pendant des nuits, la solitude redevint mon lot, tout à la fois légère et pesante.

A ma droite, des sommets arides déchiraient le ciel; ils étaient comme un désert en altitude, implacables et mystérieux. J'imaginai des milliers d'hommes et de femmes empruntant ce même chemin d'incertitude une multitude d'années avant moi. Ils étaient en quête d'un pays qui s'appelait Canaan. Sans doute de la même façon que je l'étais d'un royaume idéal.

Zaydun m'avait dit que j'allais trouver une mer et que celle-ci serait d'une lumière si intense que je saurais que c'était elle... Lui, il ne l'avait jamais vue mais les caravaniers qui passaient la lui avaient souvent décrite. Au-delà de ses flots, ou même en longeant ceux-ci à main gauche, je devais finir par trouver ce que je cherchais.

C'était loin encore, d'après ce qu'il avait entendu dire, mais ce devait être le bon chemin...

- Continue tout droit, Pèlerin... Si tu ne te retournes pas, tu finiras par la trouver, cette mer. Tu verras... parfois, elle a des reflets rouges et puis, sur son autre rive, il y a de belles montagnes couleur de sable. J'ai dû voir cela dans mes rêves, la nuit. C'est beau, tu verras...

Et un matin, en effet, du haut d'un petit promontoire que je venais d'escalader, j'aperçus entre deux rochers, une étendue d'eau qui miroitait au soleil<sup>1</sup>. Dès lors, je n'eus de cesse que d'en rejoindre les rives et de me plonger tout entier dans ses vagues comme si elles allaient être capables de me laver des derniers résidus de mon passé rejeté.

Là-bas, quelque part de l'autre côté de sa ligne étincelante, c'était la Terre de Notre Seigneur, la Terre Sainte, aussi nue et pure que je l'avais toujours désirée au fond de moi. Plus rien ne m'empêcherait d'aller vers elle, maintenant. Plus rien!

Je dus néanmoins marcher de longues heures avant de parvenir jusqu'aux côtes convoitées. Mes pieds étaient en sang à force d'avoir couru parmi les rochers... et le sable les brûlait tellement! J'étais à bout de souffle mais je m'étais juré, malgré tout, de plonger dans les vagues tête première comme n'importe quel jeune pêcheur. Mon élan était tout construit et sans retenue au-dedans de ma tête.

Cependant, arrivé à quelques pas de l'eau, l'émotion me submergea et j'arrêtai net ma course. «Ne devrais-je pas plutôt prier? Me dis-je tout en écoutant les battements de mon cœur. Me voici rendu tel un bachelier<sup>2</sup>! Ce serait plus digne...»

---

<sup>1</sup> La Mer Rouge, non loin du massif du Mont Sinaï

<sup>2</sup> Jeune homme sans expérience, dans le contexte médiéval.

Je ne savais plus... C'est souvent ce qui arrive à force de trop attendre ou de trop espérer. On avance au sein de notre rêve et, le jour où celui-ci enfante d'une réalité que nos mains peuvent palper, on prend soudainement peur... parce que c'est trop énorme et parce qu'on se dit qu'on ne sera jamais assez prêt.

Mes pieds blessés me faisaient terriblement mal. Ils me sortirent de mes pensées tout en me fournissant le prétexte qui me manquait encore pour ne pas entrer dans l'eau.

La gorge serrée, je me mis alors à regarder l'autre rive, tout aussi désertique et brûlée que celle où je me trouvais. Jérusalem devait être quelque part par là... Allons, j'étais fou! Il n'était pas encore temps de se réjouir... J'allais longer la mer à main gauche, ainsi que Zaydun me l'avait conseillé et puis, je verrais bien. Il y aurait certainement un village où je finirais par croiser un chamelier pour me renseigner. Maintenant que j'étais presque de ce pays, tout allait devenir simple et il fallait que je m'apaise.

C'est alors que j'eus l'idée d'enfiler mes vieilles bottes qui étaient toujours tassées dans le fond de mon sac. Elles protégeraient mes pieds et j'avancerais plus vite... Sous mon burnous, on ne les verrait pas et je pourrais marcher le long de la plage, sur la frange de l'eau sans que le sel ne brûle mes plaies. Ce serait tellement plus agréable!

Sans réfléchir davantage, je plongeai donc jusqu'à mi-mollets dans le cuir fatigué de mon ancienne vie. Celui-ci était craquelé et on y voyait encore les traces d'usure laissées par les étrières.

Lorsqu'au bout de quelques enjambées les vaguelettes commencèrent à le lécher, je fus envahi par une troublante sensation. Celle d'un "déjà vécu" qui, malgré la chaleur, figea mon sang dans mes veines. Je me

mis à regarder plus intensément mes pieds dans ces bottes qui s'amusaient presque à fendre l'eau du rivage. L'écume des vagues venait y mourir avec son sel et son goût d'un autre temps. Quelle page du livre de mon âme cette image me racontait-elle?

Je m'arrêtai brusquement. Un éclat de lumière venait de frapper mon esprit... Je le sentis descendre jusqu'à mon cœur et entailler celui-ci en son centre.

Oh, c'était elle, oui... Je la reconnaissais, ma vision... celle-là même qui me suivait depuis ma tendre enfance, celle qui avait ponctué mon existence dans ses grandes heures comme pour y planter avec insistance l'idée d'un secret à percer. J'étais dans ma vision... J'étais arrivé dans son sein qui ressemblait à un océan... J'avais rejoint le futur!

Alors, en contemplant mes vieilles bottes léchées par la chaude écume des vagues, je me mis à sangloter de bonheur. Impossible d'aller plus loin... Le temps se dilatait en moi. Je me disais que j'avais vécu toute ma vie pour cet instant miraculeux qui englobait le passé et l'avenir dans l'absolu de son énigme.

Ainsi donc, si tout cela était vrai, si je ne rêvais pas mon présent, cela signifiait simplement que mon chemin avait été juste, que je l'avais reconnu puis suivi sans faillir! Cela voulait dire que, de toute éternité, Messire Jésus avait pensé la mort du roi Louis aux portes de Tunis et qu'il avait voulu la naissance d'un pèlerin dans le désert.

Cela affirmait enfin que, toute ma vie, je n'avais jamais cherché qu'à reconnaître le tracé d'un fil blanc déjà tiré au-devant de moi, celui d'un destin qui me dépassait. Était-ce pour tout le monde ainsi?

Il me fallut la force soutenue de ma volonté pour m'arracher aux vaguelettes et à l'écume de la mer. Dans un état d'émerveillement total, je repris mon avance avec

la conviction que mon cœur pouvait s'arrêter de battre d'une seconde à l'autre et que tout aurait alors été parfait puisque je venais de toucher à une si belle paix...

J'avançais dans une sorte de douce transe au creux de laquelle il me semblait tout comprendre. Tout! J'avançais sans même prêter réellement attention à ces pêcheurs qui me saluèrent par quelques mots en rapiécant leurs filets sur le rivage. Au-dedans de mes bottes, mes pieds s'étaient insensibilisés et je marchai ainsi jusqu'au couchant, jusqu'à ce que j'atteigne enfin un campement de chameliers.

La tête couverte de leurs grands voiles blancs et bleus, les hommes s'étaient regroupés autour d'un feu particulièrement odorant sur les braises duquel cuisaient d'énormes poissons. Je me souviens m'être senti tellement serein et sûr de moi que je me suis presque invité moi-même à partager leur repas. Ma blondeur me trahissait, cependant mon assurance joyeuse disait que je n'étais plus tout à fait un étranger. Comme eux, j'étais pauvre mais fier. Comme eux, aussi, je venais du désert et je savais en parler. Les mots essentiels montaient de ma poitrine et j'étais capable de les leur offrir. Je passai donc la nuit parmi eux, une nuit fraîche et imprégnée de l'odeur puissante des chameaux... jusqu'à ce que, tout naturellement, le lendemain, je me retrouve sur le dos d'un animal, en direction de Jérusalem.

Le jour me révéla bien vite que mes nouveaux compagnons s'apparentaient davantage aux guerriers Touaregs qu'à des marchands se déplaçant d'une ville à l'autre. A vrai dire, ils étaient rudes dans leurs manières et, de la façon dont ils savaient scruter l'horizon ou dont ils parlaient de certaines choses, je ne tardai pas à penser qu'ils étaient habitués au brigandage, peut-être aux meurtres. Mais j'étais là avec eux, avec la vingtaine

d'animaux qu'ils tiraient, j'avançais sur la Terre Sainte et il leur importait peu de savoir exactement ce que je voulais.

Pour ces hommes libres de tout, chacun menait sa vie comme il l'entendait. Que l'on soit Turc, Mongol ou que l'on appartienne à ces "fous de Chrétiens", ils s'en moquaient éperdument dès lors qu'entre deux prières ils pouvaient continuer à vendre chameaux et dromadaires... après les avoir volés.

Ils me rappelaient étonnamment ces petits chevaliers mercenaires que Pierre Mauclerc avait autrefois rassemblés autour de lui pour me résister dans "sa" Bretagne. Lavés de tout par deux signes de croix et trois messes, ceux-ci ne craignaient pas d'exécuter les pires besognes sans laisser à leur conscience le moindre temps mort pour se poser des questions.

Tout en observant mes compagnons se ballotter en haut de leurs montures, à mes côtés et devant moi, je me fis la réflexion que cette race d'hommes à laquelle ils appartenaient devait décidément être répandue de par la Terre entière. La race de ceux qui sont passés maîtres dans l'art de ne pas s'interroger... Une race nombreuse et dont les membres n'étaient jamais souffrants, parce que tout d'un bloc...

Je ne savais pas si leur véritable religion était celle de l'insensibilité ou si elle avait plutôt pour nom inconscience. J'hésitais... Cependant, je comprenais qu'elle ne se parait d'aucune couleur de peau particulière, qu'elle ne s'attachait à aucun milieu et qu'elle devait franchir les âges sans prendre une ride.

C'était la religion du sommeil, celle qu'embrasse, depuis le commencement du monde, la plupart de ceux qui se disent réalistes et forts, celle enfin de ceux qui passent leur existence à muscler les arguments de leur propre horizon.

Je me mis à leur sourire tandis que, bien arrimés à leurs selles de cuir et de bois, certains se faisaient un devoir d'astiquer les longues lames recourbées de leurs coutelas. Je ne pouvais pas les détester, non... même si tous les pores de leur peau hurlaient au monde qu'ils étaient mon parfait contraire. Non, pendant le peu de temps que nous passâmes ensemble, je me mis à bien les aimer et parfois aussi à les trouver touchants... En fait, ils étaient exactement du peuple de ceux pour lesquels j'étais sans doute venu au monde. Ils étaient au nombre des humains qu'il fallait ensemençer, non par des mots, mais par des impressions sur l'âme. Seul le concret d'une vie, tels les fruits d'un arbre, pouvait créer des brèches de lumière dans leur conscience, rien d'autre.

Moi qui n'avais jamais été homme de discours ni de rhétorique, je parvenais aisément à comprendre cela. D'une certaine façon d'ailleurs, là où en était ma pensée, j'acceptais mieux leur façon de se déplacer dans le monde que celle de ces prélats ou de ces armées de chevaliers opportunistes qui oscillaient constamment entre leur prétendue foi et les impératifs de leur position du moment. Que leur suzerain fût officiellement Notre Seigneur ou encore quelque baron, leur véritable jeu s'appelait hypocrisie... Et l'hypocrisie, à mes yeux, avait toujours été la porte ouverte au parjure, l'une des pires souillures que l'âme humaine pouvait s'infliger.

J'ai particulièrement souvenir de la beauté des paysages que nous traversâmes<sup>1</sup>. Ils étaient grandioses, âpres, contrastés, exigeants. Ils alimentèrent mes pensées avides de paix et de vastitude, puis de douceur comme d'excès. Le roi que j'avais été et qui s'agitait peut-être

---

<sup>1</sup> L'actuel désert du Néguev, au sud d'Israël et débouchant sur le golfe d'Aqaba (Mer Rouge)

encore un peu dans mes cellules se sentit devenir là un homme étrange, une sorte d'hybride entre le pâtre bédouin, le fougueux Touareg et le pèlerin sans identité.

De montagnes déchiquetées en plateaux désertiques, nous commençâmes à apercevoir de minuscules bourgades... Jamais plus de huit ou dix maisons de torchis regroupées autour de trois palmiers et d'un filet d'eau.

Enfin, ivre de fatigue, je remarquai à l'horizon les formes blanchâtres et les toits plats d'un village plus gros que les autres. Naïvement, je pointai le doigt dans sa direction comme si mes compagnons ne l'avaient pas vu.

On me répondit par un grand rire moqueur puis par un nom qui me fit aussitôt bondir:

- Bethléem!

Je fis répéter.

- Oui, Pèlerin... C'est Bethléem... C'est là que tu vas, non? Vous y allez tous! N'est-ce pas l'endroit où ton prophète est né?

Je restai abasourdi. Personne ne m'avait prévenu... C'était si soudain! J'aurais voulu répondre qu'il ne s'agissait pas d'un prophète mais de Messire Jésus... Mais je me tus. A quoi bon? Les Infidèles pouvaient bien dire ce qu'ils voulaient, j'allais m'arrêter là et y vivre un peu, c'était certain!

Le jour même, après un merci dont ils n'avaient pas l'habitude dans le mode de vie qui était le leur, je me séparai de mes compagnons du désert. Bethléem ne les intéressait pas et ils allaient poursuivre leur chemin jusqu'à la tombée du jour.

Je garde en moi l'étrange sensation qui m'envahit lorsque mon chameau s'agenouilla à l'entrée du village et que mes bottes rencontrèrent la poussière du sol. Je restai

immobile un instant puis j'éprouvai le besoin de me déchausser avant d'accomplir le moindre pas.

Bethléem se tenait là, devant moi... Ce n'était jamais qu'un gros village probablement semblable à beaucoup d'autres mais c'était Bethléem... Un nom magique que ma mère, la reine Blanche, avait fait résonner pour la toute première fois à mes oreilles, en haut de sa tour, à Poissy. Je dormirais dehors s'il le fallait, mais je resterais là quelques jours... Non, impossible d'aller plus loin pour le moment!

Les ruelles de Bethléem étaient éclaboussées d'un soleil si blanc qu'il me fit mal aux yeux et m'obligea à chercher rapidement un peu d'ombre sous la tonnelle d'une petite maison. Un panier à la main, une vieille femme me regardait. Elle paraissait être enveloppée dans un grand drap blanc de la tête aux pieds et se fondait si bien dans le décor de sa demeure que j'eus peine à trouver son visage.

En voyant mon attitude hésitante, elle devança la question que j'allais lui lancer et m'indiqua le bout de sa ruelle d'un geste énergique.

- Le prophète? dit-elle, si tu cherches le prophète chrétien, c'est là-bas!

À part elle, il semblait n'y avoir personne à Bethléem. J'entendais des ânes braire derrière des murets mais le village tout entier donnait l'impression de dormir. Dans la ruelle que Ton m'avait indiquée, je ne rencontrai que quelques poules sur des tas d'immondices. Cela me choqua. «Comment donc? Notre Saint Sauveur était né ici et il fallait contourner des bourriers<sup>1</sup> pour parvenir au lieu précis où Il avait vu le jour? J'avais bien eu raison de combattre les Sarrasins et les Turcs! C'était ignoble!»

---

<sup>1</sup> Fumiers.

Le dos fatigué par ma récente vie de caravanier, je marchais lentement, assez lentement pour m'apercevoir enfin que j'étais observé. Sur les toits en terrasse des habitations, des visages enveloppés de blanc ou de brun surgissaient puis disparaissaient les uns après les autres.

La ruelle me conduisit jusqu'à une petite place où flamboyaient d'énormes touffes de lauriers. Sur des marches à l'ombre, il y avait des hommes assis qui discutaient bruyamment. Ils s'étaient installés sur les premiers degrés d'une bâtisse assez lourde qui me fit aussitôt penser à une église. C'était là, oui!

L'édifice était fort abîmé. En avant de lui, près de ses marches, je remarquai des restes de colonnes d'un style inconnu qui me firent penser que le sanctuaire avait certainement été le théâtre de bien des vicissitudes. Je craignis même un instant qu'il ne fût transformé en mahommeries. J'allais alors avoir le cœur déchiré...

Je m'avançai sans attendre. Aucun des hommes qui discutaient là ne m'adressa la parole. On me regarda très rapidement comme si j'étais juste l'un des inévitables éléments d'un décor banal. Et c'est ce que je devais être, en effet.

Par bonheur, c'est bien une église que je découvris sitôt après avoir entrebâillé la grosse porte de bois de la bâtisse. Il y faisait si sombre et si frais... J'y hasardai quelques pas timides.

Son sol était couvert de tapis selon l'art sarrasin et de lourdes colonnes, déjà rongées par le temps, s'élançaient vers la charpente en quatre rangées régulières. Il y en avait plusieurs dizaines et, dans un état indéfinissable, je me mis à avancer entre elles en direction du petit autel de pierre qui semblait dormir dans le chœur, droit devant.

Je cherchai une chandelle qui aurait honoré le lieu, mais rien... Pas une lueur de vie là où, pour moi, la Vie

avait pris corps. Seule une forte odeur de myrrhe imprégnait le lieu, si puissante qu'elle agressait presque mes narines qui, depuis longtemps, ne connaissaient plus que les senteurs du désert.

Quelqu'un apparut soudain de derrière un pilier et me fit sursauter. C'était un Sarrasin, bien évidemment. Vêtu d'une longue et ample robe à bandes brunes et la tête enturbannée de blanc, l'homme avança vers moi en se frottant lentement les mains dans l'attitude d'un bon négociant en phase d'attaque.

- Oui, fit-il avec la voix étouffée de ceux qui ont un faux secret à révéler. Oui, avance... C'est vraiment ici qu'est né le prophète... Tu es chrétien, n'est-ce pas? C'est la première fois que tu viens ici? Tu as beaucoup marché, non? Viens, viens... Suis-moi. Tu as de la chance que je sois là. C'est ton dieu qui te guide... Écoute...Le bon endroit, ce n'est pas tout à fait ici... Non, non...

Veux-tu savoir?

L'homme, qui me tirait par la manche, continua ainsi à me déverser à l'oreille un flot de paroles ininterrompues dont la plupart m'échappèrent. Tout ce que je comprenais, c'est que c'était là mais «pas vraiment là» que Madame Marie avait enfanté.

Moi, je ne rêvais que d'aller m'agenouiller dans le chœur, et prier Nôtre - Seigneur, ainsi que je l'avais toujours imaginé depuis que mon dessein de partir avait vu le jour. Hélas, c'était impossible! Le Sarrasin envahissait tout l'espace et s'agrippait à mon bras. Je manifestai un geste d'impatience afin de me dégager. En l'espace d'un éclair, je réalisai ce qui se passait. Ainsi donc, j'étais capable de me fâcher? En un tel lieu? Je me fis peur...

- Écoute, reprit l'homme, veux-tu que je te montre...? Suis-moi discrètement. Mais écoute encore... Je prends

des risques... Tu me comprends? Si l'on me voyait... J'aime les Chrétiens moi, je veux les aider mais...

Oui, je comprenais ce qu'il voulait ce Barbare qui parlait comme le Cornu. Il cherchait à me soutirer quelque monnaie. Je voulus faire demi-tour et m'en retourner sans attendre vers le soleil. Je venais de recevoir un choc sur la tête et cela me faisait trop mal. Messire Jésus était donc né ici et c'était si sale, si triste et douloureux!

Mon interlocuteur s'agrippa à moi de plus belle. Cette fois, il avait la mine grave. Il avait tant de peine pour moi... J'allais passer stupidement à côté du bonheur de ma vie, juste à cause de quelques pièces! Lui, il aimait les Chrétiens et il prenait des risques. Ne pouvais-je pas comprendre ce qui se passait? C'était important pour mon âme... et je le savais.

- D'ailleurs, finit-il par me murmurer en posant sa main sur mon cœur, d'ailleurs, tu es venu de si loin...

Ce fut ainsi que l'homme au turban eut raison de ma résistance. Sa dernière phrase sonnait comme un coup de grâce. Mais je n'avais rien de cette petite monnaie d'échange qu'utilisaient les Sarrasins. Comment aurais-je possédé ne fût-ce qu'une pièce de leur monnaie? Je n'avais... Je n'avais qu'un de ces autres écus d'or emportés à la hâte avant mon départ et que j'avais enfilés quelque part dans le repli de la bandoulière de mon sac. Je les avais presque oubliés, ceux-là! Après tout, si le Turc disait vrai, ce que j'allais découvrir n'avait pas de prix.

Mon sac devint donc un peu plus léger, un peu plus conforme au désert et surtout à ce que le fond de mon être prétendait. Sans sourciller, l'homme eut tôt fait de glisser la pièce dans une poche puis il me conduisit avec un air coupable dans un coin sombre de l'église, là où un escalier usé s'enfonçait dans le dallage.

- C'est là! fit-il enfin avant de disparaître en silence derrière moi.

Il y avait une faible lueur qui montait du sol. Elle m'appela et je descendis les degrés sans attendre. Pour moi, l'instant était si solennel!

J'écartai alors une lourde tenture... et l'éclat chaud de mille petites flammes me sauta au visage. Je me trouvais dans une sorte de chapelle ardente creusée à même le rocher. Vingt ou trente hommes étaient déjà arrivés là avant moi et priaient à genoux ou assis sur le sol. Je ne voyais que leurs nuques inclinées, parfois décharnées ou leurs longs cheveux pleins de la poussière des routes. Étaient-ils chevaliers? S'en trouverait-il un pour me reconnaître?

Je me glissai dans un coin de la chapelle près du roc, tout en arrière. Il faisait une chaleur suffocante et je me sentais si faible que je craignis un moment de me trouver mal. Mais quoi! Ne me trouvais-je pas dans le Saint des Saints de Bethléem, l'un des plus hauts lieux de notre monde? Des centaines de milliers d'hommes auraient voulu être là, à ma place!

Au-dessus des têtes, je regardai le petit autel qui avait été dressé dans le fond de la grotte. Il semblait extraordinairement ouvragé, comme incrusté d'ivoire et d'or. Il étincelait de partout. Oh! Si j'avais pu m'allonger à son pied... Allais-je oser? Qui allait m'en empêcher?

Ce fut à ce moment-là, pris dans la toile de mes pensées et de mes questionnements, qu'une sensation bien particulière s'empara de moi. Je la reconnus aussitôt. C'était elle qui m'avait enlevé la vue puis la conscience le jour où j'avais accueilli la Sainte Couronne. Fallait-il que je me laisse à nouveau submerger par elle?

Cependant, je n'étais plus le même homme qu'autrefois. J'observais ce qui se passait, mon regard

fouillait l'espace et mon âme tentait d'explorer la profondeur de toutes ces poitrines qui se trouvaient à mes côtés. Mon œil s'était aiguisé et bridait mes émotions. Je ne pouvais m'empêcher de vouloir comprendre. Je veux dire de comprendre vraiment, derrière le décorum et le mystère entretenu. Messire Jésus était-il réellement né là dans le creux de ce rocher?

Les questions qui montaient comme une marée en moi eurent vite fait de gommer l'étrange sensation qui, l'instant d'avant, cherchait à s'emparer de mon être. C'était angoissant. Était-ce mon amour qui fléchissait face à ma raison plus incisive?

Je commençai donc par avoir honte de me comporter ainsi au sein même du Sacré. C'était fou et incompréhensible... Je ne ressentais presque rien de ce qu'aurait dû vivre tout bon Chrétien. Pas d'extase, pas de larmes... et cette première émotion qui s'était si vite envolée!

Jusque là, selon ce que je croyais, l'émotion religieuse avait toujours été indissociable de l'amour pour Dieu. Il me fallait un débordement de sensations et des larmes pour soutenir les signes de la croix... sinon, je n'aimais pas, pas assez, pas comme il le fallait. D'ailleurs, on m'avait toujours enseigné que c'était ainsi, même ceux qui, comme ma mère, ne savaient généralement pas pleurer en priant. Devenais-je infirme du cœur là où j'aurais dû m'écarteler et m'offrir sans réserve au Ciel?

«Seigneur, Beau Grand Dieu, m'entends-je encore murmurer dans le creuset bouillant de mon être, répondez-moi... Mon amour pour Vous s'est-il laissé empoisonner? Je Vous offre tout mais, en cet instant, je ne sais même plus Votre prière et ma vue ne se brouille même pas là où les sens devraient me manquer.»

Je restai longtemps ainsi avec cette seule supplique, les yeux clos et m'apercevant à peine du mouvement créé par quelques pèlerins qui quittèrent la chapelle et d'autres qui y entrèrent. Je vivais dans une espèce de zone incertaine entre la douleur sourde d'un profond chagrin et les effluves d'une joie qui ne voulait pas venir. J'étais là, à Bethléem, en Terre Sainte, et il ne se passait *rien!*

Un sourire vint fort heureusement me chercher derrière mes paupières baissées et je ne doute pas que celui-ci me fût envoyé par l'Amour lui-même. Je m'en souviens comme d'un sourire plein de paroles... pas de mots, non, mais de vraies paroles, toutes pleines. *On* m'éclairait du dedans! Était-ce le Divin qui m'enseignait à travers lui ou quelque diamant de compréhension jusque là prisonnier de ma carapace? Aujourd'hui encore, il m'est impossible de répondre. Je sais seulement que sa rivière coula en moi, tendre et douce...

«Mon enfant, qu'est-ce donc que l'Amour? Dis-moi... L'élan d'un cœur qui fond comme la glace au soleil? Un fleuve de larmes qui ne se contient pas? Une belle sensation dont on peut s'enorgueillir ainsi qu'on le ferait à l'issue d'une chanson bien chantée? Oh, non... Rien de tout cela, mon enfant!

L'Amour, celui qui porte bien son nom, n'a rien d'une émotion. Il ne donne rien en spectacle... ni à soi-même ni à autrui. C'est un Souffle plein qui ne se laisse jamais prendre au jeu des décors et des tempéraments. Larmes, rires, peines, enthousiasme et nostalgie, tout cela se répand sans nécessairement parler de lui. Comprends-tu?

L'Amour n'est pas sensiblerie mais sensibilité, il n'est pas religiosité mais Parole de l'Esprit.

Qui crois-tu donc qui pleurerait naguère en toi, au point d'en perdre haleine? Je te le dis, c'était le dévot! Mais un

dévoit est rarement amoureux d'Amour, vois-tu! C'est un assujetti, le vassal de quelques formes et conventions.

Celui-là est bien mort en ta personne maintenant. Il croyait porter la robe des saints tandis qu'il endossait encore une armure... Mais voilà que Je l'ai fait rouiller, cette armure, afin que tu t'en trouves plus nu et plus fort. Cet Amour que tu cherches, le bien - nommé, mon enfant, cet Amour-là...»

Quelqu'un s'assit lourdement à côté de moi. C'était un chevalier, sans doute. Du coin de l'œil, j'aperçus un surcot couleur de feu et quelques grosses lanières de cuir. Autrefois, je l'aurais maudit... Mais là, non. Un flot de paix coulait doucement entre mes deux yeux... La voix s'était tue en moi, elle s'était repliée sur elle-même tel un souffle qui se serait retenu pour mieux se déverser plus tard.

Sans même chercher le visage de mon voisin, je me relevai, j'allai poser mon front sur le sol de la petite allée centrale puis je sortis de la chapelle ardente. Je n'avais plus rien à faire en ce lieu, j'y avais eu ma leçon et c'était parfait ainsi.

Dehors, sur le parvis de l'église dont je vis alors qu'il ressemblait davantage à la cour d'un ancien couvent qu'à une place de village, se trouvaient une dizaine de chevaux et autant de chevaliers chrétiens. Leurs accoutrements se combinaient étrangement avec des tissus et des ornements de facture sarrasine. Ils connaissaient quelques rudiments de la langue des Infidèles et je m'aperçus qu'ils discutaient le prix de petits objets qu'on leur proposait, étalés sur un carré de tissu. C'était des croix, me souvient-il, des croix à branches égales sculptées dans de l'olivier. Ainsi donc, même les Infidèles faisaient commerce de notre foi!

Je ne voulus pas demeurer là plus longtemps. Du reste, je ne tenais réellement pas à entrer en contact avec

ces pèlerins venant probablement de ce qui restait de notre royaume côtier. D'aucune façon, je n'aurais aimé entendre parler d'Acre et de ses murailles dans lesquelles j'avais placé tant d'espoir. Je m'esquivai donc et je m'enfilai à nouveau dans les ruelles de Bethléem.

Le soleil déclinait déjà et une foule pauvre mais bigarrée commençait à sortir des demeures. Vers où devais-je me diriger? Je n'allais tout de même pas chercher une étable comme on disait que Madame Marie et Messire Joseph avaient dû le faire! Cette pensée me fit sourire.

Je finis par rencontrer trois pèlerins parlant la langue natale de Marguerite. Ceux-ci m'indiquèrent un endroit où tous ceux qui se disaient Chrétiens pouvaient se loger et se nourrir sans déboursier.

Et c'est là, en effet, que je dus me résigner à passer la nuit; un lieu qui empestait la sueur et où l'on buvait force boisson à la cardamome. Je me tins le plus possible à l'écart de tous ceux qui y séjournèrent car il me semblait faire un terrible bond en arrière dans le Temps. J'y retrouvais tout ce que j'avais fui, les prières bâclées, les vantardises de chevaliers, la morgue des petits barons, les jurons qui offensaient le nom de Dieu, tout, jusqu'au mépris des Sarrasins.

Je ne dis pas qu'il ne s'y trouvât aucun homme de bien, mais ceux-ci, comme souvent et partout, se taisaient, laissant la place libre à ce qui attire l'âme vers le bas. Manque de courage ou, au contraire, sagesse? Moi, qui également parlais le moins possible, je ne le savais pas. N'avais-je plus le feu nécessaire pour réclamer le respect des lieux et du Saint Nom de Notre Seigneur ou étais-je passé à une altitude intérieure toute différente?

Ce soir-là, je me demandai s'il était inévitable que le respect s'efface à tout coup derrière l'inconscience de

l'irrespect. Je croyais avoir dépassé le dilemme qui avait toujours opposé en moi le combattant et le moine mais, en réalité, celui-ci n'était pas totalement mort. Oh! s'il n'y avait eu en mon âme le souvenir aimant de cette voix de sourire qui m'avait enseigné, quel mouvement de révolte n'aurais-je pas encore une fois entamé?

«Il faut que je marche droit sous le soleil, me dis-je soudain, allongé sur Tune des paillasses du dortoir qui m'abritait... Et droit sous le soleil, cela veut dire *exactement sous le soleil*, la seule façon de ne pas projeter d'ombre! En marchant de cette façon-là, me répétais-je, je ne pourrais pas me retourner sur une ombre passée, en arrière de moi, ni en regarder une autre que je projetterais en avant de mes pas.»

Sortir du combat, même du combat inconscient du pèlerin, c'était définitivement l'unique façon de ne plus se leurrer, c'est-à-dire d'approcher le vrai visage du Divin à l'intérieur de soi. Si Bethléem ne me rendait pas plus chrétien selon la définition qu'on m'en avait appris, quelle était donc cette forme de religion qui m'habitait? Peut-être devenais-je alors insensiblement et à ma façon une sorte... d'hérétique?

Dès le lendemain, je quittai Bethléem. Je me savais très proche de Jérusalem et, passé les dernières maisons de la bourgade, on m'avait indiqué un chemin bien tracé qui y conduisait à travers la rocaille des collines. Après l'expérience que je venais de vivre, je ne savais plus à quoi m'attendre.

Il me paraissait de plus en plus évident que c'était moi-même que j'étais venu chercher sur ces routes de l'autre bout de notre monde. Je n'accomplissais ce trajet que pour déposer une couronne d'illusions dans un creuset qui, peut-être, me révélerait dans ma propre vérité... Qu'allais-je trouver maintenant autour du Saint Tombeau?

Des hommes en mal d'aventure et des Sarrasins les forçant à barguigner<sup>1</sup> pour n'importe quoi? Les récits qu'on m'en avait faits autrefois allaient si facilement de l'horreur à l'émerveillement que je ne pouvais rien en croire. Décidément, je préférais cette terre sablonneuse et chaude sur laquelle je posais mes pieds nus. Elle, au moins, ne pouvait mentir.

Mais je n'eus pas plus tôt fait quelques pas en dehors de Bethléem qu'un berger et son épouse assis près de leurs moutons sur le bord du chemin m'interpellèrent.

On aurait dit qu'ils sortaient de la terre elle-même tant leurs robes usées et rapiécées en avaient adopté la couleur.

- C'est Issa que tu cherches?

Je regardai l'homme avec intensité. Je n'aurais su lui donner d'âge mais il avait la peau du visage aussi craquelée qu'un sol qui n'aurait pas bu depuis des années.

- Issa?

- Oui, Issa... Tu es chrétien, non?

Je fis signe que oui et je m'approchai.

- On t'a dit que c'est là-bas qu'il est né, n'est-ce pas?

Une nouvelle fois, je répondis d'un hochement de tête, ce qui eut pour effet de placer un petit sourire triste sur les lèvres de mon interlocuteur. Il y eut un léger silence pendant lequel nous nous dévisageâmes, puis l'homme se leva.

- Viens, suis-moi un peu...

Je ne posai pas de question. Ma vérité ne pouvait se trouver que parmi ces cailloux que je foulais à chaque instant.

Dès lors, tous les appels qui me faisaient bouger devenaient justes. Il ne serait pas dit que je ne passerais

---

<sup>1</sup> Marchander

pas le seuil d'une porte qui s'entrouvrirait d'elle-même devant moi.

- Je savais que tu allais passer par ici, me déclara alors à mi-voix le berger tout en se retournant vers sa femme qui nous suivait discrètement. Elle a eu un songe qui parlait de toi, cette nuit... Elle a souvent des songes, et il faut les écouter. C'est pour cela que je dois t'amener là-bas...

- Où donc voulez-vous m'amener?

- Là où Il est né, bien sûr! Personne n'y va jamais! Je ne sais pas pourquoi tes ancêtres ont bâti une sorte de temple là-bas, au village. Ici, tout le monde sait qu'il ne s'est jamais rien passé au-dedans!

- Mais pourquoi continue-t-on d'y aller, alors? L'homme eut une sorte de moue à la fois tendre et désabusée.

- Parce que nous sommes tous comme ça... Personne n'a vraiment envie de changer. Quand le mensonge est confortable, on l'aime... On en fait une vérité. Un mensonge vrai..., ça existe!

Je me souviens avoir été à la fois décontenancé et ému par ces paroles. Comment un simple pâtre pouvait-il nourrir cette sagesse et rester avec ses moulons sur une colline aride?

- Je suis chrétien, Uit-il enfin. Chrétien cophta<sup>1</sup>! C'est ma famille qui a la garde de l'endroit depuis des générations et des générations.

Nous marchâmes assez peu de temps à travers l'Herbe rase des petites collines et nos pas étaient volontairement lents car le troupeau entier nous suivait. Les toits plats de Bethléem restèrent toujours en vue. Derrière un groupe de dattiers, j'aperçus même la tour de

---

<sup>1</sup> Copte

la mahommerie, plus haute que la façade de l'église. C'était de là qu'avaient dû partir les chants qui, à plusieurs reprises, s'étaient acharnés à nie tirer du sommeil.

- Tu veux bouger toi, n'est-ce pas? reprit soudain le berger en tendant le bras vers une sorte de cavité à demi enfouie dans un rocher envahi d'épineux.

- C'est là, regarde! Autrefois, il y avait des murs et c'était grand! On a soigné beaucoup de monde ici, pendant longtemps... La colline est très profonde, elle contient beaucoup de pièces. Seulement voilà, on ne peut plus y aller, c'est dangereux. La Terre veut garder cela pour elle, maintenant... Tu comprends? C'est préférable comme ça. Et puis, ça n'intéresse personne. Au village, c'est mieux, c'est plus simple... À part toi et quelques autres, *qui* veut savoir?

Tous ceux qui vont dans l'église disent: «Je suis allé à Bethléem!», et puis c'est tout. Ensuite, ils sont persuadés aller rejoindre Issa là-haut! C'est parce que la vérité n'intéresse pas que la Terre l'avale.

Ce qu'ils veulent tous, avec leurs chevaux qui viennent de loin, c'est juste une vérité qui les arrange, une vérité facile à manger, une branche d'olivier à coudre sur leur bannière et voilà... Et ce sera toujours ainsi, parce que personne ne vient jamais ici pour découvrir quelque chose... mais pour avoir raison.

Nous dévalâmes une petite pente afin de nous approcher davantage de la cavité.

- C'était donc là, l'étable? Demandai-je tout en essayant de maîtriser mon trouble.

- Pas une étable, non... Un genre d'auberge... mais on y soignait surtout ceux qui passaient et qui étaient

malades... C'était comme ça<sup>1</sup>... Regarde, il y avait des murs un peu partout. Le père de mon aïeul a été l'un des derniers à avoir habité ici pendant quelques années.

- Il y travaillait?

- Pas vraiment... C'était à cause de ses mains... Un peu comme toi... Oui, c'est en regardant tes mains que ma femme t'a reconnu. Elles brillent... Tu ne le sais pas?

Je n'eus pas la volonté de répondre par des mots. Pourquoi cet homme allait-il chercher cela en moi, en cet endroit précis? Mes mains? Oui, elles me brûlaient encore, ce matin-là comme tant d'autres... Elles demeuraient tel un trait d'union avec mon ancienne vie, le seul dont je n'avais pas envie qu'il s'efface. Leur chaleur racontait mon vrai cœur d'homme. Mais quoi! En parler m'aurait paru indécent. Ce n'était tout de même pas dans un semblable lieu que j'allais me rétrécir à ma propre personne!

Nous nous avançâmes encore pendant quelques courts instants parmi les éboulements de pierres et les arbustes puis le berger et son épouse me saluèrent rapidement sans rien ajouter d'autre et avec l'humilité de deux pierres blanches qui se seraient trouvées "par hasard" sur mon chemin.

Moi, je posai mon sac au sol et je m'assis sur les restes d'un muret à l'entrée de la cavité. Tout le silence de ce petit coin de Judée descendit alors doucement sur mes épaules. J'étais seul et l'air me paraissait si léger à respirer! Mais encore une fois, aucune émotion ne monta en moi, aucune prière n'eut besoin de s'articuler sur mes lèvres. Je me sentais juste bien et parfaitement à ma place.

---

<sup>1</sup> Il s'agissait d'un bethsaïd, lieu d'hébergement et de soins tenu par la Fraternité essénienne. On en comptait un nombre assez important à travers la Palestine des Temps évangéliques. (Voir "*De mémoire d'Essénien*", Ed. Le Perséa)

Ce fut un véritable instant de bonheur, je crois. Un de ceux dont on ne prend souvent conscience que lorsqu'on en est sorti et qu'on est déjà loin devant eux. Je n'avais rien à dire à qui que ce soit, ni à moi-même. Rien à argumenter... Pas de leçon à donner, contrairement à ce que je me serais cru forcé et autorisé à faire si je m'étais trouvé là à la tête d'une troupe de barons.

Oui, je pouvais m'avouer que je ne savais rien et que, seuls, la terre et les pierres et le ciel avaient certainement assez de mémoire et de sagesse pour planter en nous une juste graine de compréhension.

«Peut-être, d'ailleurs, me dis-je, peut-être, n'est-ce pas ici non plus que Messire Jésus est né... Peut-être que ces Chrétiens entretiennent une autre légende et que tout ce décor n'est qu'un jeu. Peut-être enfin que ce voyage du bout de ma vie ne va me mener que de fantômes en fantômes... Et si c'était nous, avec ce que nous nourrissons d'amour malhabile et de foi limitative qui sanctifions un lieu?»

À mes yeux, tout devenait possible. Dès lors, ce n'était plus ni le Tombeau, ni quelque lieu sacré au monde qui comptait mais les routes que nous parcourions afin de parvenir jusqu'à eux. Et si c'était vrai, alors le Divin ne se découvrait pas en haut d'un escalier à gravir avec la croix dessinée au milieu du dos mais bien dans le discret mystère de chaque pas posé sur le sol. Évidemment, ce n'était pas glorifiant et cela ne faisait pas de bruit! Seulement voilà... c'était certainement après un tel secret que nous courrions tous.

Et après Jérusalem, qu'allais-je faire? Mourir comme un fruit qui n'aurait plus rien à attendre du soleil? Mais serais-je seulement un fruit? Aucune histoire ne disait ce que l'âme humaine devenait vraiment après avoir embrassé la Sainte Tombe. Il y avait, certes, les

promesses des papes mais j'avais été assez bien placé pour voir ceux-ci y ajouter ou y retrancher des alinéas et des qualificatifs en fonction de leurs besoins du moment.

Au fil des ans et de la succession de leurs noms, il m'apparaissait clairement qu'il existait une sorte de pèlerinage idéal qui s'était dessiné avec leur bénédiction et qui ressemblait à un jeu destiné aux enfants égarés.

Ainsi, pour accéder directement au Paradis de Notre Seigneur, il suffisait d'avoir touché Son Sépulcre, de s'être recueilli dans Sa grotte du Mont des Oliviers, ou encore d'avoir prié dans la maison de Madame Marie. Quant au tombeau d'Absalon et à quelques autres lieux, ils nous lavaient, nous avait-on promis, d'une bonne partie de nos péchés. Je l'avais cru, je serais mort pour défendre cette croyance mais là, peu à peu, tout partait en poussière, le carnaval des âmes prenait fin. La mienne en avait assez et laissait tomber ses derniers déguisements.

Je demurai la journée entière aux abords de la petite cavité, marchant d'un muret à l'autre pour trouver en moi une vérité toujours plus vraie que la précédente. Ma robe se prenait dans les ronces, mes pieds allaient de roche en roche et c'était bon... Je m'amusais du dénuement qui s'installait dans ma conscience.

«Demain, me dis-je enfin, demain je partirai! J'irai à Jérusalem et ce ne sera pas la fin, non... Je ne recevrai pas le sceau me délivrant de toutes mes errances, j'irai plus loin, je le promets!»

## **Chapitre IV**

### **Jérusalem, en vérité.**

Jérusalem s'offrit à moi à la tombée d'une nuit. Porte Damascène... Je me souviens... Quelques gardes faisaient les cent pas sous les étoiles et un air frais transportait tous les parfums du monde...

Au-dedans des remparts de la ville, ce n'était que lampes à huile sous les porches et sur le seuil des demeures. On m'en avait parlé, mais leur magie s'annonçait plus puissante que dans mes rêves.

J'étais donc arrivé à Jérusalem! Sans couronne ni épée et, surtout, sans arguments à opposer aux Infidèles! J'y arrivais en paix, le corps certes labouré, mais l'âme réellementensemencée de nouvelles perspectives.

Je me laissai alors porter par les encens au gré des ruelles et des escaliers, je me perdis dans leur dédale jusqu'à trouver enfin l'un des lieux où l'on hébergeait les pèlerins. J'y étendis la couverture offerte par Zaydun avant mon départ et ce fut "Bethléem" qui recommença avec son odeur mi-humaine, mi-chevaline, ses jurons et ses prières

marmonnées dans toutes les langues de la Terre, entre deux ronflements. Puis, il y eut le chant du coq, comme un certain matin des saints Évangiles, il y eut aussi une soupe aux pois chiches servie dans des bols de bois entre les paillasses et je me retrouvai finalement dehors, presque figé dans la clarté frileuse du petit matin.

Je me mis alors à marcher, je me mêlai aux troupeaux de moutons que l'on poussait dans les ruelles et aux ânes portant des couffins qui regorgeaient de grains et de légumes. Je pressentais que Jérusalem ne serait bientôt plus qu'un marché et que j'allais devoir apprendre à me fondre dans son tumulte si je voulais survivre.

J'ai souvenir que mon cœur commença à battre très fort. À chaque pas accompli sur les dalles du soi, à chaque pierre effleurée du bout des doigts, je me disais que je touchais sans doute ce que Lui avait touché, plus de mille ans avant moi. Je voulais le croire, je voulais m'en persuader parce que cela me faisait du bien... et tant pis si ce n'était pas vrai, car il y avait forcément quelque chose à saisir là, dans l'air et la lumière, qui n'avait pas pu bouger.

Je demandai mon chemin à trois femmes et un enfant qui passaient avec leur panier sur la tête. Je les fis presque fuir mais j'appris malgré tout que la Sainte Tombe d'Issa, puisque c'était ainsi qu'ils appelaient Notre Seigneur, ne se trouvait pas loin... À main droite, puis à main gauche, puis après le petit marché et encore à main droite... Je me devais d'y aller tout de suite. Après, je verrais bien, je m'ouvrirais davantage aux desseins du Ciel si toutefois Il en nourrissait encore pour moi.

En attendant, c'était les appels à la prière de toutes les mahommeries de Jérusalem qui s'élevaient bien haut dans les airs. Je vivais avec leur présence. J'avais accepté d'essayer de les comprendre. Pour accéder au sommet d'une montagne, il fallait payer le prix de l'effort. C'était la

seule solution afin de regarder le monde s'étendre autour de soi... et espérer en saisir le chant profond.

Bientôt, la ville fut aussi grouillante de monde que Paris l'aurait été un jour de liesse. Je me perdis cent fois dans son dédale, enjambant les étals de fruits, de graines et d'épices, m'écartant devant les chameaux et me réfugiant parmi les cuivres dans le clair-obscur des arcades. Et plus j'allais, plus le parfum de la myrrhe montait, et plus on se mettait à hurler pour se faire entendre.

Messire Jésus était-Il mort et ressuscité là quelque part? Je ne savais plus si je devais le croire. Ce devait être une autre erreur, un autre mensonge du genre humain qui avait tout oublié ou mélangé.

Le peuple de Jérusalem était riche, riche en or et en pierreries, riche en denrées gorgées de soleil et en senteurs insensées. Était-ce pour cela qu'il ne se souciait pas de Qui avait marché dans ses rues? On disait qu'Abraham aussi était venu là et qu'il y avait tout offert à Dieu<sup>1</sup>. N'était-ce pas suffisant pour les Infidèles qui, à ce qu'on m'avait également affirmé, respectaient sa mémoire?

Agressé dans mon âme par la foule, j'eus un mouvement d'humeur. Je n'aurais voulu que du blanc, du blanc partout pour tout laver et dire ce silence dont j'étais certain que le cœur du monde avait tant besoin! Les anciens compagnons de mon père m'avaient pourtant prévenu, les chevaliers du Temple aussi, mais quand on ne touche pas une plaie soi-même, ou plutôt quand on ne la fait pas sienne, on ne reçoit guère sa leçon. On dit «je sais», on répète «oui» avec la tête mais nos entrailles ignorent tout et demeurent prêtes à se rebeller.

---

<sup>1</sup> C'est au sommet du Mont Morya, à l'emplacement même du Temple que la Tradition situe le célèbre "sacrifice d'Abraham".

Entre les jurons, les appels des muezzins et les bêlements de moutons, je parvins finalement jusqu'au centre d'une petite cour qui, assurait-on, représentait le sommet du Mont Golgotha. Devant moi, un mur sobre et lourd: la façade d'une église déjà vieille avec ses portes grandes ouvertes.

Une cinquantaine de silhouettes humaines, pareilles à des paquets de linges sales, avançaient à genoux dans sa direction et commençaient à en franchir le seuil. C'était donc là... là, le lieu de tous mes rêves, le point de cristallisation du désir de tous les Chrétiens!

Soudainement prisonnier d'une magie collective, je m'avançai sans réfléchir davantage et je m'agenouillai parmi ceux qui me précédaient. J'allais contempler le Saint Tombeau ĩ

Je me promis bien de ne pas douter, car il fallait que j'arrête de tergiverser comme s'il y avait toujours quelque chose d'autre à comprendre. Messire de Beaulieu, mon confesseur, me l'avait parfois dit même si je l'avais repoussé. «Ne cherchez pas trop à comprendre ni à percer les secrets, Sire, vous y perdriez la foi...» Comme il avait eu raison! J'étais enfin parvenu au Saint Sépulcre et je devais cesser de raisonner.

Je fis taire mes pensées ainsi que je me l'étais promis et, effectivement, je ne saisis rien de ce qui se passa vraiment dans l'obscurité de la grande église du Golgotha.

Une sorte de prêtre affichant trois bijoux aux doigts de la main droite et portant la coiffe de tissu des Infidèles nous montra un trou dans un rocher, puis un coffre de pierre au sein d'une grotte surgissant de nulle part, à quelques pas de là.

- L'emplacement de la croix puis la Sainte Tombe, nous assura-t-il avec une moue habituée au dramatique.

Il nous tendit ensuite un plat de cuivre pour l'aumône, je lui assurai que je n'avais rien, je récoltai une autre moue puis je sortis avec les pèlerins tandis que d'autres entraient.

Dans un coin de la cour, à l'ombre, il y avait les restes d'un petit banc de pierre... Je m'y traînai et j'y sanglotai derrière le tissu rabattu de mon vague turban.

Je restai là fort longtemps. Il me semblait qu'il n'y avait plus rien à faire parce que l'humanité avait tout tué. Qu'elle se dise chrétienne ou autre, cela n'y changeait rien. Les cupides se mêlaient aux menteurs, les menteurs aux naïfs, les naïfs aux inconscients... et tout ce monde-là dormait d'un sommeil terrible que seuls quelques fanatiques réussissaient parfois à secouer dans l'aberration du sang.

Avais-je été de ceux-là? Si la réponse était «oui», de quoi me plaignais-je? Il devenait alors logique que mon âme entre en souffrance et que le Golgotha lui porte un coup d'estoc définitif. À force d'avoir toujours voulu davantage, j'avais fini par me brûler et ce n'était que justice. Que m'étais-je donc imaginé trouver à des milliers de lieues de la chambre où j'étais né, à Poissy? La rédemption immédiate?

Jérusalem était un mythe; il n'y restait plus que la grimace des hommes qui avaient saigné à blanc sa mémoire. On m'avait prévenu, oui, je le savais... Alors, cette idée d'aller délivrer le Tombeau, puis simplement d'y poser mon front comme je venais de le faire, qu'est-ce que cela signifiait? La veille encore, je m'étais promis de ne plus me laisser emporter ni blesser par un lieu et d'aller voir plus loin... Mais c'était où "plus loin"?

Mon chemin finissait par ressembler à une impasse, tandis que l'autre versant de la vie ne voulait pas me prendre.

Il faisait frais, ce matin-là, sur mon banc de la cour du Saint Sépulcre. L'hiver de la Palestine s'annonçait déjà et le seul cyprès qui ait été planté dans la petite enceinte voyait sa cime balayée par le vent.

Enfin, je trouvai la force de me secouer. J'avais fait le tour de ma douleur, je m'étais autorisé à la regarder, il fallait donc que je bouge. Depuis longtemps, je l'avais exploré ce piège qui consiste à faire de notre souffrance une sorte de jouissance dans laquelle on s'enfonce pour ne plus jamais vouloir en sortir. D'ailleurs, mes yeux se troublaient. Ce corps qui m'avait porté jusque-là et que j'avais tant négligé, il était temps que je l'aide...

En quittant le lieu du Saint Tombeau pour m'engouffrer à nouveau sous les arcades et les ruelles de la ville, je tombai aussitôt sur un groupe de trois ou quatre chevaliers hospitaliers. Bien que leurs vêtements fussent délavés, ils portaient la croix de leur Ordre de façon si ostensible qu'ils ne pouvaient passer inaperçus dans la foule. J'aurais préféré les éviter, mais le destin nous plaça face à face dans un passage très étroit. Comme toujours, le bleu de mes yeux me trahit et les hommes m'adressèrent la parole en me lançant je ne sais plus quelle plaisanterie en rapport avec l'état peu reluisant, lui aussi, de ma robe.

- Nous tenons une petite maison pas loin d'ici, me dit l'un d'eux. Vas-y, on t'y trouvera bien un autre burnous ou je ne sais quoi car d'ici peu, si cela continue, tu seras bientôt nu dans la rue! ... Et puis, tu mangeras!

Sa remarque me fit penser qu'effectivement, j'ignorais depuis longtemps ce à quoi je devais ressembler. Le pèlerin avait dû insensiblement se métamorphoser en pauvre hère. Mon habit était déchiré en de nombreux endroits et quant à cette barbe que j'avais laissé pousser depuis mon départ de Carthage, elle ne pouvait être

qu'hirsute. Pour mourir, je n'avais rien trouvé de mieux que de prendre le contre-pied systématique de mes habitudes de roi toujours soucieux de sa mise et du bon ordre de ses cheveux. Mais mourir, cela n'a qu'un temps et je jugeai la suggestion des chevaliers fort judicieuse.

La demeure des Hospitaliers se situait dans une petite rue calme donnant sur les remparts. Le long de ses escaliers, une vingtaine de destriers mâchaient une paille disposée en abondance sur le pavement.

Ainsi qu'on me l'avait laissé espérer, les chevaliers de l'Ordre me firent choisir une robe parmi quelques autres entassées dans un coffre. J'en trouvai une à ma taille, bien que déjà passablement usagée. Ensuite, je pénétrai dans une salle basse toute voûtée où l'on me fit asseoir à une grande table et où je mangeai à ma faim pour la première fois depuis des jours et des jours.

C'est là, je me souviens, qu'un Hospitalier ventripotent vint s'asseoir en face de moi. Il avait pour nom Pierre de Montargis et affirmait avoir rejoint l'Ordre pour «servir Messire Dieu sur Son propre fief».

- As-tu un sauf-conduit pour t'être faufile jusqu'ici?

D'où viens-tu et par où es-tu passé?

Non, évidemment, je n'avais pas de sauf-conduit ainsi qu'il se devait. Quant à mon itinéraire, je bafouillai de vagues indications afin de rester dans le flou le plus absolu.

L'homme se moqua un peu de ma géographie hésitante puis ajouta d'un air grave:

- Puisque tu es Franc, tu sais au moins que le roi Louis n'est plus?

Je demurai interdit quelques instants avant de répondre de l'air le plus détaché possible.

- Je l'ai ouï-dire, Messire...

- Et c'est tout ce que cela te fait, par Dieu? C'était le meilleur roi qui fût! J'étais à Antioche, à ses côtés, lorsqu'il décida d'en rehausser les murs... et à Sayette aussi!

Sais-tu au moins ce qui s'est passé en terre italienne?

Je fis signe que non tout en continuant de manger une galette trempée dans de l'huile.

- Tu ne le sais pas? Son fils Philippe a fait porter ses ossements en procession par tout le pays et - le croiras-tu? - il y eut moult miracles sur leur passage! On m'en conta plus de vingt... Vingt! Avant même que la frontière ne fût passée... N'est-ce point homme et œuvre de Dieu?

J'aurais voulu avoir mal entendu... mais le chevalier répéta sa question en cherchant mes yeux que je ne voulais pas lui présenter.

Cela me fit l'effet du coup de masse que je reçus sur le heaume, un jour d'exercice dans la cour des gardes, alors que je n'étais encore qu'un tout jeune roi. Le choc m'avait ébranlé le crâne pendant des jours sans que j'eusse la moindre intention d'en parler à qui que ce soit, juste afin de rester digne et fort. Je m'étais d'ailleurs trouvé doué dans cette pratique qui m'avait maintes fois servi par la suite.

- Et puis, reprit l'Hospitalier, le roi Louis n'est-il point mort à trois heures de l'après-midi, comme Notre Seigneur? C'est là un signe... De même qu'il se soit fait étendre sur un lit de cendres... Oui, juste avant de rendre son âme! Es-tu donc niais pour ne pas avoir appris tout cela?

Je répondis par un sourire en ajoutant que je n'avais été préoccupé que par mon but durant des mois et des mois et que la prière m'avait coupé du monde. Cela parut rassurer le chevalier quant à la santé de mon esprit. L'homme en arriva même à me proposer une bonne

rasade de vin tout en me promettant un coin où dormir pour la nuit.

- Tu es nouveau ici, finit-il par ajouter. Alors, ne t'égare pas trop avec ce que tu vas peut-être entendre. Il se raconte tellement de choses! Moi, ce que je te dis, c'est vrai... Mais si tu traînais un peu du côté de ceux du Temple, je te jure qu'ils mettraient du trouble en ton cœur!

Garde-t-en et continue de prier. C'est la meilleure chose que tu aies à faire...

Je sortis au plus vite des remparts de Jérusalem. J'avais besoin de silence, c'était vital. Sitôt passé l'une des portes de la ville, je pris le chemin que l'on m'indiqua pour atteindre le Mont des Oliviers. Sur ses pentes, je serais loin des marchands, loin des récits douloureux.

Pierre de Montargis m'avait effectivement assené un rude coup en m'apprenant la nouvelle des miracles que "mes" ossements avaient provoqués sur leur passage. Si c'était vrai, si tout cela avait réellement eu lieu, alors cela signifiait que les miracles n'étaient peut-être pas l'œuvre de Dieu, mais plutôt celle des hommes, de leur foi, de leur naïveté... ou - pourquoi pas? - de leurs mensonges. Ne m'avait-on pas fait mourir à la même heure que Messire Jésus? C'était ce qui se disait... Je venais de l'entendre! Qui avait inventé cela? Pierre? Philippe? Geoffroy de Beaulieu ou quelque prélat cherchant à édifier son auditoire de bons Chrétiens? Nul ne saurait jamais...

«Et les miracles de Notre Seigneur? Me demandai-je alors en poussant le pas sur la pente caillouteuse du sentier. Avaient-ils existé, eux? Et si c'était la foule qui avait fini par les inventer?»

J'accomplis donc dans un véritable chaos le chemin menant jusqu'à l'émouvant jardin de Gethsémani. Mes yeux ne voyaient plus rien d'autre que la poussière

soulevée par tous les talons et les sabots qui me précédaient.

Mille fois, je m'étais imaginé parcourant cette courte distance le cœur en fête et les plus beaux chants sur les lèvres! Mais la réalité me rattrapait d'un coup; la Vie avait choisi cet instant précis pour me faire plonger dans le gouffre du doute le plus horrible qui soit. Comment pouvais-je penser tout renier là, au pied de ces murailles et, surtout, sur les flancs de cette colline qui avait dû si souvent répercuter l'écho de Sa voix?

Je vivais l'enfer... Mon âme s'effritait. Si les restes d'un simple piéton avaient déclenché des prodiges, alors l'humanité n'avait jamais cessé de se mentir... Ou alors, quelque chose m'échappait, quelque chose de si fondamental que l'édifice de toutes les croyances pouvait s'en trouver ébranlé.

Il me fallut plusieurs heures, je crois, avant que je ne retrouve un peu de paix, adossé à l'un des oliviers du jardin de Gethsémani. C'était un très vieil arbre, noueux et torturé, probablement à l'image de ce à quoi je devais ressembler. Au travers de son écorce, j'imagine aujourd'hui que celui-ci me fit don d'un peu de sa douceur, peut-être aussi d'un souvenir qu'il portait en lui, celui d'une main le caressant ou d'une longue chevelure cherchant son ombre. Qu'en sait-on?

Il n'y a jamais que les êtres humains et leurs frères animaux pour passer rapidement sur le fil du Temps. La Nature demeure si longtemps fidèle à elle-même! Elle sait garder en son sein des secrets sans âge, juste pour les quelques rares pèlerins qui, l'espace d'un battement d'aile, sauront lui prêter l'oreille.

Ainsi, peu à peu, mes pensées se réordonnèrent. Mes mains les y aidèrent. On les oublie trop souvent, nos mains... Elles savent lire, elles aussi; elles parviennent à

capter le vrai à leur façon. Elles traduisent sans mots, souvent par un simple effleurement...

Les miennes se mirent à jouer avec cette terre rare, âpre et ocre de la colline aux Oliviers. Elles en prirent de petites poignées qu'elles laissèrent bientôt tomber en pluie sur ma robe. Elles y firent des dessins malhabiles et elles y tracèrent des lettres jusqu'à ce que ma tempête ait dit ce qu'elle avait à dire.

Là, seulement, j'ai pu commencer à Vous parler, Messire Jésus. Et je Vous ai parlé comme je ne l'avais jamais fait. Je Vous ai demandé la vérité. Non pas que j'aie pensé un instant que Vous m'ayez menti mais parce que j'ai compris que la vérité est certainement semblable à un paysage. Un immense paysage au cœur duquel on s'enfonce lentement, pas après pas, d'une montagne à l'autre, d'une rive à une autre rive, et sans cesse vers un horizon qui se révèle différent. Oui, je Vous ai demandé»

Messire Jésus, de me laisser englober, pour une fois, le paysage de la vérité dans son entier. C'était fou et plein de prétention, je le savais, mais n'y a-t-il pas, de temps à autre, de ces belles folies qui nous propulsent vers Ce que Vous avez réveillé en nous?

Et Vous m'avez donné Votre réponse, la plus simple et la plus extraordinaire de toutes, celle d'un rameau d'olivier se détachant de sa branche et venant se loger dans le creux de mes jambes repliées.

À Jérusalem, le seul endroit capable de m'apporter une véritable quiétude fut, dès lors, la pente douce et chaude du jardin de Gethsémani, avec ses petits sentiers et ses rochers surgissant du sol.

Pendant plus d'une semaine, j'y passai le plus clair de mes journées. Je ne pouvais pas vraiment m'en détacher comme si la plante de mes pieds y puisait une sève qui me redonnait vigueur et confiance. J'aurais voulu

y écrire, y laisser la trace de mon âme béante sur un parchemin, mais rien de ce désir ne se concrétisa jamais. J'avais choisi la voie des démunis et le moindre rouleau devenait, de ce fait, inaccessible.

Le dernier écu qui me restait? Je n'y pensais même pas. À chaque fois que j'en avais sorti un du repli de la bandoulière de mon sac, j'avais eu l'impression de me salir les mains en manipulant quelque chose qui ne m'appartenait plus et qui faisait appel à d'anciens réflexes. J'étais excessif, sans doute, mais ce fut toujours à coup d'excès que, dans cette vie-là, je me bâtis. Il était dit que Dieu vomissait les tièdes et je ne comprenais pas à moitié une telle affirmation.

Je n'avais jamais cherché que douceur et équité pour cette partie du monde dont je pensais avoir la charge et la responsabilité. Cependant, à mes yeux, douceur et équité n'avaient jamais rimé avec mièvrerie et compromis. Ce que j'avais exigé d'autrui, je me l'étais imposé à moi-même. Il n'y avait donc pas de demi - pureté. De la plus grande abondance jusqu'au cœur du plus total dénuement, du plus riche des châteaux jusqu'au sein du désert le plus calcinant, cette vision de l'Absolu ne m'abandonna jamais.

Bien sûr, entre mes longues heures de méditation sur le Mont des Oliviers, je me mis à découvrir les moindres ruelles et les moindres places de la ville sainte. Comme chacun, je me laissais prendre à la fascination du mur de Salomon et je n'évitais aucun des mille endroits désignés par la légende, mais je contempiais tout cela d'un œil lointain. Pour moi, les «choses» se passaient ailleurs, dans une sorte de trace intangible qui aurait été laissée au hasard, dans le parfum sauvage des montagnes et jusque dans ces teintes pastel dont se parait si souvent l'horizon.

Je ne cessais surtout d'être surpris par l'attitude générale de ceux qu'on ne m'avait jamais appris à

désigner autrement que sous l'appellation d'Infidèles. Lorsque ce nom revenait dans les méandres de mes pensées, j'en avais presque honte. Bientôt d'ailleurs, je ne le vis plus comme une réalité mais seulement comme une insulte. De quel droit, en effet, Pavais-je affublé d'un tel nom, ce peuple dont je savais finalement si peu et qui acceptait paisiblement tant de pèlerins chez lui? Lui aussi se disait persuader d'être dans la vérité. Cependant, en ce temps-là, sa vérité à lui était une vérité plus ouverte que la nôtre. C'était une vérité qui acceptait la différence. Elle avait ses foules aveugles, ses manipulateurs et ses marchands, je n'en doutais évidemment pas, mais elle ne brûlait pas systématiquement ce qui ne lui ressemblait guère. Elle observait et suivait son propre chemin.

Alors, tranquillement, sur les pentes mêmes du jardin de Messire Jésus, j'en vins à admettre que les véritables Infidèles, c'était peut-être nous, nous qui étions venus semer la guerre en un lieu où Il n'avait voulu que la paix. L'évidence était là... J'avais été le premier à avoir voulu exporter *ma* paix, il était donc juste que le Ciel m'envoie une seconde vie pour racheter la précédente. Je devais y voir un cadeau et m'en montrer digne. Pour moi, cela prit l'allure et la force d'une révélation majeure. Ce qui me restait de vie devait donc être marqué de son sceau.

Au bout d'une dizaine de jours, arriva ce que j'avais pressenti. Les Hospitaliers, chez lesquels j'avais toujours le gîte et le couvert, me firent comprendre sans ambages que ma place n'était plus parmi eux car d'autres venaient qui briguaient, fort justement eux aussi, une paillasse et un coin de table. Il fallait donc que j'aie voir ailleurs.

- Tu ne t'en retournes point chez toi? Me demanda abruptement le Frère portier qui s'occupait des chevaux.

Un pèlerin, ça vient et ça repart... Tu n'as donc ni femme ni enfants?

La question me donna un terrible coup de poignard.

- Non! Répliquai-je assez sèchement. Non...

Et, en franchissant le seuil de la demeure hospitalière, j'eus l'épouvantable sensation de ressembler à Messire Simon - Pierre, l'apôtre, lorsqu'il en vint à renier Celui qu'il aimait tant.

Tandis que je m'éloignais et que je traînais mes pas dans la ruelle, je me dis alors que j'étais bien plus mort que je ne l'avais jamais cru en tuant la réalité des miens au-dedans de moi.

Où irais-je, dès lors? Plus loin, c'était où? Ce fut à quelques pas de là, tout simplement. Je voulus continuer à respirer l'air que Messire Jésus avait respiré. Il me faisait mûrir. Je savais qu'il redonnait à mon âme ses couleurs de base... Ses toutes premières, bien avant que celle-ci ne descendît comme en incarcération, dans le ventre d'une femme, à Poissy. Par l'accouchement d'un corps, donnait-on la vie... ou bien la mort?

Habité en silence par ces questions et cent autres encore, je pris donc refuge pour de longs mois sur les pentes du Mont des Oliviers.

Le long du sentier, il y avait en permanence des mendiants. Il fallait bien que je continue de vivre si je voulais comprendre, alors, douloureusement, je n'eus plus d'autre recours que de me joindre à eux.

Plusieurs heures par jour, par tous les temps de l'hiver, du printemps et de l'été qui se succédèrent, je me mis à retrouver la même pierre et j'appris à tendre la main. Lorsque la petite monnaie qui y tombait devenait assez nombreuse, j'allais acheter une galette ou me faire servir une soupe, quelque part, en bas des remparts, là où les pauvres s'entassaient dans des cabanes et tenaient leurs commerces. La nuit venue, je dormais dans une anfruosité de rocher que je m'étais appropriée et c'était

suffisant pour me maintenir en vie. C'était surtout le prix juste que je me disais devoir payer afin de comprendre. Comprendre quoi? Je ne le savais pas encore...

Mais comme elle demeure encore incrustée en moi telle une profonde écharde sous la peau, cette première journée où il me fallut oser tendre la main dans le seul espoir de manger! Le roi mendiant! Les fabliaux de mon enfance mettaient parfois en scène de semblables personnages aux destins improbables.

Comment oublier?... Assis sur le bord du chemin, je regardais mes mains avec dérision. Elles qui avaient taillé dans la chair sarrasine, c'était à cette même chair qu'elles demandaient maintenant leur survie... L'humiliation! Les Infidèles allaient-ils se montrer bons Chrétiens en me faisant l'aumône? Parfois, au réveil, en me déroulant de ma couverture, j'en éclatais de rire dans une sorte de folie gorgée de lucidité.

Je pensais à toutes ces années où, au sortir du château, près du Petit Pont, j'allais discrètement vider le contenu de mon chapeau à plume de paon dans les écuelles des mendiants et des estropiés. Oui, c'était tellement plus facile de se montrer généreux que d'implorer la charité!

Devant certains que j'avais fini par reconnaître pour leur talent à faire de la mendicité un métier, je m'étais parfois dit - comme tous ceux pour lesquels le don est aisé - que tendre la main était finalement un jeu très simple misant sur la pitié. Mais là, assis sur ma pierre durant des journées entières, les choses ne réapparaissaient plus si évidentes à décrypter. Le geste du mendiant y devenait lourd de conséquences. Il induisait une humilité qui n'avait rien à voir avec celle que j'avais toujours recherchée. Ah qu'il était difficile de se tenir droit tout en présentant la paume de sa main au soleil!

Pour moi, cela prit rapidement l'allure d'un véritable rituel destiné à me labourer l'âme. J'avais la sensation de me confesser en public et, en même temps, je remerciais Messire Dieu pour la grâce de ce qu'il sculptait en moi.

Un jour, une question inattendue fit irruption sur mes lèvres. Elle me déconcerta tellement que je ressentis le besoin de la prononcer à voix haute.

- Et Notre Seigneur, demandai-je au vent, de quoi a-t-il vécu? Nul ne nous Ta jamais dit! Pourquoi donc ne s'interroge-t-on jamais à ce propos? S'il est vrai qu'il s'est fait homme, il a bien fallu qu'il mange, qu'il se loge et même qu'il revête une robe propre chaque matin! Ses disciples pourvoient-ils à Ses besoins? S'il en fut ainsi, Il a, par conséquent, vécu de la générosité d'autrui! Cela Lui a-t-il demandé de l'humilité, à Lui?

Peut-être, une fois de plus, ces interrogations étaient-elles naïvetés de ma part? Mais en même temps que je formulais des embryons de réponses, je me sentais pleinement conscient du bon sens et de la légitimité de mon questionnement. Je me dis que notre rapport avec les biens de ce monde devait assurément être modifié. J'eus même la perception aiguë du fait qu'il y avait, de toute évidence, bien des générosités qui n'en étaient pas, tandis qu'un grand nombre de mendicités n'étaient que de légitimes et d'urgents appels à l'équité.

Dès lors, ce qui se passa sur le sentier du Mont des Oliviers prit à mes yeux l'allure d'une sorte de grand jeu auquel j'avais voulu participer. Un jeu déroutant, certes, mais un jeu dont les règles avaient été décidées par le Divin pour nous tester, nous éprouver et nous sonder sans possibilité de tricherie.

Ce fut ainsi que toutes les Forces du Ciel me demandèrent quotidiennement:

«Que fais-tu de cette Eau de Vie qui coule à travers toi? Qu'elle soit fleuve ou ruisseau en regard des lois humaines, comment décides-tu de la colorer? De quelle façon la bois-tu et comment F offres-tu? Donne ta réponse, Pèlerin!»

## *Chapitre V*

### **«Tu ne me reconnais pas?»**

Je laissai passer un nouvel hiver au-dessus de mes épaules sur les bords du sentier de Gethsémani. Ma compagnie n'était autre que celle de ceux que nous appelions autrefois les gueux. Je la préférais à toute autre car on ne m'y posait pas de questions. Mon nom restait «Pèlerin», c'était banal mais, puisque j'affichais le même dénuement que les autres, on ne voulait rien savoir de plus. La couleur de mes yeux avait sans doute fini par faire partie du décor du Mont des Oliviers, quant à ma barbe, elle offrait à coup sûr plus de reflets gris que de blondeur.

Comme par réflexe, je fuyais tous les Chrétiens que leur vœu menait jusqu'à Jérusalem. Je ne cherchais surtout pas à savoir où en était le petit royaume côtier que j'avais tant défendu. Les frontières en avaient-elles encore reculé? Cela ne m'intéressait plus guère.

Au nombre des sauf-conduits que je voyais parfois exhiber devant les gardes aux portes de la ville, il m'arrivait de deviner une atmosphère plus ou moins tendue, mais

cela s'arrêtait là. Le peu que les Hospitaliers m'avaient appris en m'hébergeant dès mon arrivée m'avait amplement fait comprendre qu'il n'était pas question que je jette le moindre coup d'œil par-dessus mon épaule. Tout ce qui appartenait au passé me faisait mal. On m'en avait dit bien assez...

Philippe avait reçu l'hommage des barons deux jours après ma mort tandis que mon frère Charles avait fini par arriver de sa Sicile. Celui-ci avait même donné un tel assaut aux Infidèles que le sultan de Tunis s'était vu contraint de négocier pour préserver sa ville. Beaucoup d'or, la libre circulation des Chrétiens sur ses terres et le droit pour eux d'y prêcher.

Comme il avait été fier, le gros Pierre de Montargis en m'annonçant cela debout derrière sa table! Il s'était montré aussi généreux en détails de tous genres que s'il avait pris part aux combats. Ensuite, avait-il tenu à ajouter pour ma bonne information, Charles avait décidé au grand dam des Anglais de repartir vers la Sicile afin d'y appareiller à nouveau pour Acre au printemps. Mais voilà, maints malheurs s'étaient abattus sur lui, dont la mort de son épouse Isabelle et le projet avait été abandonné. Encore des morts et des morts... jusqu'à ce que Philippe ramène "mes" ossements et ceux de Jehan-Tristan à Paris. Alors, remonter le pont-levis de mon âme face aux ombres ressurgissant du passé, c'était définitivement la seule façon de me libérer!

Le printemps de l'an 1273 arriva donc sur Jérusalem. Moi, j'attendais un signe. Je ne savais pas si celui-ci viendrait jamais mais j'osais encore l'appeler...

À compter de cette époque, mon séjour dans la ville sainte perdit peu à peu de son sens. Les prières et les méditations tournaient en rond dans ma tête. En vérité, je m'étais complu un certain temps au milieu de leur danse

en me persuadant que j'y gagnerais une réelle sainteté, tout au moins une sainteté bien plus vraie que celle que Ton m'avait déjà attribuée. Je m'étais persuadé aussi que la pauvreté devenue mienne ne pouvait que m'y aider...

Depuis fort longtemps, en effet, je m'étais imaginé qu'elle offrait à l'âme des chances de grandir, jusqu'à me dire qu'il fallait en passer par elle pour chasser de soi les impuretés. C'était ce que les Chrétiens devaient croire et je l'avais cru, bien que me déplaçant dans son contraire...

Cependant, plus les semaines passaient, plus je me réveillais de ce rêve. Oui, là aussi, on nous avait menti! La pauvreté ne rendait pas nécessairement meilleur. Elle pouvait également ouvrir en l'être un chemin de dessèchement. Il suffisait que je regarde autour de moi, sur le bord du sentier. Bon nombre de ceux que j'y retrouvais chaque matin et qui, comme moi, tendaient leur cupule, se montraient avides, menteurs, simulateurs et cruels. À leur humble niveau, c'étaient des rapaces, avec le même art consommé de la mesquinerie que les barons ou les chevaliers que j'avais connus.

Petitesse et grandeur n'avaient donc pas de royaume privilégié! Elles fleurissaient en dépit de toutes les circonstances, sans logique apparente et certainement très au-delà des règles que la Sainte Église avait cherché à nous inculquer.

Avec les amandiers qui fleurissaient, je ressentis donc le besoin de m'isoler davantage. La pauvreté ne devint plus une vertu à mes yeux, mais un simple état dont nous étions libres de faire ce que nous voulions. Son contact pouvait tout aussi bien avilir qu'ennoblir. J'étais devenu pauvre, c'était un choix délibéré mais, en dépit de l'exemple de Messire François<sup>1</sup> qui m'avait

---

<sup>1</sup> François d'Assise.

incontestablement poussé vers de tels horizons, je ne devais pas m'attendre à voir se révéler d'elle-même une auréole de lumière à chaque détour du chemin.

Le signe ne vint pas mais ce fut Jérusalem qui m'épuisa. Trop de myrrhe et de benjoin, trop de mensonges empilés les uns sur les autres! Quant à Nazareth, je redoutais de m'y rendre malgré les incitations des pèlerins de passage.

- Es-tu fol? Tu n'as encore point embrassé les murs de la maison de Madame Marie? C'est grande honte après avoir tant marché!

Mes yeux ouverts et fermés ne se désemplissaient jamais des images du désert. C'est donc vers le désert que je décidai de m'en retourner sans attendre. Il existait des solitudes de roches et de soleil vers la Mer Morte, m'avait-on dit. Il y avait aussi des grottes et des hommes et des femmes qui vivaient là simplement... Alors, pourquoi tergiverser?

J'attendis le lendemain du jour de Pâques pour quitter la ville. J'avais célébré la Passion et la Résurrection de Notre Seigneur aux côtés de quelques chevaliers du Temple qui s'étaient montrés généreux en aumônes. Dès lors, le cœur plus léger et mon devoir de Chrétien accompli, je me sentis libre.

Je passai par Béthanie dont le nom fit naître en moi une indicible émotion, puis je pris le sentier poussiéreux et caillouteux du désert de Judée. De petites palmeraies en ravins arides, j'avançai dans la direction que l'on m'avait indiquée. Mais c'était toujours plus loin, plus chaud, plus sec. Ainsi, après la relative quiétude du Mont des Oliviers, le trajet me fut-il pénible.

Il fallait aussi que j'accepte l'évidence: mon corps prenait définitivement un autre rythme, celui de la vieillesse qui venait. N'avais-je pas régné durant quarante-trois ans

et usé mes talons sur toutes les routes qui s'étaient présentées à moi? Quant aux voies intérieures, j'avais encore la fulgurante impression qu'il m'en restait une infinité à défricher.

Au contraire de mes os et de mes muscles fatigués, ma perception des choses et des êtres n'avait sans doute jamais été aussi aiguisée. Peu à peu, le regard de l'aigle s'était installé en moi et ma seule crainte devenait que celui-ci ne me fasse perdre l'innocence.

«Messire Jésus, comme il est difficile de ne point juger lorsque la lucidité a pris la place de notre pain quotidien!» ne cessais-je de me répéter à travers les monts désertiques.

J'ignore combien de temps il me fallut pour me rendre en haut de la première crête rocheuse qui me permit d'entrevoir la ligne argentée de la Mer Morte. Sans doute plusieurs jours car je m'étais mis en tête d'avancer très lentement, comme si mes pas s'accomplissaient dans le déambulatoire d'un monastère.

Je ne croisai que quelques caravaniers aux montures chargées de tous les présents du monde puis un groupe de pèlerins venant de la terre d'Aragon. Ces derniers s'en revenaient des bords du Jourdain et transportaient avec eux des petits rameaux d'arbustes cueillis le long de la rivière. «J'irai là aussi, me fis-je la réflexion, c'est certain!»

La nuit, je me blottissais contre un rocher, je laissais la fraîcheur du désert s'abaisser d'un coup sur moi, puis je me perdais dans la multitude des étoiles en me plaisant à croire que Notre Seigneur avait dû s'allonger là aussi, adossé à la même pierre et s'adressant à Son Père...

Mais ce Père qui était aussi le nôtre, Qui était-Il donc, en vérité, pour ne s'être jamais montré? Lui qui permettait tant de souffrances et d'injustices, à quoi ressemblait-Il exactement? Était-il si inaccessible pour que même Son

Fils n'ait pas entrepris de nous Le dépeindre avec des mots humains?

Je me souviens m'être réveillé brutalement au cœur de l'une de ces nuits de voyage. Une phrase, une seule phrase résonnait dans ma tête avec l'impact du bourdon d'une cathédrale. «Entre Lui et nous, il n'y a que l'espace de notre inconscience... et de notre manque d'audace!»

Cela voulait-il dire que cet appel du "plus loin" qui m'habitait depuis ma naissance exigeait de moi toujours plus d'intrépidité? Il devait donc y en avoir encore et encore de ces voiles à déchirer et de ces coups d'épée à donner dans les raideurs de notre conscience! Une autre guerre? Oh non! Plus la guerre... mais des percées nettes et décisives de notre âme vers l'âme du monde, sans a priori, sans limites.

Ce que je croyais? En réalité, je le savais moins que jamais. Trop de choses bougeaient. Tous les dogmes de mon enfance et qui s'étaient prolongés jusqu'à ces temps que l'on dit adultes se désarticulaient et s'effritaient les uns après les autres.

On aurait juré que la Terre Sainte racontait une autre histoire que celle que les moines copistes avaient eu pour mission de transmettre. Le sol que je foulais refusait de me parler la même langue. Bien sûr, tout cela n'était que vague perception, ou intuition, mais cela se paraît des atours d'une puissante révélation. Je ne tardai d'ailleurs pas à être ébranlé dans mes convictions les plus profondes.

Le soleil achevait sa course lorsque les premiers doux miroitements de la Mer Morte vinrent apaiser mes yeux trop pleins de la blancheur et de l'ocre des montagnes nues de Judée.

À main droite, avant de descendre vers la vallée, je remarquai une sorte de petit corridor s'enfonçant

légèrement dans la montagne. Une dizaine d'ânes attendaient là, à son entrée, sans doute attachés à quelque anneau creusé dans la paroi rocheuse. Je m'avançai dans leur direction avec l'espoir de trouver une information pour un éventuel hébergement.

Ce que je découvris alors me transporta de stupéfaction. À l'ombre de la montagne, il y avait une toute petite grotte et de celle-ci montait une légère psalmodie, comme une prière dégagée par la Terre elle-même. Je fis quelques pas de plus et, dans la pénombre, je distinguai un groupe d'hommes et de femmes inclinées devant ce qui ressemblait à un modeste autel et à un mur peint. Des lampes à huile avaient été suspendues un peu partout au plafond de la grotte et leurs flammes jaunes diffusaient une lumière bonne pour mon cœur de pèlerin. De temps à autre, un homme levait les bras au-dessus de tous et sa voix grave se mettait aussitôt à couvrir celle des autres. C'était un vieillard et je me dis qu'il devait être prêtre.

Sitôt les chants terminés, un long silence s'abattit sur l'assemblée comme pour fixer dans le temps les paroles prononcées. Ensuite, on se retourna dans ma direction avec une spontanéité et une simplicité qui me désarmèrent. Le discours qui me fut tenu d'emblée était on ne peut plus limpide. J'étais pèlerin? Alors, j'étais le bienvenu! Bien sûr qu'on me logerait!... Et on me donnerait même à manger. D'où venais-je, enfin, pour avoir l'air aussi pauvre?

Mais évidemment, j'étais plus pressé d'apprendre où j'étais que de dire d'où je venais. D'autre part, quelle était cette langue dans laquelle ces hommes et ces femmes avaient prié et psalmodié?

- C'est du Grec, mon fils... Depuis fort longtemps nous louons le Seigneur de cette façon. C'est ainsi qu'on nous l'a appris. Cela te surprend? Nous aussi nous venons

de très loin, vois-tu! Les pères de nos pères se sont réfugiés dans ces montagnes, il y a bien des générations. Nos livres disent qu'on voulut les massacrer dans cette ville qui se nomme Constantinople.

- Les Infidèles?

- Non, les Chrétiens, mon fils, reprit celui qui faisait office de prêtre. D'autres Chrétiens!

Cela me parut absurde. Comment des Chrétiens pouvaient-ils persécuter d'autres Chrétiens?

- C'est que... celui qui enseigna à nos pères s'appelait Nestorius<sup>1</sup>, comprends-tu? Et la vérité qu'il clamait ne plaisait pas à tous.

Non, décidément, je ne comprenais pas. J'avais bien ouï-dire qu'il existait nombre d'hérésies dans cette partie du monde mais sans y accorder d'attention particulière. Pour quoi faire, d'ailleurs, puisque je m'étais toujours montré si certain de ma foi et du bon droit que celle-ci me donnait? Nestorius? Non, je ne connaissais pas...

- Nous sommes peu nombreux ici, en vérité, poursuivit l'homme tout en lissant sa très longue barbe grise...

- Nul doute, que ce soit le Seigneur Dieu qui t'ait amené parmi nous!

Je voulus m'approcher du mur peint, dans le fond de la cavité, derrière l'autel. Les motifs aux couleurs flamboyantes qui y étaient représentés m'étaient, pour la plupart, inconnus. La majorité des scènes étaient consacrées à Messire Jésus et à Madame Marie. Elles m'intriguèrent immédiatement puis me troublèrent avant même que le prêtre ne les commente.

---

<sup>1</sup> Patriarche de Constantinople vers 428, Nestorius fut condamné par le concile d'Éphèse en 431. Sa doctrine, le Nestorianisme subsiste encore en Syrie

On y voyait Notre Seigneur encore enfant face à sa mère dont le ventre était arrondi de façon éloquente. On L'apercevait ensuite au centre, porté en croix et affublé de ces oreilles d'âne qui m'avaient tant fait frémir autrefois, à Damiette. Enfin, on Le suivait au sortir de son tombeau sur le dos d'un cheval et comme se dirigeant vers une forteresse au sommet d'une lointaine montagne<sup>1</sup>... Je ne savais pas quelle sorte d'histoire cela cherchait à raconter mais je ne doutai plus un instant être arrivé en terrain résolument hérétique.

- Voilà, mon fils... murmura doucement l'homme dans le creux de mon oreille. Ce que tu vois là, c'est tout ce qu'ils ne veulent pas savoir à Jérusalem et à Constantinople...

- Pourquoi? Balbutiai-je.

- Peut-être... parce que certains ont vu leur propre bénéfice dans le mensonge... Peut-être parce que d'autres n'ont pas su comment sortir de ce même mensonge et qu'ils s'y sont enfoncés... Sans doute aussi, parce que ceux qui leur ont succédé ont préféré dormir sur le mensonge jusqu'à oublier qu'il y en avait un.

- Enseignez-moi! Dis-je soudain en interrompant le prêtre. Je veux savoir!

C'était un cri du cœur que je venais de laisser échapper. Il ressemblait aux élans qui avaient ponctué mon enfance lorsque, pris d'un feu impossible à calmer, je suppliais ma mère, la reine, de prolonger la soirée et de me dire tout ce qu'elle avait appris.

- Oh... mais c'est une longue histoire! Me répondit l'homme à la barbe grise d'un ton plutôt amusé. C'est une longue histoire... répéta-t-il en commençant à promener

---

<sup>1</sup> Voir "De mémoire d'Essénien" de A. et D. Meurois-Givaudan. Tome I, livre II, chap. XIV. Éd. Le Perséa

son doigt parmi les motifs qui ornaient le mur. Tout d'abord... sache que la mère de Notre Seigneur n'est pas *theotokos*. Je veux dire qu'elle n'est pas la mère de Dieu, comprends-tu?

Je n'avais jamais entendu une telle chose mais je m'interdis bien de réagir car, au point où j'en étais du labourage de mon âme, je pouvais désormais tout écouter sans rugir.

- Oui, c'est cela qui a d'abord fait l'objet de ce grand débat qui nous a souvent valu la mort... Mais réfléchis un peu, mon fils... Comment le Seigneur Dieu aurait-Il une mère... puisqu'il est Dieu et que tout est issu de Lui?

C'est l'évidence... même si on s'amuse à jongler avec les mots et les arguments! N'est-ce pas ce que l'on a dû t'enseigner pourtant? Non, Marie, la très sainte, vois-tu, fut mère d'un homme que l'Esprit du Seigneur est venu habiter. C'est ce que disent les plus anciens écrits qui appartiennent à notre Communauté.

- Est-ce votre Nestorius qui les rédigea, ces écrits?

- Non pas... Ces livres sont bien plus vieux que lui. Lui, son mérite est d'avoir eu le courage de les lire avec les yeux grands ouverts... et sans vouloir en sauter une ligne! C'est pour cela que nous le vénérons, car rares sont les hommes qui ne se satisfont pas de ne voir que ce qu'on leur dit de voir.

- Mais peut-être ces livres mentaient-ils?

- Et pourquoi ceux que tu as lus diraient-ils la vérité? Parce qu'on te les as donnés, eux, et pas d'autres?

L'homme se tourna soudain vers moi et me planta un doigt au milieu de la poitrine.

- Crois-tu que je veuille te convertir?

Je fis signe que oui.

- Eh bien, détrompe-toi! Lorsque tu nous quitteras, je ne te reverrai sans doute plus jamais. Et tu repartiras libre,

plus libre encore qu'à ton arrivée. Plus libre, parce que moins sourd face aux détours qu'emprunté la Parole pour se faire deviner.

Non... Pourquoi chercher à convertir un homme, mon fils? On peut seulement teindre à notre goût les vêtements que Ton veut qu'il porte... Pour le reste, ce ne sera jamais qu'illusion. C'est l'âme elle-même qui décide ultimement du parfum profond qu'elle veut respirer... quel que soit ce qu'elle affiche, par paresse, par diplomatie, par lâcheté ou pour être conforme.

- Pour vous, Messire Jésus n'est donc pas Dieu? Demandai-je avec une forme d'impatience.

- Dieu? Mais *Qui* est Dieu? Je te le demande! Crois-tu réellement qu'il puisse Se circonscrire dans un corps? Crois-tu qu'il y ait un seul regard d'homme qui soit assez fort et assez pur pour Le contempler en face? Non, vois-tu, nous pensons seulement que Notre Seigneur a été le réceptacle de la Conscience du Tout-Puissant et que Son être était d'une telle limpidité qu'il a fait *un* avec le Divin au point de ne plus laisser parler l'homme de glaise en Lui. Nous pensons aussi - ou plutôt nous savons - qu'il eut d'autres frères plus jeunes que Lui... et même une sœur! Regarde...

Et disant ces mots, le prêtre indiqua explicitement le ventre arrondi de Madame Marie toute vêtue d'azur et d'or sur le mur.

Je restai muet. En vérité, jamais on ne m'avait tenu semblable langage! Mais en même temps que celui-ci me heurtait, quelque chose en lui résonnait juste à cause de son infinie ouverture... et peut-être aussi en raison d'une logique qui commençait à pouvoir m'atteindre. Alors, sans que je puisse rien argumenter, mes yeux acceptèrent encore de suivre le doigt qui continuait sa promenade parmi les peintures.

- Oui, regarde encore, reprit le vieillard en arrêtant son geste à la base du gibet sur lequel était représenté cloué Messire Jésus. C'est là, au moment précis où Notre Seigneur cria, qu'il rendit au Tout-Puissant la Conscience dont Celui-ci L'avait revêtu pour un temps... C'est là enfin, dans ce mystère, qu'il redevint humain!<sup>1</sup>

Je ne comprenais pas ce que le prêtre tentait de me dire par là, aussi je me mis à le presser de questions.

- Et ceux-là? Demandai-je en montrant un groupe d'hommes et de femmes qui avaient été peints, eux également, avec de longues oreilles.

- Eux? Mais ce sont les Apôtres, mon fils, le jour où l'Esprit Saint les visita. Jusque-là, ils écoutaient, comme nous tous. C'est seulement à partir de ce moment précis qu'ils se sont mis à entendre... Voilà pourquoi notre Tradition les représente de cette façon... Et je ne peux croire que tu refuserais toi, d'avoir à ton tour d'aussi longues oreilles... à moins que tu n'aies peur d'entendre des mots nouveaux!

Comment répliquer face à un défi aussi subtil? Mon corps ressentait la fatigue de la route et mon âme était en fièvre. Pas question de faire demi-tour. Je venais de trop loin et j'étais allé trop loin.

- Regarde encore, continua le vieux prêtre à mi-voix et non sans malice. Ça, c'est le tombeau. Il est vide tandis que Notre Seigneur s'en éloigne vers la montagne que tu aperçois et où Il fut enseigné dans Sa jeunesse.

Cette fois, je ne comprenais plus rien. Mon cœur voulait se maintenir béant, prêt à tout accueillir, mais ma tête était pleine.

---

<sup>1</sup> Voir "De Mémoire d'Essénien", chap. XIV (2), pages 404-406

- Attendez, marmonnai-je, voulez-vous me dire que Messire Jésus n'est point mort sur la croix et qu'il s'en est allé sur les chemins?

D'un geste lent de la tête, l'homme me fit signe que oui.

- C'est le secret des secrets, ajouta-t-il.

Je me souviens avoir pris mon crâne entre mes deux mains et avoir baissé mon regard vers le sol. Que fallait-il que je fasse? Je n'avais jamais rien entendu d'aussi terrible depuis les Albigeois... C'est là que me revint en mémoire le geste énigmatique de cet Infidèle qui, deux ans auparavant, autour d'un repas et les bras en croix, avait nié face à moi quelque chose concernant la crucifixion de Notre Seigneur. Étaient-ils donc tous complices, ces hommes que le Destin plaçait sur ma route? S'il était vrai que j'avançais en direction de la Grande Lumière alors il me fallait un signe, sinon je ne tarderais pas à être aveuglé.

Je quittai les Nestoriens sans un mot. Non point fermé, non point rebelle, mais désorienté et préférant plus que jamais la compagnie du désert à celle des hommes. C'était un tremblement de terre de plus. Ce que j'avais pris pour les assises du Ciel s'ébranlait et le Divin continuait de se taire. Il ne s'émouvait pas.

Je passai la nuit quelque part dans un de ces creux de rocher dont j'avais l'habitude. La Terre était généreuse, elle accueillit une fois de plus ma solitude.

Je me pris à penser que je commençais sans doute à ressembler de plus en plus à un animal sauvage avec mes réflexes d'isolement et mon absence d'identité. Sur les pentes du Mont des Oliviers, j'avais dû être une sorte d'énigme pour ceux qui fréquentaient les lieux quotidiennement et voilà que je continuais sur la même lancée. Cela faisait longtemps, d'ailleurs, que nul ne

cherchait plus ni à me retenir, ni à prolonger une conversation là où je passais.

Étais-je devenu sinistre à force d'intériorité? Je gagerais que oui. Il en est souvent de même à un moment donné de la longue marche qui nous mène au-dedans de nous. Par protection, on tire les rideaux sur soi en se disant que la lumière du dehors nous a suffisamment blessé et qu'elle est contraire à l'autre, celle de l'Esprit. Et c'est là que l'on devient "sérieux" sous prétexte de profondeur... C'est là que l'on s'abuse soi-même!

Comme beaucoup de ceux qui ont décidé d'avancer vers davantage de vérité, j'expérimentai donc, en ce temps-là, une forme de sévérité qui m'éloigna d'une belle pulsion de vie tout en me tenant à l'écart du Souffle initial.

J'ai cru à cette voie loin des humains et de leurs danses contradictoires et ce fut pour cette raison que je voulus mener l'existence d'un ermite aussitôt après avoir trempé mes pieds dans les eaux blanches et poisseuses de la Mer Morte. La vie d'anachorète, dans ce que je m'en imaginais, me paraissait finalement correspondre à ce à quoi j'avais toujours aspiré.

Sur les hauteurs surplombant les rives de la mer, il y avait une série de petites grottes dont quelques-unes s'avéraient très difficilement accessibles. Certaines, m'avaient raconté des bédouins, étaient depuis longtemps habitées par des méditants de toutes sortes de religions ou de croyances. Peut-être en resterait-il une, prête à m'accueillir? Quant à ma subsistance, cela ne devait pas être un problème majeur. À ce que l'on m'assura également, les falaises rocheuses où je projetais de trouver un abri étaient considérées par la population locale comme sacrées depuis l'aube des Temps. Dès lors, ceux qui s'y installaient dans le dénuement et la prière étaient-ils nourris quotidiennement par les habitants des villages

voisins. Il était dit que chacun faisait ainsi sa part pour le bien du monde et que c'était une tradition à respecter scrupuleusement.

Après avoir longé les eaux et arpenté le désert de pierre alentour, j'en vins à la conclusion que c'était parfait et que ce serait certainement là que je cultiverais paix et bonheur.

Je trouvai effectivement une grotte et je mis de côté toutes les révélations récentes qui m'avaient été faites sur la vie de Notre Seigneur. J'ignorais si je devais croire celles-ci mais elles arrêtaient de me troubler. Je ne voyais qu'une chose: j'aimais Messire Jésus et quelle qu'ait été la vérité de Sa vie, il y avait désormais assez de place en moi pour en embrasser tous les aspects possibles.

À mon grand émerveillement, j'en arrivai même à conclure que même Sa résurrection, telle qu'on me l'avait enseignée autrefois, ne constituait plus la pierre angulaire de ma foi. J'étais passé à autre chose. Jésus le Christ était devenu pour moi, et sans que je m'en aperçoive réellement, comparable à un vase rempli de Divin et qui se répandait en tous sens, quels que soient les motifs que les uns et les autres avaient choisi de peindre sur sa forme d'argile.

Je m'installai donc dans une minuscule cavité en surplomb de l'étendue des eaux salées de la Mer Morte. Je déposai sur son sol caillouteux mon vieux sac de toile, ma couverture de laine et je me promis de faire fleurir là toute la paix dont j'étais capable. Quant aux doux rivages du Jourdain, eh bien... ce serait pour plus tard, peut-être, et si la vie m'en donnait les forces!

Ainsi qu'escompté, on ne tarda pas à repérer ma présence et à m'offrir, chaque jour, quelque repas frugal pour ma subsistance. C'était des fèves, des pois chiches, des choux, du fenouil et parfois même des fruits, cédrats,

sorbes et grenades. J'étais ermite et j'y avais droit, c'était pratiquement inscrit là, sous la voûte du ciel.

Les premiers temps où je vécus ainsi face au soleil, j'aurais tout donné afin de posséder ne fût-ce que le vieil évangile à moitié décousu du Frère Rollin de mon adolescence. Au bout de quelques mois, cependant, ce besoin se transmua en envie, puis l'envie s'épuisa d'elle-même. Je ne réclamais plus rien. Était-ce cela la sagesse?

Et comme je me détendais, on se mit à venir me voir. Ce pouvait être des pèlerins qui faisaient le détour par curiosité plus que par souci d'approfondir leur compréhension des choses, mais ce pouvait être aussi des Infidèles, des bédouins pour la plupart. Ces derniers arrivaient afin de me parler de tout et de rien, juste pour faire une pause dans leur vie de nomades.

Ils imaginaient bien que je devais être chrétien, mais jamais nous n'évoquions Messire Jésus ni leur prophète Mahomet. Nous parlions de la vie, de celle du désert et c'était toujours des discussions d'amour parce que sans interrogations superflues, sans duels oratoires. Elles ressemblaient simplement à un tissage de choses belles et sans âge. Et lorsque mes visiteurs d'un jour ou d'une heure partaient, il restait toujours un peu de soleil dans mon creux de rocher. Même en pleine nuit, son rayonnement ne s'estompait pas.

Oui, était-ce cela la sagesse? Commençaient-on à y toucher dès lors que l'on pouvait approcher l'Amour sans qu'il fût question du nom de Dieu, de Messire Jésus, des saints ou... du dogme d'un pape? Cette nouvelle approche des choses prit pour moi l'ampleur d'une intense révélation. En fait, il me sembla que celle-ci avait toujours été enclose en mon âme mais qu'elle s'était laissée recouvrir par mille constructions ne m'appartenant pas vraiment.

Qui étais-je derrière ce baptême qui avait fait de moi un si bon Chrétien, meilleur que les Albigeois? Et qui étaient aussi tous ces Infidèles, Sarrasins ou Turcs que j'avais combattus durant toute mon existence de roi? Qu'est-ce qui nous avait façonnés, les uns et les autres, au point de nous faire croire que nous n'étions pas faits de la même glaise et que nous devons être ennemis afin de ne pas nous renier nous-mêmes? Un terrible plan du Malin?... Ou simplement un invraisemblable aveuglement de notre part?

Pendant des semaines et des mois, face au miroir de l'eau et sur fond de sable, je me demandai si j'étais seul au monde à me poser de telles questions.

Ailleurs, à Acre, à Tyr, à Sidon ou à Constantinople, on se battait peut-être encore pour le visage d'un dieu qui se moquait probablement de nos querelles de borgnes! Ce n'était pas une tolérance que je découvrais par cette prise de conscience, mais une lucidité nouvelle. Je pensais déjà que tolérer c'était continué à se croire supérieur tout en affichant une apparente compassion. Alors non, je ne tolérais pas... Je m'ouvrais à quelque chose de plus large, je découvrais ce que j'avais étouffé. Une foule d'hommes bons se révélaient à moi au sein de ce peuple réputé barbare et je ne pouvais plus croire en la destruction de leur âme sous prétexte qu'ils ne donnaient pas au Divin le même nom que Celui que l'on avait gravé en moi en lettres orgueilleuses.

Je ne sais combien de temps s'écoula de la sorte dans ma grotte au-dessus du désert et des eaux presque figées de la Mer Morte. Deux ans? Peut-être trois...

Parfois, adossé à mon rocher et tentant de comprendre sans mensonge le sens de ma vie, je me mettais à regarder mes mains. Elles me brûlaient toujours, comme pour se rebeller contre l'impuissance dans laquelle

je les avais si souvent maintenues. Soigner? Tenter de panser les plaies de l'âme et du corps ainsi qu'il semblait que j'en avais reçu le don? Je me fis la réflexion que ce n'était plus le temps et que ce serait une fois de plus m'épuiser dans l'illusion malade d'une humanité que j'avais fuie parce qu'elle m'avait trop souvent blessé.

Alors, je me suis imaginé rendre l'âme à Messire Jésus, là, un jour, quelque part, dans le fond de mon rocher ou en bas, sur le sable brûlant des bords de l'eau. Il y avait une indéniable logique qui commandait une telle conclusion à ma vie et j'en acceptais la perspective comme une douceur qui me serait offerte. Mais l'âme humaine est bien plus chevillée à son corps qu'on ne le croît!

Comment ne pas me remémorer cette aube à peine naissante où je fus tiré du sommeil par une petite pression sur l'épaule? Qui était là pour poser ainsi sa main sur moi? J'ouvris les yeux et je me retournai. Une haute silhouette se tenait debout dans l'entrée de la grotte. C'était celle d'un homme en longue robe. Je ne voyais pas son visage et tout son être s'estompait dans le clair-obscur créé par le ciel tout juste pâlisant. Je me redressai aussitôt sur les coudes.

- Que voulez-vous? Demandai-je sans même avoir eu le temps de réfléchir.

La silhouette ne fit pas un mouvement et ne répondit rien. Je cherchai à me relever davantage mais une force me l'interdisait. Je me sentais cloué sur les palmes séchées et empilées qui me servaient de lit.

Qui êtes-vous? Balbutiai-je alors.

Tu ne me reconnais pas?

La voix résonnait en dedans de moi. Elle émanait d'une Présence dressée tout autant au centre de mon être que face à lui.

- Tu ne me reconnais pas? Réitéra la voix avec une indicible douceur.

Je fis non avec la tête cependant que mon cœur cherchait à dire oui.

- Est-ce enfin Vous? Laissai-je fébrilement échapper du bout des lèvres.

J'eus l'impression d'entendre un sourire...

- J'ai beaucoup marché, Pèlerin... C'est pour cela que j'ai vu défiler une infinité de paysages et que j'ai croisé une multitude de regards. Oui, j'ai beaucoup marché et c'est pour cela aussi qu'il m'a été donné de tant offrir. Si peu d'hommes ont compris le nombre de pas qu'il m'a fallu accomplir! On croit toujours qu'un Maître naît dans sa maîtrise, n'est-ce pas? Un peu comme un vieux sage qui, dans la pensée de tous, serait venu au monde avec sa longue barbe...

Une nouvelle fois, un sourire vint me rejoindre. Il disait des mots à lui, des mots qu'aucune langue humaine ne connaît. Oh, que j'aurais voulu pouvoir bouger et aller me jeter, la face contre le sol, aux pieds de la Présence! Mais il me semblait que mon corps ne m'appartenait même plus et que mon creux de rocher était devenu aussi transparent que le vitrail d'une chapelle. Il laissait passer toute la lumière du monde et la teintait d'or.

- Oh oui, j'ai *beaucoup* marché Pèlerin! reprit une fois encore la voix. Et c'est parce que tu commences à marcher tout seul que je peux aujourd'hui te confier cela.

Aucune grâce n'est donnée à celui qui ne se met pas en chemin! Ainsi, l'Esprit du Monde ne m'a-t-il pas revêtu de Son manteau avant que je n'aie usé mes vieux vêtements sous tous les horizons et sous toutes les formes.

Mais, dis-moi, que fais-tu ici au juste?

La question me désespéra et je crois que je n'y répondis que très puérilement.

- Je Vous attendais, Messire... J'espérais... votre bénédiction!

- Ne ras-tu pas déjà reçue maintes fois, cette bénédiction? C'est à toi de la redistribuer, maintenant... N'est-ce pas pour t'emplit d'une autre richesse que tu as décidé de poser ta couronne? Regarde tes mains... Qu'en fais-tu? Oh, tu sais les joindre, oui, je le vois bien! Seulement, ce n'est pas moi qui t'ai demandé de les unir ainsi.

Je ne comprenais pas et j'avais honte de ma lourdeur.

- Je ne dois pas Vous prier?

- Et qui crois-tu que je sois pour que l'on fasse tourner sans cesse des prières autour de mon nom? Suis-je une fin en moi-même?

- Mais, Seigneur, Vous êtes...

- Je suis Ce que vous êtes tous appelés à être, un Souffle qui ira toujours plus loin! Je ne suis jamais présent dans ce qui se fige. J'accompagne dans son mouvement chaque pied qui ose un vrai pas et chaque main qui s'écarte de l'autre pour accueillir ce qui vient. Alors, sors de ton rocher, Pèlerin et sers-toi de ce qui t'a été donné!

Le temps est venu d'ouvrir tes bras et la paume de tes mains!

- Mais comment, Messire? Que dois-je faire?

- Tu me poses enfin la question! Écoute...

Il existe autour de chaque être vivant une vapeur de lumière. Elle n'est... ni vraiment corps, ni vraiment esprit, mais pont entre les deux. Passe-le maintenant, ce pont! Poses-y tes mains et, en t'appuyant sur ton cœur, rends-toi sur l'autre rive. C'est là que tu trouveras la force de guérison, un souffle, ton souffle, le Souffle... Celui qui est

Amour... Alors, emporte-le avec toi *sans mesure* puis repasse le pont et offre-le *sans douter*. La guérison s'installera là, au bout de tes doigts.

Comprends-tu, Pèlerin? La Vie préfère les mains qui œuvrent... Et plus tu emprunteras le pont, plus tu deviendras toi-même ce pont. Plus tu joueras juste la note de ton cœur, plus tu seras comme la corde vibrante d'un luth voyageant sans cesse du visible à l'invisible... Car, en vérité, toi seul décide de l'épaisseur des murailles dressées entre les mondes. Toi seul!

Se leva alors un petit vent frais qui vint s'engouffrer dans mon creux de rocher. Son souffle plaqua contre mon visage une volée de sable et mes paupières se fermèrent un instant. Lorsque je les rouvris, la haute silhouette avait disparu. L'entrée de ma grotte n'était plus qu'un trou béant et le jour pointait à l'horizon des montagnes.

Pendant un bon moment, je ne sus si j'avais rêvé ou pas. J'étais abasourdi comme après une trop longue marche sous le soleil. Mes pensées ne parvenaient plus à se rassembler tandis que mon cœur faisait ce qu'il voulait dans ma poitrine. Oh! Comme l'air me manquait! Il fallait absolument que j'en respire... J'étais bien trop ivre d'amour pour continuer à en trouver suffisamment dans le fond de ma grotte!

- Seigneur! M'écriai-je enfin à pleine poitrine, Seigneur, quand trouverai-je...?

Mais mon interrogation et ma supplique s'arrêtèrent là. Je les avais presque hurlées et leur écho m'était aussitôt revenu. J'étais stupide! Qu'avais-je de mieux à faire qu'à me taire? Je venais de tout recevoir et j'en voulais davantage? L'essentiel m'avait été dit et il m'appartenait de le comprendre. Je me sentis pareil à ces apôtres qui, autrefois, avaient dû voyager à Ses côtés dans une demi - conscience d'enfants gâtés.

Non... Si j'acceptais de bien regarder et entendre, c'était on ne peut plus clair. J'avais passé tout un règne à vouloir "faire" pour essayer d'"être", et là, après peut-être cinq années à ne plus rien "faire", ma nouvelle façon d'être n'aboutissait qu'à une négation de ma personne.

J'étais vraiment passé du soleil à la lune ou du feu à l'eau. Du petit roi orgueilleux de mon enfance, j'avais réussi à faire un souverain simplement fier et digne. Il me restait donc maintenant à dépasser l'orgueil plus subtil de l'ermite jouissant de ses macérations dans l'isolement de la prière. Après ceux du feu et de l'eau, Messire Jésus m'indiquait un chemin de terre.

Ainsi, j'ouvrirais mes mains... et peut-être qu'alors, un jour, ce serait Pair, une belle et grande route toute tissée d'air qui viendrait me chercher et me libérerait.

## Chapitre VI

### La nuit de Damas

L'odeur fauve du dromadaire avait fini par s'incruster dans mes narines. Il y avait déjà trois jours que notre caravane s'était ébranlée et remontait vers le nord. Les vallées désertiques succédaient aux montagnes pelées et le soleil était une brûlure permanente.

Nous étions cinq à avancer ainsi, ne prenant même pas la peine de faire halte dans les villages rencontrés. Il fallait faire aussi vite que possible, *l'imam* l'avait demandé. Aucun d'entre nous ne parlait. Le cri d'un rapace venait parfois répondre aux grognements intempestifs de nos montures puis, à nouveau, c'était le silence de la nature écrasée de chaleur. Rien de mieux pour voyager dans ses propres pensées. Voilà pourquoi je n'avais pu faire autrement que de me retourner vers les dernières années écoulées.

Combien y avait-il eu de saisons chaudes depuis que Notre Seigneur était venu me secouer dans ma grotte?

Je rassemblai mes souvenirs... Cela devait faire trois... Oui, c'était cela, trois! Ainsi donc, c'était déjà le quatrième été que ma vie ne se consacrait plus qu'à l'art de soigner. L'art de soigner... Oh, finalement, c'était une bien grande expression pour un talent que je comprenais et maîtrisais si peu!

Un feu passait à travers moi, je lui ouvrais la route de mon cœur puis il coulait dans mes mains à la façon d'une rivière et c'était tout, je ne pouvais rien en dire de plus. Le reste ne m'appartenait pas... Les plaies sur lesquelles mes mains se posaient cicatrisaient rapidement, je le constatais, j'en remerciais le Ciel et alors on m'en présentait d'autres, suivies, elles aussi, de maux étranges. Ma réputation s'était établie ainsi, tout naturellement et au fil des mois sur les rives de la Mer Morte.

J'avais commencé par recevoir quelques blessés ou encore des malades dans mon précaire abri de roche à flanc de montagne puis je m'étais décidé à bouger sous la pression des uns et des autres... «Ma fille est malade depuis trois jours... Les chevilles de mon père ne sont que des plaies purulentes... Les herbes ne font rien... Viens!»

Peu à peu, les Infidèles de cette partie du monde étaient devenus ma seule parenté. Je priais mon dieu, eux s'adressaient au leur, mais nous nous retrouvions au-delà de nos fois, des croyances et des paroles. Quelqu'un souffrait quelque part et il fallait simplement trouver le moyen de faire descendre sur lui toute la lumière et tout l'espoir du monde. Je me disais seulement que, pour finir mes jours, Messire Jésus n'aurait pu me faire de plus beau cadeau.

C'était ainsi que je m'étais rendu un peu partout sur le pourtour de la Mer Morte. Il n'y avait pas un village, aussi insignifiant fut-il, pas une tente de bédouin même, au sein desquels le nom de "Pèlerin" n'ait circulé au moins une

fois. Là aussi, comme jadis en mon royaume, une sorte de légende était née.

D'abord, je n'y crus guère et je n'en voulus pas, puis je l'acceptai en me rendant à l'évidence. Le Destin finissait toujours par faire de moi quelqu'un qui ne pouvait se faufiler sur le moindre sentier sans y être aperçu!

J'étais presque né roi dans un pays où cinq ou six hommes auraient prétendu en porter le titre, je m'étais aussitôt révélé plus chrétien et plus dévot que quiconque, j'avais ensuite voulu casser mon orgueil puis on m'avait dit "saint" avant que je ne meure. Enfin, j'étais mort et on m'avait attribué des miracles! Et là, là... même derrière ma mort, je me trouvais être le seul ou presque dont les yeux étaient bleus, le seul pèlerin qui ne "pèlerine" plus et dont les mains dégagent du feu. Dans ma quête de transparence, je n'obtenais jamais qu'une tenace visibilité.

À l'entrée de la mahommerie, dans le gros village de Jéricho, certains m'avaient même construit une sorte de hutte de palmes tressées à l'abri de laquelle je pouvais recevoir des malades. J'étais obligé de m'y rendre, on m'y appelait si souvent!

C'était là, d'ailleurs, qu'étaient venus me chercher ces hommes aux côtés desquels je remontais maintenant vers le nord, ballotté sur le dos d'un animal empestant la vieille laine. Je n'avais pas eu le choix... Encore une fois, ma vie ne m'appartenait plus vraiment.

- Où voulez-vous m'emmener? Avais-je demandé.

- A Damas! Ta réputation est parvenue jusqu'aux oreilles de notre imam. Sa nièce est fort malade, vois-tu....

Je n'avais même pas cherché à résister un seul instant à la demande. Par ailleurs, les accents de celle-ci m'avaient davantage fait penser à un ordre qu'à un appel. Et puis, n'était-ce pas un signe pour m'inviter à parcourir la terre de Notre Seigneur? Peut-être ferions-nous halte à

Nazareth? Peut-être aussi que la vie voulait finalement que j'aille m'agenouiller devant le puits de Madame Marie. Je ne savais plus vraiment pourquoi je ne m'étais jamais rendu jusque là...

Mais nous n'étions pas passés par Nazareth. Nous avons laissé ses toits à l'ouest. Mes guides, ou mes hôtes, je ne savais comment dire, préféraient les routes désertiques aux doux paysages de la Galilée.

- Tu verras... m'avait dit, dès le départ, l'un d'eux comme pour me rassurer. Chez nous, nous avons le crâne de Yahya!

- Yahya?

- Oui, tu sais bien... l'ami d'Issa... Celui qui a eu la tête tranchée!

Effectivement, je l'avais entendu dire autrefois, lorsque je m'étais rendu à Antioche pour m'assurer de ses bonnes fortifications. Ainsi donc, c'était vrai? Le crâne de Messire Jean le Baptiste se trouvait là?

L'idée d'une relique à approcher ne provoquait plus en moi le même effet que du temps de mes plus jeunes années. Bethléem et Jérusalem avaient contribué à éteindre quelque peu ma fièvre à ce propos. Cependant, la perspective d'approcher ce qui restait du Baptiste avait fait du bien à mon âme dès le début du périple. Certes, je ne verrais peut-être qu'une mâchoire, ou même de simples débris osseux, mais il me semblait que ceux-ci devaient forcément être contaminés par *quelque chose* qui restait de Messire Jésus et qu'alors, ce serait bon.

Quant à la nièce de l'imam, du haut de mon dromadaire, je dois avouer que je n'y pensais pas. Je ne pensais qu'au soleil qui me brûlait la tête malgré le gros carré de lin blanc dont je l'entourais en permanence. Et puis, il y avait aussi l'imam pour peupler mes réflexions. Je n'avais jamais véritablement approché semblable autorité

sarrasine et j'espérais seulement qu'il ne m'entraînerait pas, pour me tester, vers une de ces joutes oratoires dont j'avais toujours eu horreur.

Au pied de ses montagnes dévorées de chaleur, Damas m'impressionna par sa magnificence. Comment se pouvait-il qu'au milieu d'une telle impitoyable aridité une ville soit parvenue à imposer sa vie?

Avant de me rendre à la demeure qui m'était réservée, j'eus amplement le temps, au hasard des ruelles et des places, de m'apercevoir à quel point la cité était un joyau. À l'abri de ses remparts, je ne comptai plus les somptueuses coupoles ni les minarets couverts de céramiques couleur d'azur et d'émeraude. La pierre n'y était que dentelle tandis que les portes des palais, incrustées d'ivoire, d'ambre et d'or, rivalisaient toutes entre elles.

Ce fut derrière l'une de celles-ci, donnant sur un petit jardin ombragé, que l'on me présenta ma chambre, ou plutôt mes appartements, trois pièces communiquant entre elles et regroupées autour d'un bassin d'eau de forme octogonale. La demeure, dans son ensemble, sentait bon le bois de cèdre. Sans résister, je me laissai aussitôt enivrer par elle et la magie qui s'en dégageait.

Au fond de ma grotte, j'avais cru avoir enterré à jamais mon goût passé pour le luxe puis, tout simplement, pour le beau. Je m'étais forcé à faire entrer en moi l'idée que ces derniers étaient des ennemis déclarés de la quête de l'Esprit et qu'ils détournaient l'âme humaine de son but. Je m'étais juré que plus jamais je ne les laisserais m'approcher. Je m'étais aussi imaginé avoir réglé cette vieille question depuis longtemps.

Cependant, debout face à ce lit que l'on m'offrait et qui était couvert d'un délicat brocard, les choses ne m'apparurent plus aussi simples. Je fus bien contraint

d'admettre que l'amour du beau était chevillé aux profondeurs de mon être... Qu'est-ce qui avait donc bien pu me pousser à nier une telle vérité? L'excès de beau lui-même? Se pouvait-il alors qu'une âme connaisse une indigestion de beauté?

Je ne parvins pas à trancher mais je me demandai si ma quête du dénuement était juste dans tous ses aspects. Sans nul doute, je sentais mauvais à force d'inconfort, mes vêtements avaient déjà été cent fois rapiécés et ma barbe et ma chevelure hirsutes racontaient à elles seules des années de prière... Mais après? N'était-ce pas une autre sorte de décorum, une autre façon de me déguiser et de paraître que celle que j'avais fuie une certaine nuit de l'an 1270?

Non, il ne fallait pas que je m'abuse... Je ne deviendrais certainement ni sage ni saint par la grâce de la pauvre laideur qui avait dû s'emparer de mon corps! La vie trouvait une façon de me le rappeler et je devais l'en remercier, quelles que soient les remises en cause que cela supposait.

Je me souviens donc de ma première nuit à Damas comme d'un espace entre deux mondes peuplé de longues réflexions. Je nous voyais tous en train de jouer des rôles et de faire semblant de croire à ceux-ci. Je me regardais moi-même jouant au roi puis au mendiant et à l'ermite en tissant invariablement mille arguments pour justifier mes masques et mes mots. Et pourquoi dès lors, me dis-je, le voleur et l'assassin n'auraient-ils pas, eux aussi, trouvé leurs justifications avec la même spontanéité et la même logique que les miennes? De deux choses l'une... Ou je plongeais dans l'absurde et la négation de toute vérité accessible, ou j'accomplissais un grand pas vers Dieu. Vers Dieu... ou vers Messire Jésus? À moins que ce ne soit tout simplement... vers moi-même!

Dès l'aube, peu après le chant du muezzin et les premiers gazouillements des oiseaux dans les arbres, un jeune garçon s'introduisit dans ma chambre. Il m'apportait une robe dont, de toute évidence, on souhaitait que je me revêtisse avant de m'introduire face à l'imam. Elle était d'un bleu si profond et si proche du noir que j'eus la sensation troublante de retourner un instant dans mon passé, dans cette prison de Mansourah où l'on m'avait fait un semblable présent.

Je me préparai donc sans tarder, émerveillé à chaque instant par tout ce que je n'avais pu découvrir la veille. Ce qui me fascinait, c'était la profusion du luxe consacré à l'hygiène du corps. Dans le vaste espace consacré aux ablutions, un grand nombre d'aiguières avaient été disposées; certaines étaient emplies d'eau de rosé ou de fleur d'oranger, tandis que d'autres laissaient échapper un suave parfum de jasmin. Avais-je jamais aussi bien reçu l'un de mes hôtes durant ma vie de roi? Et surtout, avais-je seulement eu la moindre notion d'un tel soin à apporter au corps?

Les caravaniers m'avaient assuré que l'imam était pressé de me rencontrer en raison de l'état de santé de sa nièce, cependant celui-ci ne me reçut qu'en fin de matinée après que j'eus fait cent fois le tour de mon jardin ombragé et prié le Ciel d'être à la hauteur de ma tâche.

Jusque là, je m'étais attendu à ce qu'on me fasse pénétrer dans la salle d'audience d'un palais afin d'y découvrir une sorte de souverain aux atours princiers. Rien de cela ne fut, pourtant. Un domestique enturbanné de blanc me pria seulement d'entrer dans un petit boudoir fort simple et tout rempli d'une douce lumière verte. Dans le clair-obscur, près d'une fenêtre de bois ouvragé savamment quadrillée, un homme était assis sur un tapis. Face à lui, une fumée odorante montait d'une cupule.

Comme l'homme ne levait pas la tête dans ma direction mais semblait contempler le jeu des volutes, je ne fis aucun geste.

- C'est toi? dit-il enfin, toujours sans me regarder.

Approche donc et assieds-toi...

Et tandis que j'obéissais humblement, l'imam laissa échapper une phrase que je crus d'abord avoir mal comprise.

- Tu arrives trop tard... Son âme s'est envolée très tôt ce matin.

Que répondre? Les mots ne me venaient pas. J'eus simplement l'envie ou le réflexe de poser ma main sur mon cœur, un geste discret que mon hôte aperçut malgré tout.

- Tu ne parles pas, toi... ajouta-t-il tout en levant finalement les yeux vers les miens.

J'étais maintenant assis face à lui. C'est là que nous nous sommes rencontrés et jamais, je crois, je n'oublierai cet instant.

- C'est bien... N'évoquons pas celle qui a rejoint le sein d'Allah, continua l'imam d'une voix déterminée. Tu ne la connaissais pas et ma douleur m'appartient. Mais si tu es là ce matin, si tu as fait tout ce chemin, c'est qu'il y a peut-être entre nous un autre pont dont la portée nous échappe... Qui es-tu? Tu es Chrétien? On te dit ermite...

- Je ne sais pas... Je ne sais pas si je suis encore Chrétien...

C'était la toute première fois qu'une telle déclaration m'échappait. Je ne l'avais même pas pensée... Elle était venue se placer comme ça, presque brutalement, sur mes lèvres et sans que j'en saisisse l'implication.

Comme début de réponse, j'eus droit à un sourire où se mêlaient mélancolie et amusement.

- Ah oui? C'est bien...

- Je veux dire que je ne sais plus... Mais je ne me suis point converti, non! M'empressai-je d'ajouter.

- C'est bien aussi... Alors, tu es Termite de qui?

- De qui? Mais... de Dieu!

- Ah... Mais, qu'est-ce que Dieu?

L'interrogation de l'imam me fit faire instantanément un autre terrible retour en arrière. Cette question qu'il m'assénait sans crier gare revenait sans cesse dans ma vie. Un prêtre me l'avait déjà posée et je l'avais moi-même soumise de façon aussi abrupte, un jour, à Joinville.

- Qu'est-ce que Dieu? Repris-je, c'est... tout Ce qui ne peut pas se loger dans nos têtes mais qui explose en silence dans nos cœurs... C'est... comme une saveur qui voudrait faire de nous des enfants de l'Instant...

- Alors, tu es... *saubhiya*, un Habitant du Ciel!

- Saubhiya?

- C'est le vieux mot que j'utilise. Yahya aussi était *saubhiya*<sup>1</sup>, de la même façon qu'Issa... c'est pour cela que son crâne est ici.

- Et que professent-ils, les... Habitants du Ciel?

- Rien d'autre que ce qui est écrit au fond de tes yeux.

Que ce Ciel n'est ni chrétien, ni musulman, ni parsi, ni rien d'autre! Il est ce que tu fais de la perle de Tins tant, au fond de ton être. Cette perle-là se dilate à l'infini. Tu peux y entrer tout entier et y loger l'univers. C'est à son contact que tu sors du sommeil. En elle, tu dépasses les mots trompeurs et les images captives du Temps. Ne me dis pas que tu l'ignores...

---

<sup>1</sup> C'est à dire Soufi. On notera la parenté de ce mot avec le qualificatif "Sabien" attribué aux Chrétiens de Saint Jean Baptiste installés dans cette région du monde avant l'arrivée de l'Islam. On ne peut pas non plus manquer de songer à la fameuse église Sainte Sophie (Sophia) bâtie à Constantinople.

Mon hôte observa alors un long silence. Ses paupières se baissèrent et il me sembla que son âme se laissait à nouveau absorber par l'idée du soudain départ de sa nièce. Enfin, comme pour se ressaisir, il se força à sourire.

- Non, ne me dis pas que tu l'ignores, reprit-il. Je ne te croirais pas... Pas plus que si tu m'affirmais que tu as mené l'existence d'un ermite depuis fort longtemps. Il y a autre chose d'écrit sur ton visage... Ce sont tes rides qui sont chrétiennes, je veux dire... ta peau de surface. Quant à celle de ton cœur, elle doit être saubhiya, hors du temps.

Ce n'est pas pour rien que tu es ici, vois-tu. On m'a beaucoup parlé de toi... J'ai des amis qui voyagent. Ils ont vu comment tu savais danser sur l'inconfort des apparences du monde. Ils ont regardé aussi comment tu soignais et quels mots tu ne trouvais pas.

- Les mots que je ne trouvais pas?

- Bien sûr! Ceux, que ta bouche n'était plus capable d'articuler... Tous les mots entourés de remparts, les mots qui rétrécissent et qui étouffent l'horizon au lieu de le dégager. C'est pour cela que tu ne sais plus si tu es Chrétien.

- Mais je crois plus que jamais en Issa! M'empressai-je de rétorquer.

- Oui, autant que je place ma foi dans le Prophète! Et pourtant, moi non plus, de mon côté, je ne sais plus vraiment si je suis imam... Les paroles que l'on a collées aux vêtements de nos deux Maîtres sont des écorces sous lesquelles il faut chercher une autre sève. N'est-ce pas pour cela que tu as fait *le* Chemin?

Derrière les mots que l'on dit sacrés, il existe des Paroles plus sacrées encore et qui ne s'écrivent pas avec des signes d'hommes. Derrière ces Paroles, il y a enfin

une Lumière qui se goûte en silence dans l'Instant...  
L'Instant éternel et rassembleur!

En vérité, jamais je n'avais entendu quiconque me tenir un tel langage. Seul, autrefois, Frère Thomas avait peut-être, l'espace de quelques minutes, pressenti et dessiné pour moi des portes intérieures préfigurant celles qui s'ouvriraient là.

- Mais tu sais tout cela! reprit mon hôte. Si tu es comme moi, tu as seulement mis du temps à te l'avouer.

Le discours de l'imam me laissait pantois. Il me parlait d'une évidence qui, pour moi, n'était pas encore tout à fait évidente et cela, avec une assurance si désarmante que je ne trouvai rien à lui opposer. Je n'avais nulle envie d'argumenter quoi que ce soit, d'ailleurs! Il y a des moments de floraison intérieure contre lesquels on ne peut rien et qu'il faut laisser simplement être. Se forcer à la rébellion contre eux, ce serait fermer la porte à un vent solaire, juste parce qu'il dérange notre chevelure.

- Alors, je suis saubhiya... finis-je par déclarer sereinement à mon hôte. Oui, ce doit être ce nom que je suis venu chercher ici. Alors, je remercie ta nièce d'avoir choisi cet instant de ma vie pour partir.

- Il n'y a pas un fruit qui ne se détache de son arbre au mauvais moment, l'ai-je alors entendu me répondre avec une étrange douceur. Non, pas un fruit... Et de même, il est dit qu'il n'y a pas une douleur qui ne plante avec justesse la graine de son arbre. Il existe toujours une terre pour recevoir celle-ci.

L'imam se leva sur ces paroles et je crus qu'il souhaitait que je prenne congé de lui. Ce qu'il venait de m'offrir était déjà à mes yeux un joyau et je n'en aurais pas demandé plus. Cependant, mon hôte, dont l'âge m'apparut plus avancé que je ne l'avais d'abord supposé, me pria de

l'accompagner auprès du corps de sa nièce. Je compris que c'était là le plus bel honneur qu'il pouvait me faire.

La salle où la défunte reposait ne ressemblait à rien d'autre qu'à un parterre de rosés. En son centre, la silhouette longiligne d'une jeune femme disparaissait presque sous la couche de leurs pétales. Je cherchai son visage, mais celui-ci dormait sous un léger voile blanc.

J'ai souvenir d'avoir été pris là d'une intense émotion, exactement comme si c'était un membre de ma propre famille ou même quelque sainte anonyme et discrète qui avait décidé de nous quitter. L'imam le remarqua aussitôt et me murmura cette ultime réflexion :

- Il y a des fils invisibles qui réunissent les âmes au-delà du Temps, mon frère. Quelque chose en nous sait toujours le reconnaître. Peut-être la Vie en tira-t-elle un, en une autre vie, entre Fatima et toi...

Bien qu'elles fussent à peine audibles, je reçus ces paroles en plein cœur, telle une révélation qui venait me gonfler à la fois de tristesse et de bonheur. D'où ce sentiment indicible et irrépressible surgissait-il ?

Je passai le reste de la journée presque entre deux mondes. On m'introduisit auprès de différentes autorités locales comme si j'avais été un personnage bien important mais, face à elles, je ne parvins pas à être totalement présent.

Enfin, le crépuscule tomba. Je me retrouvai seul dans mes appartements, le regard fixé sur l'ocre des murs de terre qui me barraient l'horizon au-dessus du jardin. Ils étaient embrasés par les derniers feux du couchant et on aurait dit qu'ils s'évertuaient à me renvoyer la chaleur insupportable du désert. C'était une de ces chaleurs qui paralysent les épuisantes circonvolutions du mental humain et laissent parler les mémoires du centre de la chair.

L'évidence devenait incontournable. Il était inutile et ridicule de me battre contre elle. L'imam avait mille fois raison. Il voyait aussi clair en moi qu'à travers l'eau limpide d'un lac de montagne. J'avais cru lentement me changer en une sorte d'hérétique au contact des brûlures de la Terre Sainte, alors que j'étais plutôt devenu... Saubhiya! Un mot nouveau à mes oreilles mais dont il me semblait avoir pourtant toujours connu le sens.

En fait, je puis dire aujourd'hui que c'était les cellules les plus profondes de mon corps qui le reconnaissaient. Sa sonorité n'en était pas simplement une parmi des millions d'autres. Elle devenait en moi rassembleuse de forces qui, précisément et selon les termes mêmes de mon hôte, évoquaient l'Infini. Était-ce parmi les Infidèles que j'allais finalement capter ce... parfum de Ciel seul capable d'abolir tout combat et tout questionnement superflu?

Les Infidèles! J'eus honte d'avoir laissé échapper ce mot une fois de plus. Je m'étais déjà cent fois reproché de continuer à le manier dans mes monologues mais là, il devenait trop insupportable. Infidèles par rapport à qui, à quoi? Par rapport à Messire Jésus? Du fait de la simplicité de leur cœur, nombre d'entre eux devaient être plus proches de Lui que des multitudes de barons chrétiens perdus dans leurs privilèges fous! Infidèles par rapport aux papes peut-être? Oh, oui! Certainement... Et alors? Ceux-ci m'avaient si souvent demandé de boire à une coupe de frustration et de diplomatiques arrangements que j'avais depuis longtemps fait miens les premiers enseignements de ma mère... «Le pape est un roi, Louis... Un roi!» Ah!... La reine Blanche... Comme elle me semblait loin maintenant! Totalement irréaliste!

Je me souviens qu'une première étoile se mit à scintiller dans le velours sombre de ma deuxième nuit à Damas. J'y suspendis mon regard, lui demandant de

m'aider à changer les mots tranchants, les mots de guerrier, tous les mots de non-amour qui avaient poussé sur nia langue depuis mes cris d'enfant. J'avais cru que ceux-ci n'étaient tournés que vers la Lumière et le Bien, alors je les avais enveloppés de prières tout en refusant de voir qu'ils récompensaient ou condamnaient au nom d'un dogme. Et si j'avais depuis longtemps admis que la voie d'accès au Soleil et les clés de l'Éternité n'appartenaient à personne, là, c'était les profondeurs de nia chair qui en intégraient toute la signification.

Plus jamais dans mon cœur, il n'y aurait d'Infidèles, plus jamais non plus il n'y aurait de mahommes. À leur place, je ne verrais que des hommes et des lieux interrogeant le Divin.

- Issa, dis-je soudain à voix haute tout en contemplant mon étoile qui se balançait dans la nuit. Issa... permettez qu'enfin je Vous nomme ainsi! Permettez-le car c'est aujourd'hui que je sais Vous avoir retrouvé et reconnu, en vérité. Ce soir, je vois s'abattre des murailles, celles dont j'avais décidé de l'épaisseur. Ce soir, Issa, je viens d'apprendre à m'affranchir. Soyez remercié de m'avoir réveillé par la voix d'un autre. Vous m'enseignez ainsi les mille chemins possibles de la Libération. Mes fers viennent de tomber. Le Principe de Votre cœur vit aussi à Damas et parmi tous les saubhiyas du monde.

J'aurais voulu pouvoir pleurer en semant ces mots dans l'obscurité de mon jardin mais ce n'était pas une émotion humaine qui m'emplissait. J'étais pris par une force, une vague qui s'élançait de la plante de mes pieds et qui montait, montait en moi jusqu'à atteindre le centre de mon crâne. La douleur fut alors si vive à la racine de mon nez que je crus que j'allais perdre connaissance. À tâtons, je cherchai le rebord de la fontaine octogonale et je m'y assis, incapable de maintenir les yeux ouverts.

Je ne savais pas ce qui se passait. Étais-je en train de devenir fou? Quelle loi avais-je enfreint pour qu'en priant le Seigneur je sois pris d'une telle douleur?

La pression entre mes deux yeux se montra bientôt si insupportable et envahissante que je perdis tout contact avec le reste de mon corps. Quelque chose en moi se décrochait de ma réalité physique et me poussait vers une sorte de frontière intérieure.

- Saubhiya!

L'appel claqua avec l'impact d'un coup de fouet. Il venait de l'autre côté du mur invisible, imposant aussitôt un long silence en mon âme. J'ai alors oublié où je me trouvais. Toute douleur s'était évaporée et je ne me percevais plus que comme une présence sans identité suspendue au milieu de nulle part. Je devenais fou, oui... Comment en douter? J'avais dû franchir le mur qu'il ne fallait même pas approcher. Par orgueil, par prétention, pour m'être cru différent des autres, j'avais certainement mangé de la pomme interdite. Ainsi, le fruit défendu était une absolue réalité et je me noyais dans moi-même...

Une panique s'empara de mon être. J'aurais tout renié. Mais qu'est-ce que *tout* quand on croit n'être plus rien? Ni racines, ni tronc, ni branches... La terrible sensation prit fin d'elle-même lorsque je me vis flotter un peu au-dessus de la surface d'un lac. Je glissais dans les airs et l'onde avait la transparence d'un cristal.

- Saubhiya!

*Quelque chose* sursauta dans ce qui me restait de ma propre perception... Une forme blanche se tenait là, sur les eaux sans rides du lac et s'adressait à moi. Je cherchais son visage. Ce fut d'abord celui d'Issa qui apparut, puis un autre et un autre encore, jusqu'à ce qu'une foule de visages, dont certains étaient féminins, se fussent superposés les uns après les autres pour ne plus

laisser place qu'à un regard ou à un sourire, je ne sais plus...

- Approche, mon enfant, mon tout petit, murmura la voix qui l'habitait. Me reconnais-tu encore, maintenant? Qui crois-tu que je sois, sous mes voiles?

- Vous êtes...

Mais je ne parvins pas à aller plus loin, je n'avais pas de mots, pas de concepts pour répondre.

- Tu as voulu être toi, eh bien... tu sais maintenant ce qu'il en coûte de pousser des portes dans son âme. On ne passe pas leur seuil sans se déchausser!

- Mais cela fait tellement mal... parvins-je enfin à articuler au fond de mon cœur.

- Cela fait toujours mal d'abandonner la poussière des anciens chemins... et c'est pourtant l'unique solution... Louis est mort depuis longtemps, Pèlerin était aussi usé que ses vêtements... C'est pour cela que Saubhiya vient de naître.

- Saubhiya...

- Oui... Il est un peu de moi en toi... Un peu de l'Éternité que goutte à goutte tu découvres.

- Mais *qui* êtes-Vous?

- Je suis mille visages de la même façon que tu es mille visages. Je suis Dieu qui s'est perdu parmi les hommes et je suis tous les hommes qui se sont souvenus qu'ils étaient Dieu. Je fus Toyacatli, Yasmuni, Josué, Elisée, Jeshua, Apollonius, Ramanuja<sup>1</sup> et tant d'autres... Je fus celui qui descendit sur la conscience de Mahomet et lui dicta les Sourates<sup>2</sup>. Je suis surtout celui qui parle dans l'Instant et qui n'a plus d'autre nom que celui de briseur de chaînes!

---

<sup>1</sup> Il s'agit, en fait, de différentes incarnations du Maître Jésus.

<sup>2</sup> Sourates: nom donné aux chapitres du Coran.

Un voile se déchirait en son centre. Soudain, je comprenais tout... Tout! Exactement comme si la succession des noms énumérés était connue de mon âme depuis toujours. Un seul d'entre eux me fit réagir...

- Mahomet? dis-je. Ainsi, c'est Vous qui parliez à travers Mahomet?

- J'ai murmuré à Son oreille et j'ai tenu Sa main lorsqu'il traça les Paroles sacrées. Lui et moi sommes fils de la même Etoile, comme tous ceux qui ont saisi la perle de l'Instant en eux. Les Fils des Étoiles sont les prolongements les uns des autres et ils s'offrent le Soleil par delà les Temps qui passent. Maintenant que tu t'es réveillé, grave cela dans ton âme, Saubhiya! Toi aussi, tu t'es promis de briser les chaînes...

- Mais j'en ai fait porter... et j'en ai porté moi-même de si lourdes!

- ...Pour en comprendre le poids, pour en éprouver la douleur, puis en reconnaître l'odeur de somnolence. C'est par la prison que la liberté s'enseigne et c'est par l'oubli que le souvenir prend son sens et sa beauté! Nous sommes Ce qui nous habite...

- Alors, Votre tombeau et Jérusalem...

- Mon tombeau est creusé dans le roc de chaque cœur qui dit non à l'ouverture d'aimer! Il attend sa libération là où les lances, les boucliers, les armures et les enceintes poussent à même la chair des hommes et des femmes. Il est... là où on l'invente! La véritable Jérusalem, c'est l'âme de toute la Création terrestre qui respire enfin!

- Ai-je... Ai-je vécu de nombreuses fois ainsi que Vous, Issa?

Je sentis un sourire m'envelopper.

- Toute conscience naît et renaît en se riant des âges qui passent, mon enfant. Les rendez-vous d'une âme avec elle-même ne se comptent pas. Mon Père a dessiné une

roue dans les Cieux, vois-tu, et cette roue est notre maître d'apprentissage. A chaque battement de cœur, elle opère en toi, elle te fait labourer, semer, récolter, toujours et inlassablement, jusqu'à ce que tu reconnasses son mouvement et que tu tournes avec elle, goûtant ainsi à l'Instant.

- Issa! M'écriai-je soudain, ne sachant trop si une ultime question jaillissait du tréfonds de mon être ou si c'était juste un appel à plus d'amour encore.

Ce fut ainsi qu'un fil d'argent me rappela vers les contours de mon corps d'homme et que des portes se refermèrent doucement en moi-même. Je me retrouvai allongé par terre, sur le côté droit, dans l'obscurité du jardin. Mes tempes et mon front étaient si douloureux que je dus les asperger d'un peu de l'eau du bassin avant de rejoindre ma chambre à petits pas.

Je me souviens avoir senti mon âme si pleine de lumière que toute réflexion digne de ce nom me fut interdite. Je remerciai le Ciel de ce vide momentané qui me permettait de rester en vie et ma nuit ressembla à un gouffre d'inconscience.

Il n'y avait plus rien qui puisse motiver mon séjour à Damas. Je voyais clairement que le départ de Fatima pour d'autres rives avait simplement été le prétexte choisi par la Vie pour me mettre davantage le cœur à nu et me rapprocher du But. Mais ce rapprochement eut pour effet immédiat de me distancier de mon corps. Lorsque l'on est trop ouvert, que ce soit sous l'effet de la douleur ou du bonheur, on perd toujours de notre densité. J'étais devenu Saubhiya et le monde, pour moi, se redéfinissait autour de ce nom. Il fallait tout découvrir avec un regard neuf et tout repenser.

La journée qui s'ouvrit m'invita d'elle-même à me perdre dans Damas. Mosquées, temples, églises, bains

publics, marchés ou jardins, tout m'attirait. Il n'y avait plus de différence. Je vivais en un état de grâce dont je n'avais même pas conscience qu'il pouvait, lui aussi, peu à peu s'estomper. Notre ascension vers nous-même ressemble étrangement à celle d'une montagne. On s'habitue à chacun de ses paliers. Les uns après les autres, ceux-ci deviennent alors des acquis qui nous font oublier *l'avant* et nous poussent à désirer *l'après*. On peut découvrir en eux la beauté de l'Instant, mais difficilement comment y demeurer.

Marchant presque à côté de mon corps d'homme, je finis par arriver sous la grande porte de la mosquée des Umayyades, le lieu où l'on affirmait détenir et vénérer le crâne de Yahya, le Baptiste. Je n'eus pas le désir de me faire reconnaître comme étant l'invité de l'imam, aussi ne parvins-je pas à m'approcher réellement de la relique. Cependant, cela m'était égal, j'étais trop heureux du choix de ma promenade solitaire. Quelques débris osseux n'auraient définitivement plus rien changé. Ils n'auraient plus bouté le feu à quoi que ce soit de mon être... Tant de choses y avaient déjà été calcinées!

Non... Ce qui m'émerveillait et me dilatait plus que tout, c'était la magie de ce lieu qu'autrefois j'aurais sans hésiter voué aux flammes du Malin. Le Malin! Qui était-il aussi, d'ailleurs, celui-là? Je me promis qu'un jour, comme pour toute chose, je finirais par arracher son masque et que la réponse viendrait.

La magie du lieu, c'était d'abord celle de l'âme du peuple qui y vivait, c'était son exigence de pureté et la discipline à laquelle chacun s'astreignait avec naturel et joie. Nul n'y aurait prié sans s'être lavé au moins les pieds et les mains auparavant. Tout y était conçu pour la propreté de ceux qui voulaient s'adresser au Divin.

Et comme elles étaient belles, ces centaines d'aiguières alignées aux portes des lieux d'aisance! On ne pouvait que répondre à leur appel avant chacune des prières annoncées par le muezzin. Leur eau sentait si bon le jasmin, la violette ou encore la rose!

Après être passé par le hammam, je ne manquai donc pas de m'en asperger avant d'aller poser mon front sur un Kilim<sup>1</sup> dans un angle de la grande cour. Je n'y cherchai ni Allah, ni Issa... Pour la première vraie fois sans aucun doute, j'y priai spontanément Celui qui n'avait pas de nom, le Seigneur de l'Instant.

C'était un vendredi soir, l'heure la plus sacrée... Les conteurs réunis dans la cour s'étaient tus, les joueurs d'échecs venaient de s'éparpiller, les écrivains publics avaient plié leur matériel et enfin, tandis que les mendiants rassemblaient leurs guenilles, on avait allumé des centaines de lampes à huile toutes de verre et d'argent ciselé.

Le peuple de Damas se tourna alors vers le mihrab<sup>2</sup> et pria à haute voix en imitant l'imam dans le moindre de ses gestes.

Quant à moi, les mots que j'y prononçai furent les miens, sans sonorité, sans autre couleur que celle des larmes que je sentis perler au coin de mes paupières et qui, lentement, déposèrent leur sel à la commissure de mes lèvres. Enfin, tout mon être se sentait propre, propre parce que réuni!

Lorsque la nuit tomba, je pris le parti de dormir sur mon coin de tapis. Il faisait chaud, je serais bien et, le matin venu, je n'aurais plus qu'à me présenter chez mon

---

<sup>1</sup> Un tapis

<sup>2</sup> Le mihrab pourrait se comparer à une sorte d'alcôve recouverte d'un toit ogival. C'est le portail mystique qui symbolise la direction de La Mecque

hôte afin de le saluer et de m'en retourner vers Jéricho puis ma grotte. Tout était simple...

- Non, non... Tu ne pars pas comme cela! M'annonça cependant l'imam sitôt que je l'eus informé de mon intention. Tu ne pars pas comme cela! J'ai quelque chose pour toi...

Je le regardais tendrement, cet homme un peu voûté dans sa robe bleue, cet homme par lequel ma vie prenait désormais un autre sens.

- Oui, j'ai un présent à t'offrir!

Et il fit un geste en direction d'un domestique qui disparut aussitôt par une porte arrière pour réapparaître presque instantanément et tout essoufflé. Son bras était à demi tendu devant lui et une forme sombre s'en détachait. Un faucon!

- C'est le souhait de Fatima. Elle m'a visité en songe, cette nuit même...

La voix de l'imam s'étranglait dans sa gorge et moi, j'étais abasourdi. Pendant quelques secondes, je voulus protester, dire que c'était impossible, que j'étais un solitaire et que... Mais tous les mots que je cherchais ne s'enchaînaient pas les uns aux autres. Alors, je les abandonnai comme autant de marques d'inconvenance, de peur, d'inconscience aussi, sans doute, et je dis oui.

- Il est pour moi?

- Il est pour celui qui veut voler haut... Prends-le!

Sans autre commentaire, je me retrouvai avec un superbe faucon solidement planté sur mon poignet gauche aussitôt habillé d'un gant. L'oiseau ne réagit pas. On avait pris soin de lui couvrir les yeux avec une sorte de casque de cuir et il se montrait aussi hiératique qu'une statue.

- Il est dressé, ajouta l'imam. Nassir t'enseignera ce qu'il convient de faire. Mais n'oublie pas... prends-en soin. Il t'est envoyé, c'est un messenger...

Oh non! Je n'allais pas oublier... Et puis, les faucons et les aigles avaient été une passion à une époque de ma vie de roi. Je les connaissais. Eux aussi étaient des solitaires, des solitaires qui savaient être présents lorsque l'on avait besoin d'eux. Ils lisaient le fond de l'âme d'un seul regard.

Mes adieux à l'imam furent assez brefs. Je n'étais guère bavard et, du reste, les mercis que l'on s'échange étaient pour lui superflus. Les choses se passaient ailleurs, au niveau des complicités subtiles. Je crus seulement comprendre qu'il avait lui-même été le premier surpris par la force des paroles d'éveil dont il m'avait gratifié dès les premiers instants de notre rencontre. Sans l'avoir cherché, il avait été pour moi une sorte d'accoucheur et il le savait.

Je refusai que l'un de ses chameliers me raccompagne jusqu'aux rives de la Mer Morte. Cela lui parut fou, mais j'insistai pour rentrer seul et à pieds. Les zones désertiques à traverser n'étaient pas si terribles. J'emprunterais les pistes bien tracées qui menaient jusqu'aux collines de Galilée et je ferais halte là où je me sentirais appelé. Quant à mon nouveau compagnon, eh bien, ce serait sans doute la façon la plus douce d'apprendre à vivre avec lui.

Ce fut donc dans ces conditions que je quittai Damas, le lendemain à l'aube. Au sortir de la ville, sous le portail d'une petite mosquée, quelqu'un me proposa une dernière fois «al-ma lissabil», c'est-à-dire un peu d'eau gratuite puis, après avoir traversé une nécropole, je m'enfonçai dans une immense orangerie.

Faucon se tenait fermement sur mon épaule, les yeux bandés, et toujours immobile. Comme moi, il devait déjà sentir le parfum du désert qui allait s'ouvrir.

## **Chapitre VII**

### **Messages ailés**

La première journée de marche à travers les immenses étendues rocailleuses et les collines pelées qui s'étiraient au sud de Damas fut singulièrement peuplée par une image inattendue qui ne voulait pas me quitter... C'était une image de moi-même. Une image découverte dans ma chambre durant tout le temps de mon séjour chez l'imam.

Près de mon lit, un petit miroir avait été déposé sur un coffre. Je l'avais saisi sans réfléchir parce qu'il était beau dans son encadrement d'argent incrusté de turquoises. La découverte de mon visage qui s'y reflétait avait été un choc. Il y avait si longtemps que je n'avais pu m'observer dans un vrai miroir! Je ne savais plus à quoi je ressemblais...

Ce fut un choc, oui. Se pouvait-il que je sois déjà si vieux? Ce n'était plus des rides qui couraient sur ma peau, mais de profonds sillons tels qu'on en trouve sur les terres brûlées. Comment était-ce possible? Je n'avais pas

réellement vu défiler les années depuis ma mort. Je n'avais plus guère compté le temps qu'au gré des événements de ma vie et de quelques rencontres plus marquantes que d'autres. Il arrivait que mon âme se sente très jeune mais souvent aussi que des vagues de vieillesse et de lassitude viennent la recouvrir comme un lourd manteau.

Oh! Ce miroir... Il m'avait clairement dit que je ne pouvais plus cacher mes soixante-trois ou soixante-quatre années de vie. Moi qui avais jadis tant apporté de soin à mon apparence, je ne ressemblais plus qu'à un parchemin usé. C'était étrange car, même au fond de ma grotte, il m'était encore arrivé de m'imaginer que des femmes puissent toujours jeter un regard dans ma direction. Ultime vanité dont il était bien temps que je revienne!

Marguerite m'aurait-elle reconnu? J'ignorais même si elle était encore de ce monde... Elle aussi devait commencer à ressembler à une vieille femme. Pourtant, il me semblait presque impossible que les rides aient pu piéger son visage. Et puis, il y avait les enfants qui m'étaient restés et tous les autres encore... Je ne voulais pas me les imaginer. Quant à la sorte de roi qu'était devenu Philippe, je préférais également ne pas me le représenter, ni où en était le royaume et ses ambitions.

Depuis des années, à chaque fois que j'avais entendu des rumeurs de combats menés je ne savais où, j'avais systématiquement fui pour continuer à ignorer qui y était mêlé et quel en était l'enjeu. C'était parfait comme cela et, sans ce terrible miroir, je me serais presque cru soustrait au Temps et à l'Histoire. L'imam l'avait pourtant souligné, Saubhiya portait bel et bien les rides d'un autre homme qui s'était appelé Louis et que je ne pouvais nier.

Dans la fournaise du désert de pierre, je commençais donc à accepter l'idée que l'on ne peut fuir son propre

passé ni le faire mourir en soi. On en porte constamment les stigmates et les plus beaux fleurons. On n'a guère que le choix de se laisser englober par eux ou de les sublimer, un choix à réaffirmer chaque jour.

Alors, ma marche dans le désert, je la compris comme celle de tous les hommes et de toutes les femmes qui portaient en eux l'exigence du Vrai. Je marchais pour l'humanité qui voulait se reconnaître derrière l'infinité de ses mensonges.

Paisiblement, je parvenais enfin à me regarder de l'extérieur, comme dans un miroir qui, lui, ne renvoyait aucune émotion.

J'étais à l'heure de l'intégration des leçons de ma vie, l'heure où il me fallait apprendre à les aimer toutes.

Si je réussissais cela, je me disais que, peut-être, je le réussirais aussi pour l'âme de ce qui avait été *mon* peuple et - pourquoi pas? - pour l'humanité entière. Bien sûr, c'était une pensée folle, mais il m'apparaissait soudainement qu'Issa n'avait pas agi autrement en venant nous visiter sur cette Terre. L'ampleur de Son regard et de Son amour avait forcément laissé une trace dans la conscience de notre monde. Il me sembla alors qu'il suffisait qu'une véritable fleur s'ouvre quelque part jusqu'à la perfection de la floraison pour que toutes les fleurs en bouton de l'univers en reçoivent le modèle.

Devenir semblable à Issa, à Mahomet et peut-être à quelques autres dont j'ignorais tout? Oh oui! Cela devait être possible même si mon cri dans le désert sentait l'hérésie ou le sacrilège... Pourquoi toujours laisser à d'autres le soin de rendre le Beau vraiment beau et le Vrai vraiment vrai?

Agrippé à mon épaule gauche, Faucon ne bougeait pas ni ne poussait le moindre cri. Non seulement il ne se rebellait pas contre sa nouvelle condition, mais quelque

chose me disait qu'il devait en comprendre le sens, comme s'il avait su que nos destins mutuels convergeaient. À chacune de mes haltes, lorsque je lui enlevais son casque de cuir, il bombait aussitôt le torse et se mettait à me dévisager d'un œil si perçant que j'en étais impressionné.

Je sus tout de suite que je ne serais pas son maître et qu'il ne serait jamais ma propriété. Le Divin faisait d'abord de nous des âmes qui se rencontraient afin de partager une route dont chaque instant devenait une destination en soi. Et, lorsqu'au bout de ma première journée de marche, je me décidai à lâcher Faucon dans les airs afin qu'il s'en aille quérir sa nourriture, je ne doutai pas qu'il revînt vers moi puisque c'était le Ciel qui l'avait placé à mon côté. Ce fut ce qui advint, d'ailleurs, un peu avant le coucher du soleil...

Assis près de la tente improvisée que j'avais dressée à l'aide de mon manteau et d'un bâton, je lançai l'appel que Nassir m'avait appris. Faucon réapparut sans attendre. Surgissant de nulle part, il vint délicatement se poser sur mon poing tendu. Nous nous aimions déjà; c'était simple et c'était tout ce que nous avions à faire.

Notre avance à travers les collines fut très lente. Elle se faisait au rythme des villages et de leurs puits, ainsi qu'au bon vouloir de mes genoux douloureux. Du reste, pourquoi aurais-je allongé le pas? J'étais heureux de l'instant qui passait et je me savais plus libre que jamais.

Et puis... j'allais faire halte à Nazareth, c'était décidé! Non pas pour la maison ou le puits de Madame Marie mais tout simplement pour l'air ou la lumière qui enfantait la terre à cet endroit. L'un et l'autre avaient dû préserver le souvenir de Celui que je me disais avoir enfin retrouvé dans sa vérité et ce serait juste bon à respirer.

Mais tandis que je marchais à travers une nature qui se faisait de plus en plus verdoyante, c'était l'idée du petit

miroir de Damas qui ne voulait pas me lâcher. Y avoir découvert mon reflet prenait soudainement une autre signification qui dépassait de loin celle d'un constat de vieillesse.

«Que se serait-il passé au-dedans de moi, me demandai-je, si toute ma vie durant, rien ne m'avait jamais renvoyé l'image de mon propre visage? Et quel serait le visage de notre humanité si toute notion de miroir ou de reflet en était absente?»

La question me parut capitale. Il devenait clair pour moi qu'une bonne partie de notre comportement était influencé, à notre insu, par la connaissance que nous avions de notre apparence.

«Comment vivrions-nous, poursuivis-je, si nous n'avions aucune idée de ce à quoi nous ressemblons? Ne serions-nous pas plus proches de notre âme, plus tournés vers l'intérieur de nous-même? Jusqu'à quel point aussi la forme dans laquelle nous nous sentons pris, façonne-t-elle notre rapport au monde? N'était-elle qu'un piège généré par le Malin ainsi que semblaient le prétendre les Albigeois? À moins qu'elle soit un passage, un long corridor pour nous préparer à... autre chose.»

J'ignore totalement le nombre de jours qui me furent nécessaires avant d'arriver en vue de Nazareth. Je ne vivais plus sur la même planète intérieure qu'à peine quelques jours auparavant et j'avais vraiment la sensation que tout mon être se mêlait à l'Essentiel. J'arrivais à rire des dogmes, de tous les dogmes, surtout de ceux qui avaient bercé mon enfance. Et plus je voyais Faucon qui montait haut dans le ciel, plus je m'identifiais à lui.

Si j'avais bien compris le message qui m'avait été lancé à Damas, l'humanité n'avait jamais cessé d'ériger des barrières, elle s'était acharnée à morceler les êtres et les choses. Elle s'était follement perdue dans leurs

entrelacs incohérents et chacun avait fini par se retrancher sur son petit bout de terrain tel un chien qui aurait férocelement protégé son os. Et je n'avais pas été autrement, même si je m'étais rassuré en voulant partager la saveur de mon os avec le reste du monde! Comment nier l'évidence? La mission de Messire Jésus avait été ma propriété avant que je ne découvre Issa puis l'Essence même de Celui-ci.

Lorsque les toits plats de Nazareth m'apparurent au pied de ses collines couvertes d'oliviers, je prenais un doux plaisir à énumérer à haute voix la succession des noms qui m'avaient été révélés: Toyacabli, Yasmuni, Josué, Elisée, Jeshua... Tant de reflets et une seule Force! Tant de vêtements différents pour un seul Souffle! La continuité d'un même Élan qui traversait le Temps devenait une certitude dont je m'émerveillais qu'elle fût perçue par si peu d'êtres.

Le Divin transmettait Son Souffle à une flûte afin de chanter Sa mélodie de Création. Mais voilà... cette mélodie s'étirait sur l'Éternité tout entière et c'était cela qui faisait que nous n'en saisissions qu'un son à la fois. Moi, j'avais perçu la note qui s'appelait Issa, tandis que d'autres n'avaient entendu chanter que celle nommée Mahomet ou Mani ou... Il fallait donc les réunir, ces notes! Peut-être pas les superposer, mais les bénir toutes afin d'en saisir la ligne mélodique... et remonter vers la flûte... le Souffle... puis le Flûtiste! Et, étrangement, cette perception de l'Éternité se réduisait à l'Instant... Une réduction qui s'expansait!

Avant de descendre le raidillon qui devait me conduire jusqu'au cœur de Nazareth, je me souviens avoir éprouvé le besoin de m'asseoir sur son bord, parmi les gros cailloux et les fleurs sauvages. J'avais un peu peur. Fallait-il vraiment que je me rende là, à l'ombre des

ruelles? N'étais-je pas aussi bien ici, sur cette hauteur, appuyé à un rocher que Ses pieds nus d'enfant avaient peut-être escaladé autrefois? Ses lichens étaient si émouvants à caresser du plat de la main et il était si doux à regarder le lent manège des ânes qui, après m'avoir frôlé, dévalaient la colline, les flancs chargés de grains!

Je passai la nuit sur place, bien décidé, sitôt le jour levé, à filer aussi droit que possible vers le lac de Tibériade. Avec un peu de chance, sur ses rives, il n'y aurait pas de village comme celui-ci, c'est-à-dire avec trop de reflets humains empilés les uns sur les autres. Rien que pour faire plaisir à mon âme enfin en paix avec mon corps! Seul avec la nature et les pieds dans l'eau!

Je ne connus donc jamais Nazareth. Je repris le chemin, un peu vers le nord-est, et je ne m'arrêtai pas jusqu'à ce que les eaux du lac fussent en vue. La Galilée était douce, plus douce que jamais, à l'image de ce qui s'était installé en moi. Aussi, lorsque la vue des premiers troupeaux de moutons paissant près du rivage vint se joindre aux miroitements des flots, l'idée me vint tranquillement de m'établir là, quelque part. Sur ces berges aussi, mes mains pouvaient servir. Tout comme les bédouins de la Mer Morte, les pêcheurs de Tibériade devaient avoir des plaies à panser...

Aujourd'hui encore, je garde en moi les images paisibles des premiers jours qui suivirent mon arrivée dans cette région de la Terre Sainte. L'été tirait à sa fin et les pâturages roussis qui descendaient jusqu'aux roseaux du rivage eurent un effet magique sous la plante de mes pieds. On aurait dit que je les reconnaissais. Leur rugosité m'était si familière et leur odeur allait me chercher si profondément que j'en étais extrêmement troublé.

D'où venaient de telles sensations? Au fil de mon périple solitaire le long du lac, celles-ci ressemblèrent de

plus en plus à des certitudes. Les profondeurs de mon âme paraissaient vouloir s'extirper d'un long oubli et, n'eût été la pression incarnante des serres de Faucon sur mon épaule, je me serais cru apôtre, sans la moindre difficulté. Pêcheurs et bergers avaient beau me saluer et m'inviter parfois à partager la frugalité de leur repas, je les voyais à peine. J'étais ailleurs et je ne trouvais pas le chemin qui menait jusqu'à eux. Je vivais le piège de toute métamorphose. Je me déplaçais sur l'étroite zone qui marque le passage d'une réalité à une autre et, bien que mon choix fût fait, il me restait à installer les conséquences de celui-ci dans mon corps. C'est là que Faucon intervint de façon radicale.

Un matin, alors que je m'étais assis sur l'une de ces grosses pierres arrondies qui s'avançaient sur les eaux du lac, il me frappa la tempe d'un coup de bec sec et précis. Je sursautai sous l'effet de la douleur inattendue et je captai aussitôt l'éclat de son regard comme une flèche qui m'était décochée.

«Eh bien! disait-il, ce regard, réveille-toi! Passe à l'acte!»

Passer à l'acte? Mais... c'était quoi passer à l'acte, en l'occurrence?

J'étais enfin en paix, j'avais dessillé mes yeux puis élargi ma vision et... et j'allais m'arrêter en chemin!

Oui... il fallait aller jusqu'au bout! Si j'acceptais l'idée qu'Issa soit venu vivre parmi nous en de nombreux corps différents, si j'admettais aussi que d'autres "Habitants du Ciel" que Lui puissent nous visiter et nous enseigner, cela signifiait beaucoup d'autres choses. Cela pouvait vouloir dire que nous étions sans doute tous faits ainsi et que nous pouvions voyager de corps en corps et de vie en vie jusqu'à embellir et embellir encore notre âme! Cela

signifiait aussi, enfin, que les Albigeois n'avaient peut-être pas eu tort!

Les paroles du Frère Thomas me revinrent en mémoire avec toute la puissance de ce qu'elles avaient insinué dans la crypte de Notre-Dame: «Derrière le trône du pape, il y a des vérités cachées...» Oh! Comme cela devenait l'évidence! *On* nous avait menti! Seuls quelques-uns *savaient*, que Ton n'écoutait pas, qui n'osaient pas parler... ou que l'on mettait à mort!

Le front plissé et douloureux du comte de Toulouse, en chemise et pieds nus sur le parvis de la cathédrale, n'avait sans doute jamais voulu crier autre chose. Son image était terrible, elle venait me chercher avec une infime tristesse.

Je me mis alors en colère, en colère contre moi-même, contre mon aveuglement et cette sorte de glaise que j'avais laissé pétrir en mon âme jusqu'à ce que la monstruosité du mensonge y soit incrustée. Comment avais-je pu...?

- Oh! Issa, Mahomet et vous, tous les Saubhiya du monde! Me suis-je écrié. Comme ils sont rudes, ces degrés vers notre réveil! Tant qu'une idée ne descend pas dans la chair, elle ressemble à un miel qui nous emplit de contentement. Mais qu'on la laisse s'incarner, qu'on lui permette d'aller jusqu'au bout de ce qu'elle veut dire et là, là, c'est tout l'être qui se met à trembler. Alors, le grand voyage des âmes d'époque en époque n'est plus une chose dont on parle pour se sentir élu, cela devient un coup d'épée qui entraîne toutes les couches de notre réalité. Et là, seulement, le visage de l'univers change radicalement.

Tout en essuyant le filet de sang qui coulait sur ma joue, je remerciai Faucon, imperturbable, d'avoir frappé si juste et au bon moment. Un Saubhiya ne serait jamais un

élu, il devait se construire, pas après pas, et sans cesse repousser l'horizon devant lui. Il était... cette non-fixité de l'âme qui faisait que l'être dans son intégralité pouvait demeurer si beau, même dans la douleur de son enfantement.

Sur mon petit rocher entouré d'eau, je pris soudainement la décision de libérer Faucon de toutes les marques de son asservissement. Plus jamais, il ne porterait de chaîne pour l'unir à mon poignet et plus jamais, il n'aurait le regard obscurci par un casque de cuir. Il vivrait ainsi que j'avais fini par comprendre qu'il fallait absolument vivre, sans la moindre trace de servage.

Je le regardais, tandis qu'il rejoignait tranquillement l'extrémité de mon poing fermé. On aurait dit qu'il souriait du bon coup qu'il venait de faire tout en l'ayant asséné. Il me disait que c'était bien fini, que plus jamais je ne vivrais dans une forteresse intérieure... ouvert mais, malgré tout, fermé. Il jurait pour moi que, plus jamais non plus, je ne maudirais la pensée de l'autre sans me donner la peine de la pénétrer. Et il avait raison...

Il n'était plus temps de naviguer du non au oui et du oui au non comme ceux qui passent leur existence à ne pas prendre leur envol au-dessus d'un labyrinthe qu'ils appellent la vie. Qui d'autre que nous-même créait tour à tour Ciel et Enfer? Si la marmite du Diable voisinait constamment avec les plus beaux rivages célestes, c'était parce que nous le voulions bien, en rétrécissant tout, constamment. Par amour, oui, même par amour, j'avais voulu tout contrôler et c'était ainsi que je m'étais enfoncé dans ma complexité tout en alimentant celle du monde.

Il l'avait déjà compris depuis des éternités, Lui qui avait su marcher sur les eaux de ce lac que je contemplais et c'était pour cela, sans nul doute, que le monde L'avait rejeté. Lorsque les chaînes et leurs blessures deviennent

une habitude de vie, on apprend à les aimer, tout en assassinant ceux qui ont le pouvoir de les briser. L'humanité s'autodétruisait ainsi, par la culture de l'étroit et du complexe... Impossible de le nier!

Lorsque je parvins à m'extraire de ces pensées, j'étais fermement décidé à me mettre en quête d'un nouveau lieu afin de faire fleurir tant que cela se pouvait ce qui me restait de temps à vivre. Tout était limpide et joyeux au-dedans de moi. Il fallait donc que je me pose là, quelque part, sur ces rives qui m'enchantaient. Je voulais entendre le clapotis des vagues aussi sûrement que j'avais autrefois appelé la morsure du désert.

Mon errance au hasard des petits sentiers longeant les berges fut de courte durée. On m'indiqua l'existence de deux ou trois cabanes de pêcheurs abandonnées. Je n'en demandais pas davantage, alors j'en choisis une. À en juger par l'état de ses murs de terre et de son toit, elle devait être inhabitée depuis longtemps. Blottie contre un énorme figuier, la nature vivait en elle et c'était ce qui me plaisait.

Une nouvelle vie m'ouvrait donc les bras puisque j'étais un homme nouveau.

J'ai encore souvenir de m'être dit qu'il était décidément bien singulier et contradictoire de se sentir nouvellement né dans un corps qui, chaque jour un peu plus, avouait son usure. C'était pourtant ainsi. Mon cœur avait rajeuni... Lorsque je fermais les yeux, il me semblait qu'il ne battait plus à gauche de ma poitrine mais au centre de celle-ci... Comme s'il avait glissé de lui-même, traduisant à sa façon l'équilibre subtil qui se révélait en mon âme. «Oh oui, me fis-je la réflexion, ce doit être cela! Un soleil, ça ne peut être que central! Un jour, nous serons tous ainsi faits et ce sera une réalité jusque dans notre chair!»

Les mois passèrent... Un automne, un hiver, un printemps, puis un nouvel été et un autre automne. Je rendais de menus services aux uns et aux autres en gardant des brebis ou en apprenant à rapiécer des filets sur les pontons de pêcheurs. Et puis... plus que jamais, mes mains continuèrent à se poser sur les souffrances d'autrui. Les hommes et les femmes de Galilée avaient déjà entendu murmurer le nom d'un certain "Pèlerin" qui avait soigné dans le désert et, quoique j'eus troqué mon nom pour celui que m'avait donné l'imam, je ne pus leur cacher que j'étais bien l'homme dont on leur avait parlé.

Je peux dire que je vécus heureux pendant toutes ces saisons qui défilèrent. Certes, j'étais toujours dans le même dénuement que dans le fond de ma grotte, cependant je ne ressentais plus de jouissance malsaine au contact de cet état. Celui-ci n'était ni un bien ni un mal, juste un instant de vie à vivre, librement consenti. Il y a des pauvretés qui n'en sont pas mais qui, au contraire, ont de la grandeur et je ressentais la mienne comme étant de cette nature. À la surprise de certains qui venaient parfois de Nazareth ou de Jérusalem, je ne souhaitais pas d'autre condition que celle-là. C'était la mienne et elle valait bien celle de tous les Frères Mineurs dont j'avais si souvent envié autrefois la destinée.

Certains soirs, assis quelque part dans le fouillis des roseaux, il m'arrivait encore de regarder mes mains ainsi que je le faisais jadis en haut de ma tour ou en traînant sur un chemin de ronde. Que n'avaient-elles pas vécu, ces deux paumes? Elles avaient tenu un sceptre, manié de l'or, brandi une épée et caressé... Elles étaient mortes aussi, elles avaient appris à mendier, puis à soigner... Qui saurait jamais cela? Leur histoire, qui se confondait avec la mienne, n'avait peut-être d'ailleurs pas d'importance puisque, au-delà des contradictions de leurs actes, elles

n'avaient cherché qu'un seul état: l'Amour. Leur vérité se résumait à cela. Celle-ci était simple et, lorsque sa juste perception montait en mon être, tout relent de dualité s'éteignait.

Alors, ils pouvaient bien venir vers moi, ces combattants turcs, ces fils de sultans, ces négociants, ces bergers ou encore ces simples bédouins qu'un mal faisait souffrir.

Ils avaient tous le même visage et je ne voulais pas savoir comment se nommaient leurs guerres.

De son côté, Faucon me montrait la voie du grand large en prenant son vol toutes les fois qu'il le souhaitait. Après de longues heures d'absence, il finissait toujours par revenir. Sans prévenir, son battement d'ailes venait soulever ma chevelure et ses serres s'abattaient rudement sur mon épaule. «C'est moi, Saubhiya! L'ai-je entendu mille fois me crier au-dedans. Ne t'endors pas!» Et comme il avait raison, Faucon! Ce que l'on prend parfois pour un crépuscule peut s'avérer avoir toutes les vertus d'une aurore.

Au cours de ce qui fut, je crois, ma troisième année sur les bords du lac de Tibériade, une silhouette différente des autres se profila au bout du sentier bordé de chardons menant vaguement à ma cabane. C'était celle d'un homme à cheval. Sur ce qui ressemblait de loin à une cote de mailles, il portait une sorte de surcot qui avait jadis dû être blanc. Mon cœur se mit à battre...

Un chevalier ici? Il y avait une éternité, que je n'en avais pas rencontré. À chaque fois qu'on m'en avait signalé quelques-uns, je m'étais toujours arrangé pour les éviter, quitte à m'infliger un épouvantable détour dans une zone incertaine. On leur délivrait donc encore des sauf-conduits! À moins qu'ils n'en aient toujours pas fini avec leur guerre. Cette fois, pourtant, impossible de s'esquiver.

J'étais bien campé sur mes deux pieds à l'ombre du figuier et je n'avais plus qu'à espérer qu'il passe vite sa route. D'ailleurs, comme les autres, il n'y avait certainement que Jérusalem pour l'intéresser.

Cependant, dès que l'homme fut à quelques pas de moi et que je le vis descendre de son destrier, quelque chose en lui m'impressionna. C'était son port de tête, dirais-je aujourd'hui. Il ne me semblait pas comparable aux autres ou, du moins, à ce que ma mémoire conservait des autres. Rien à voir avec ces rustres que, dans une autre vie, je me souvenais avoir menés à travers prairies et labours, une épée à la main. Il était habillé de dignité.

- Es-tu celui qu'on appelle Saubhiya? fit-il aussitôt dans la langue du peuple de cette partie du monde.

- En effet...

- Alors, c'est toi que je cherche... On m'a bien indiqué.

Au tremblement de sa voix, je compris que le chevalier était épuisé.

- On m'a dit que tu connaissais les herbes et que tu guérissais...

- Les herbes, non... mais je soigne, j'ai des mains...

- C'est bien cela... J'ai besoin de toi.

En prononçant ces mots, mon interlocuteur écarta avec peine l'un des pans du grand manteau de laine grise fixé sur ses épaules. Je découvris alors une large plaie à son flanc droit. Le sang suintait et des mouches s'y agglutinaient.

- Une petite escarmouche, il y a deux jours, continua-t-il en se redressant, comme pour s'excuser. Juste quelques voleurs mais...

- Mais Dieu ne reconnaît pas toujours les siens, n'est-ce pas?

Ma réplique était venue d'elle-même et j'ignorais si elle se voulait un simple trait d'humour ou si elle trahissait les restes d'une vieille amertume.

Pour toute réponse, l'homme tenta de rire mais sa blessure l'en empêcha. Elle était infectée et lui, il avait la fièvre. Ainsi, en vérité, notre conversation n'alla-t-elle pas beaucoup plus loin, ce jour là. J'allongeai le chevalier sur la natte qui me servait de lit puis j'entrepris de le soigner.

Mais comme je m'éloignais de lui afin d'aller chercher un peu d'eau à l'extérieur, je découvris son manteau tombé quelque part, sur l'herbe. Je me baissai afin de le ramasser et ce fut alors que le signe apparut, aussi carmin que le sang de la plaie à soigner... La croix du Temple! Un fantôme du passé! Du tissu, je fis aussitôt une boule que j'allai négligemment jeter dans un coin de mon abri.

Oh! Là, je vis bien que quelque chose n'était pas encore parfaitement cicatrisé en moi et que la Vie avait délibérément choisi une plaie pour me montrer les restes de la mienne. Se pouvait-il que l'âme humaine demeure toujours en chantier... même lorsqu'elle caresse la paix? Cela me parut évident et c'était d'ailleurs ce que Faucon ne cessait de me répéter à chacun de ses vols. «Toujours plus haut!»

Ainsi donc, même si j'avais voulu m'endormir, je ne le pouvais pas. Quel que soit son nom, il existait *quelque part* dans les Cieux, un merveilleux agencement des faits, des choses, des animaux et des hommes qui s'employait à passer notre être au tamis de son exigence. Jamais, je crois, je n'en fus plus stupéfait que ce soir-là, au chevet du chevalier grelottant de fièvre. Celui-ci s'appelait Odon, il venait d'Anjou et je me dis qu'il était bien un envoyé de Dieu puisqu'il avait su pointer en moi un résidu d'obscurité.

Tout inquiétante qu'elle fût à première vue, la plaie d'Odon de Renoncourt changea vite d'apparence et le

chevalier recouvra ses forces au bout d'une petite semaine. Au fond de moi, j'étais persuadé n'y être pour rien. C'était la Mer de Galilée qui accomplissait l'essentiel, elle et la lumière bleue qui se levait sur ses rives chaque matin.

Odon le voyait autrement et ne cessait de remercier Dieu de m'avoir placé miraculeusement sur son chemin. Bien sûr, mes yeux clairs et les traits de mon visage m'avaient trahi dès le premier instant et nous ne tardâmes donc pas à converser dans notre langue d'origine. J'eus de la peine à pratiquer cet exercice. Les mots les plus simples s'étaient réfugiés dans les arrières-salles de ma mémoire et il fallait que je me fasse violence pour les en déloger.

Au fil de nos conversations sur les bords de l'eau, j'appris que le chevalier était un de ces hommes du Temple qui avaient passé la plus grande part de leur vie sur les pourtours de la Terre Sainte. Il avait d'abord vécu à Constantinople puis les circonstances l'avaient progressivement amené à Tyr, à Sayette, à Acre... Des noms qui me faisaient frémir parce qu'ils me tiraient en arrière.

Âgé d'une cinquantaine d'années, Odon de Renoncourt était de la race des vieux combattants. Il avait fait toutes les guerres et parcouru la plupart des routes du monde connu sans avoir jamais pu s'enraciner quelque part.

Quant à moi, je restais plus que discret sur mon parcours. Oui, je venais du royaume de France, oui, j'avais été de ceux qui avaient voulu sauver le Tombeau mais après... Après, je m'embrouillais dans des explications qui n'en étaient pas. J'étais tombé malade, je n'avais pas pu embarquer pour Gênes et puis, cela restait flou. Le chevalier n'insista pas. Il avait une idée de ce que signifie

un jardin secret et du respect qu'on lui doit. C'était seulement mon nom qui l'intriguait.

- Et "Saubhiya"? Pourquoi t'appelles-tu ainsi? Tu t'es donc converti?

- Converti? Pour quoi faire? Il resta interloqué.

- Oui, pour quoi faire? Pour m'enrôler sous un nouvel oriflamme? Un jour, le vent souffle dans un sens, le lendemain, il change d'avis et se rue dans une autre direction. La plupart des hommes sont ainsi... Quant à moi, j'ai décidé que c'était terminé. Je suis sorti du tourbillon. En quelques mots, Chevalier, ce n'est plus le vent qui m'intéresse. Il m'a fatigué. Seul le Souffle qui se cache derrière lui me fait vivre. Certes, j'aurais pu découvrir cette vérité sur les terres bretonnes ou à la cour de Champagne, mais c'est sur ces arpents de caillasse qu'elle est venue me chercher. Alors, pourquoi irais-je ailleurs, voyez-vous? Je ne veux plus savoir ce que raconte une bannière.

L'homme me dévisagea intensément. Il fronça ses sourcils broussailleux puis se mordit la lèvre inférieure.

- Ainsi, tu ne m'as pas guéri par Messire le Christ?

- Je vous ai soigné en tentant d'approcher le Souffle qui L'habite...

- Qui L'habitait, veux-tu dire ?

- Non, qui L'habite. Je crois qu'Issa n'est plus de ce monde mais que Messire le Christ y voyage toujours.

Odon de Renoncourt se racla la gorge.

- Qui t'a enseigné cela?

- Tous ceux que la Vie a placés le long de mon chemin, même - et surtout - ceux que vous appelez les Infidèles.

- Les ai-je nommés ainsi?

- Pour tous les Chrétiens, ils ne sont rien d'autre que cela...

Il y eut alors un long silence entre nous. Aucun, je crois, ne regardait l'autre. Nous fixions la ligne bleutée des montagnes, de l'autre côté du lac, peut-être dans l'espoir qu'elle nous apporterait des mots qui ne venaient pas facilement.

Le chevalier finit par prendre une grande inspiration.

- Me suivrais-tu jusqu'à Jérusalem?

La question me parut si insolite que je la pris pour une plaisanterie et que je me mis à rire. Mais lorsque je me tournai vers mon interlocuteur, je vis que celui-ci était sérieux. Il se montrait même très grave.

- À Jérusalem? Et qu'irais-je y faire?

- Eh bien... Le Temple y demeure encore, vois-tu... Nous y avons toujours une Maison.

- Je vous ai dit, Messire, que je ne voulais plus de bannière. Et puis, mes jambes sont fatiguées... Je suis vieux.

- Qui te parle de bannière? As-tu seulement l'idée qu'il puisse y avoir *un Temple derrière le Temple!*

- Je n'ouï rien de ce que vous me dites...

- N'est-ce pas toi qui m'as parlé d'un Souffle en arrière des tourbillons du vent?

Le chevalier savait discourir; j'étais piégé. Oui, je comprenais parfaitement ce que pourrait signifier "un Temple derrière le Temple". Il m'était aisé de deviner les implications d'une telle déclaration. Je n'avais juste pas la moindre envie de me replonger dans un monde qui m'avait épuisé et dont je croyais avoir, moi aussi, épuisé toutes les ressources.

Tranquillement, je me levai et j'allai marcher sur les galets de la rive. Il me fallait du silence. Aller à Jérusalem? Encore une fois, pour quoi faire? Je ne voyais pas, d'ailleurs, ce que le Temple pouvait bien avoir à dire à une espèce de vieil ermite des bords du lac. Je me souviens

avoir alors passé vigoureusement ma main dans ma barbe puis m'être enfoncé dans l'eau jusqu'aux genoux. «De toute façon, me répétais-je intérieurement, mes jambes me font souffrir...»

Odon de Renoncourt n'insista pas davantage et quelques jours passèrent encore jusqu'au moment où il fut en état de se hisser à nouveau sur son destrier, l'épée au côté. Machinalement et aussi sans doute pour précipiter un peu son départ, je me mis à l'aider dans la préparation de son harnois et en sellant sa monture.

- Tu as été chevalier, toi, n'est-ce pas? Tu ne t'es point battu avec les piétons!

Comment nier? Les gestes familiers m'étaient revenus si spontanément qu'il aurait été ridicule de dire non à l'évidence. De la tête, j'esquissai donc un rapide «oui».

- Et tu n'en es pas davantage fier? Était-ce donc vilénie pour toi que de combattre sous le roi Louis?

- Je vous l'ai dit, Messire, je suis passé à autre chose, les oriflammes ne m'émeuvent plus, répliquai-je tout en essayant de détendre le nœud qui se formait dans ma gorge.

- Étais-tu à Carthage, dans le camp retranché, lorsqu'il trépassa? Moi, j'y étais... tout comme à Sayette lorsque nous apprîmes la nouvelle de la mort de Madame la reine Blanche.

Je me forçais à ajuster les étriers du chevalier et je n'avais pas envie de répondre. Il fallait juste qu'il parte tout de suite.

- Par Dieu, tu es décidément étrange, toi! Et puis, cette façon que tu as de toujours vouvoyer! Un peu comme lui, à ce qu'on m'a dit, tiens! Enfin, c'est toi qui décides... Mais c'est grand dommage! Il me semblait qu'il y avait quelque chose pour Saubhiya à Jérusalem... J'ai

même cru que c'était pour cela que le Seigneur m'avait envoyé ici...

Je fis quelques pas en arrière et, toujours sans rien répondre, je laissai le chevalier Odon mettre le pied à l'étrier.

Ce fut à ce moment précis que l'in vraisemblable se produisit. Il y eut dans l'air, derrière moi, une sorte de sifflement et, instantanément, je reçus un petit choc au sommet du crâne. C'était Faucon! Il venait de me donner un coup d'aile avant de poursuivre son vol à l'horizontale puis de s'élever au-dessus du lac.

Le chevalier, qui essayait de comprendre ce qui venait de se passer, me fixa longtemps du haut de son destrier. En vérité, je devais être bien pâle. J'aurais juré que l'on venait de m'adouber du plat de l'épée ou que quelque sainte Présence m'avait offert, sans prévenir, sa bénédiction.

- Mais je n'ai point de monture, Messire Odon, lançai-je alors sans réfléchir et comme poussé par un élan dont je ne maîtrisais rien. Non, je n'ai point de monture, comment ferais-je pour vous accompagner?

L'homme me regarda bouche bée puis partit bientôt d'un grand éclat de rire.

- Allons, Jérusalem n'est pas si loin! Je crois bien que celui-ci saura nous porter tous deux jusque là-bas! s'exclama-t-il enfin en tapotant l'encolure de son cheval.

Et c'est ainsi que se passèrent les derniers instants de Saubhya sur les bords du lac de Tibériade.

## **Chapitre VIII**

### **Derrière le voile**

Puis-je savoir ce que tu as jeté si loin dans l'eau, ce matin, juste avant de partir?

- Une pièce d'or... un écu.

J'avais répondu cela spontanément, sans la moindre censure. D'abord, le chevalier ne rétorqua rien. Il se contenta d'aiguillonner un peu plus sa monture. Mais finalement, au bout d'une lieue, n'y tenant plus, il rompit le silence qui s'était installé entre nous.

- Es-tu donc fol? Un écu! Pourquoi avoir fait cela?

- Il ne me servait à rien... Cela faisait peut-être dix années, ou davantage, que je l'avais. Et puis mon sac est tout usé... Je l'aurais bientôt perdu.

- Et alors?

- Alors, c'était mieux que j'en fasse don au lac.

- Et penses-tu qu'il en fera quelque chose, lui?

- Il m'a suffi qu'il l'accepte. D'ailleurs... je crois que c'est lui qui me l'a demandé.

- Le lac?

- Oui... Ou plutôt, ce qui est au fond de lui. Cette "chose-là" a le pouvoir de tout laver.

- Même l'or?

- Oh, ce n'est pas vraiment de l'or que j'ai envoyé au fond du lac, voyez-vous, Messire, mais juste son apparence! En vérité, j'ai tourné la dernière page d'un vieux manuscrit. Une libération! Vous pouvez comprendre...

Nous n'arrivâmes aux portes de Jérusalem que le lendemain soir. Le destrier d'Odon était aussi épuisé que nous et nous partageâmes son soulagement lorsque sa bride fut attachée à un gros anneau de fer dans le fond d'une cour.

Jérusalem! Je m'étais pourtant juré cent fois de ne plus y remettre les pieds ĩ Cette ville qui avait piégé mon âme pendant la majeure partie de ma vie, voilà qu'elle avait eu raison de mes résistances une fois de plus.

Nous avons dû parlementer longtemps avec les gardes au pied des murailles avant de pouvoir franchir celles-ci, aussi faisait-il déjà nuit noire lorsque l'on m'introduisit dans un petit dortoir. La pièce avait des allures monacales. Un lit m'y était offert et on ne me fit aucune remarque quant à la présence de Faucon sur mon épaule.

Trois ou quatre hommes étaient déjà allongés dans la pénombre sous la timide danse d'une lampe à huile suspendue au plafond voûté. Ils ronflaient et sentaient autant le cheval que je devais moi-même empester toutes les odeurs d'un voyage qui m'avait paru n'en pas finir.

Je me souviens m'être étendu sur ma paillasse en me demandant ce que je faisais là. Le chevalier de Renoncourt avait certainement raison, j'étais fou! Finalement, j'ignorais pourquoi j'avais accepté de le suivre. Je m'étais toujours un peu méfié du Temple... Des bruits

avaient autrefois couru concernant ses étranges coutumes et je n'avais jamais su que faire de ceux-ci. Les chevaliers à la croix pattée avaient eu pour mission de protéger les routes de la Terre Sainte, ils s'en étaient toujours fort bien acquittés et le roi que j'avais été avait préféré se moquer du reste.

Où en étaient-ils de leur mission et de leurs ambitions? Je n'en avais plus qu'une vague idée puisque j'avais clairement signifié à Odon que cela ne m'intéressait pas. Je savais seulement que le royaume chrétien de Jérusalem n'était plus que l'ombre de lui-même, que le Krak<sup>1</sup> était tombé aux mains "infidèles" un an à peine après ma "mort" et qu'il n'y avait plus guère que Acre, ou presque, pour conserver ses remparts debout. Quant aux Chevaliers du Temple eux-mêmes, certains bénéficiaient encore de quelques sauf-conduits et d'une Maison à Jérusalem par égard à leur courage et par respect pour leur foi.

Les épaules et les jambes endolories, je tentai enfin de trouver une position pour dormir, me faisant la réflexion que ce qui était advenu était juste et que mon écu au fond du lac ressemblait à un pardon demandé.

La journée du lendemain se passa pour moi dans l'oisiveté la plus totale. Mes compagnons de dortoir se révélèrent sans grand intérêt. C'était des nostalgiques d'anciens faits d'armes et, manifestement, aucun feu intérieur digne de ce nom ne les habitait. L'un venait de terre anglaise, l'autre de Nicosie, tandis que les deux derniers parlaient entre eux la langue de La Roche de Marseille.

---

<sup>1</sup> La plus grande forteresse bâtie par les Hospitaliers au Proche-Orient. Elle se situe sur l'actuel territoire de la Syrie et pouvait abriter jusqu'à 2000 personnes.

J'avoue avoir été pris de quelques brutales envies de m'en retourner vers Tibériade ou même vers n'importe quel désert. Dans ces moments-là, je regardais Faucon qui avait toujours le don d'aller se percher sur le rebord de toutes les fenêtres fermées et je me disais que c'était lui le responsable... Un responsable qui devait avoir ses raisons toutefois, et dont la présence finissait par n'être plus que tendresse complice. Qu'avait-il senti, lui, de ce prétendu "Temple derrière le Temple"? De mon côté, je n'envisageais rien, je n'y pensais même pas. Je faisais seulement confiance comme j'avais appris à le faire car je voulais continuer à vivre dans la paix présente, tel un vrai Fils de l'Instant.

En réalité, les ruelles et les places de Jérusalem ne m'attirèrent que peu. On y trouvait la même folie de couleurs et de senteurs qu'autrefois. Je n'y cherchai aucune trace d'un passé révolu et, lorsque j'eus réussi enfin à apercevoir le Mont des Oliviers après avoir un peu traîné hors des remparts, je décidai simplement de rejoindre la Maison du Temple.

- Où étais-tu donc, Messire Saubhiya? Voilà deux bonnes heures que je te cherche!

Odon de Renoncourt se leva du banc sur lequel il avait pris place dans la salle des repas. Il marcha vers moi, abandonnant ainsi la dizaine de chevaliers avec lesquels il discourait l'instant d'avant.

- Je parlais de toi et de tes convictions fort intéressantes... ajouta-t-il, comme si nous étions les plus vieux amis du monde et que je lui avais livré le fond de mon cœur.

Bientôt, la petite assemblée se regroupa autour de moi et on me pressa de questions. Sous quel baron avais-je combattu? Qui m'avait donc appris à soigner? Était-il

vrai que j'avais étudié les Sourates et pourquoi cet oiseau qui ne me quittait pas?

Sans le moindre embarras, je ne répondis pratiquement à rien... Je souriais, surtout. J'avais appris que peu d'hommes tiennent véritablement aux questions qu'ils posent. Ils passent de l'une à l'autre par l'habitude de la curiosité, sans lier entre elles les réponses et les non-réponses. Et, ce faisant, ils se satisfont de définir l'autre en apposant au-dessus de sa tête un ou deux qualificatifs. Comment s'étonner, dès lors que l'humanité piétine au-dedans d'elle-même sans faire de véritables mouvements? Les vraies questions sont si rarement soulevées!

Le chevalier Odon n'était cependant pas de ce type d'hommes dont les pensées ne sont qu'un chapelet de brèves opinions. Il me l'avait déjà prouvé. Aussi, dès que ses compagnons furent fatigués de leurs propres paroles et surtout de leurs plaisanteries de guerriers désabusés, il m'attira à part, dans une petite pièce en arrière de la salle des gardes. C'était une sorte de bureau. Quelques parchemins y traînaient au fond d'un coffre grand ouvert et deux lourds fauteuils de bois donnaient l'impression de nous attendre entre leurs bras. Odon poussa un long soupir avant de s'affaler sur l'un d'eux.

- Saubhiya, dit-il à demi-voix, parlons vrai, ce soir... Je ne sais point qui tu es, mais ce que je vois derrière ton regard et les quelques paroles que ton cœur laisse parfois échapper me font songer aux plus âgés d'entre nous. Oh, je ne parle pas de l'âge de l'homme... Ne fais pas semblant de ne rien comprendre! Je parle de l'âge de l'âme... Une fois de plus, je me mis à sourire mais ce n'était pas une fuite, non, car rien, souvent, ne me paraissait plus puissant qu'un sourire pour donner tout ce que Ton possède.

- Oui, reprit-il en tirant son fauteuil vers le mien, je ne sais pas grand chose de ta route et peu importe car elle

t'appartient... Ce que tu m'as annoncé de ta foi, pourtant, je n'en retrouve l'essence que dans le plus secret de notre Ordre. Je veux dire, derrière la façade du Temple... Là où il n'y a pas seulement la croix, mais tant d'autres signes et de vérités. Nous sommes quelques-uns, vois-tu, à avoir appris à lire d'autres mots que ceux que l'œil capte à la superficie des saints Ecrits...

En toute vérité, Saubhiya, ce n'est pas la délivrance du Tombeau qui nous a attirés ici! Messire de Payns<sup>1</sup> était nourri d'une autre ambition lorsqu'il créa notre Ordre. Son âme avait été enseignée à quelque chose de si vaste qu'il lui fallait trouver... un prétexte pour faire le voyage et y entraîner, à sa suite, des cœurs ouverts. Tu connais la suite... Un engouement pour les horizons lointains, une croyance que l'on brandit afin d'assouvir ses propres pulsions, une armée qui grossit, des guerres et des fleuves de sang. Un débordement! Mais au-delà de ça, je te le dis, le Temple derrière le Temple n'a jamais cessé d'exister. Il se maintient près de l'origine et perdure! Seule sa porte d'accès est rendue plus étroite que jamais... Si étroite que les âmes sont éprouvées durement avant de seulement savoir qu'elle existe. Me comprends-tu?

- Je le pense...

- Alors, tu sais que si la vie de ceux qui ont trouvé, parmi nous, l'accès au Temple des Temples est dédiée à Messire Jésus, elle ne s'en arrête pas pour autant à Son nom. Ce nom est un flambeau qui nous révèle d'autres flambeaux. Un flambeau qui calcine en nous ce qui n'est pas nous. Un flambeau enfin, Saubhiya, qui aveugle ceux qui ne sont pas prêts à le contempler. Voilà pourquoi la porte est si étroite!

---

<sup>1</sup> Hugues de Payns.

- Je vous entends, Messire Odon, murmurai-je très touché par l'émotion que le chevalier laissait poindre entre chacune de ses phrases. Oui, je vous entends bien... Mais qu'avez-vous à faire de moi? Je ne suis point de votre Ordre et je n'ai aucun désir de m'y joindre. J'ai tracé mon chemin par la simple force d'une lumière extraordinairement rare à capter... celle du bon sens. C'est ainsi que j'ai choisi le désert et la Galilée pour maison, voyez-vous. Et je vous le dis, ma solitude est très peuplée...

- Ainsi, est-ce pour cela que je t'ai invité à me suivre jusqu'en ces murs. Seuls ceux dont la solitude est vivante peuvent partager ce qui nous nourrit. Ces quelques chevaliers qui viennent de t'agresser de paroles n'ont eux-mêmes pas la moindre idée de ce dont il s'agit,

- Ils ne m'ont pas agressé, répondis-je. J'avais plutôt la sensation de me trouver face à des enfants. Cela n'avait rien d'indisposant ni de blessant...

- Oui... Des enfants qui peuvent avoir la dent longue et l'épée acérée. Par rapport au commun des mortels, ils ont beaucoup appris au sein de notre Ordre et sur ces terres mais...

- Mais?

- Mais sur leur route, ils sont restés semblables à des animaux savants. Derrière le voile du Temple, ils ont eu beau accumuler quelques secrètes vérités, rien en eux n'a profondément changé. Leur âme a gardé son armure.

- Alors, à quoi sert le Temple derrière le Temple?

- Un escalier qui ne compte qu'une marche ne mérite pas le nom d'escalier... Il existe un autre Temple derrière ce deuxième Temple pourtant déjà voilé.

Je commençais à voir clair en l'intention d'Odon. Je me demandais seulement ce qu'il avait bien pu percevoir en moi pour prendre le risque de me parler ainsi.

- C'est à cet autre Temple que tu veux m'introduire?

- Je crois que ta conscience y a déjà pénétré sans que tu le saches. Tout te trahit... même ton corps!

Je voulus rire comme pour me disculper ultimement. Mais me disculper de quoi...? Parfois, le fait de comprendre rend si différent qu'il procure la fugitive sensation d'être fragile et fautif.

Le chevalier, quant à lui, ne plaisantait pas. Au fond de moi, je savais parfaitement qu'il disait vrai et qu'il ne faisait que me repousser dans mes derniers retranchements. Oui, j'avais conscience d'avoir approché quelque chose d'essentiel et que ma force était précisément née dans le secret préservé des expériences vécues. Saubhiya avait revêtu cette sorte de nudité qui permet de traverser les murailles et Faucon lui avait enfin fait don d'un autre regard, telle une flèche et tout en transparence.

Changeant brusquement de ton, Odon de Renoncourt rapprocha encore un peu plus son siège du mien.

- Quelque chose insiste en moi pour que je te fasse rencontrer le Grand Maître de notre Ordre. Il sera entre nos murs demain, si Dieu le veut. En as-tu ouï - parler? Il se nomme messire de Beaujeu... Guillaume de Beaujeu!

Un voile se glissa devant mes yeux... Guillaume de Beaujeu! Non seulement je ne pouvais plus rien percevoir du visage de mon interlocuteur, mais la terre entière s'ouvrait sous moi. Guillaume de Beaujeu était mon parent... Même avec les années, il ne pouvait manquer de me reconnaître! Impossible d'imaginer pire catastrophe! Le chevalier continuait à parler mais je ne l'entendais plus... Peut-être même ai-je fermé les yeux, je ne sais pas. Je sentais un torrent de lave et de cendres jaillir des tréfonds de mon être comme de la bouche d'un volcan. L'image

m'en venait et elle allait me consumer. Il fallait réagir vite! Je repris ma respiration et je me redressai sur mon fauteuil.

Je crois que mon interlocuteur s'aperçut à cet instant que je ne l'écoutais plus. Il avait dû me poser une ou deux questions et ma tête n'avait répondu que par un vague acquiescement là où tout un développement se serait certainement imposé.

- M'entends-tu, Saubhiya?

- Certes, certes... Je tentais simplement de situer messire Guillaume dans mes souvenirs...

- As-tu donc à ce point tout oublié? Le royaume en fit grand bruit, en ce temps-là. Oui, souviens-toi de son parent Humbert... Le roi Louis le nomma connétable! N'es-tu jamais passé avec l'ost royal au château de Pierre Aiguë, près Maçon?

J'avais beau avoir prié et médité pendant des années, je n'étais plus pris que d'une seule et violente envie, celle de lâcher tous les jurons de la Création. Ainsi, je ne me réduisais plus qu'au petitement humain, misérablement envahi par le trouble et la rage.

Qu'avait donc cherché le Ciel à travers une certaine Fatima dont j'ignorais tout et, surtout, qu'avait fait Faucon en me frappant le crâne de son aile? La Lumière avait-elle un dessein d'ombre me concernant? Savait-elle tendre des pièges pour labourer jusqu'à l'extrême ceux qui s'acharnent à la semer?

Les questions angoissantes déferlaient tandis que je restais sans voix face au chevalier dont je devinais le regard sans cesse plus inquiet.

Une seconde fois, je repris ma respiration.

- Il fait si chaud et je ne suis plus jeune, Messire.

Je ne sais où je trouvai alors la force de me lancer dans le vide mais, en prononçant ces paroles, une

certitude s'installa en moi... Je me devais d'être plus puissant que tout! Non, cette fois-ci, je ne me déroberais pas, je ne prendrais pas la fuite! Je n'achèterais pas ma liberté en échange d'une pièce d'or abandonnée à la hâte! Tous les Saubhiyas du monde allaient me venir en aide, j'allais les appeler et ils m'entendraient... Cela ne se pouvait pas autrement.

- Bien, dis-je, si Notre Seigneur le veut, je rencontrerai donc messire de Beaujeu...

Le lendemain se leva sur un ciel d'une douceur infinie. C'était le printemps et il y avait un amandier en fleurs dans la cour de la Maison du Temple. Il semblait avoir poussé là, miraculeusement, entre les grosses dalles de pierre sans cesse martelées par les sabots des chevaux. Au-dessous de lui, plantées dans la muraille de la bâtisse, flottaient les couleurs de *Beaucéant*, la bannière du Temple.

Je tentais de rassembler mes souvenirs et de m'imprégner de leur sens... Elles n'avaient pas changé... "d'argent et de sable à la croix pattée et alésée de gueules"...

Guillaume de Beaujeu était effectivement arrivé à Jérusalem. Dès l'aube, muni d'un sauf-conduit, il avait pu franchir les portes de la ville et il prenait du repos dans sa chambre.

«Je lui ai déjà parlé de toi» m'avait assuré fièrement Odon, sitôt après m'avoir aperçu traversant la salle des gardes.

Alors, je patientais... C'était un honneur qui m'était fait et il était trop tard pour répliquer quoi que ce soit.

Je n'avais aucune idée de ce qui pouvait m'attendre mais je m'étais levé avec la sereine conviction de pouvoir franchir les murailles les plus épaisses sans sourciller le moins du monde.

Je me souviens que j'étais assis sous l'amandier avec Faucon sur l'épaule, lorsqu'en fin de matinée, je vis se profiler la silhouette d'un homme à l'allure ascétique sur le large seuil de la demeure. C'était messire de Beaujeu, je le reconnaissais, le temps ne l'avait pas effacé... Derrière lui, manifestement impatiente, une autre silhouette se projetait jusqu'à moi... Odon de Renoncourt.

- Voici le chevalier Saubhiya! lança celui-ci en me montrant du doigt sous mon arbre. Comme je te l'ai dit, il a servi sous le roi Louis.

Beaujeu s'avança vers moi d'un pas décidé et je ne pus que me redresser pour le saluer moi-même.

En l'espace d'un éclair, il m'apparut que l'homme avait beaucoup souffert. Celui que j'avais connu était maintenant retranché derrière les profonds sillons de son visage. Il n'était plus mon parent ni un grand baron parmi d'autres, mais une âme scarifiée et porteuse d'une immense croix écarlate sur la poitrine. Oui... Je ne voyais plus que sa croix qui marchait vers moi. C'était celle d'un vrai Maître du Temple et cela n'était pas discutable.

J'avoue avoir pourtant hésité un instant avant que de m'incliner selon l'usage. Dans ma tête, le roi était mort depuis longtemps mais, dans mon corps, certains muscles se montraient sans doute encore rebelles à cette idée. Comment lire autrement une telle résistance? Qu'est-ce qui transpire le plus de vérité? Les signes que l'on couche sur un parchemin... ou la mémoire de la peau de ce même parchemin? Tout a son histoire qui se respecte.

Arrivé à deux pas de moi, Guillaume de Beaujeu chercha mes yeux sans attendre. Je ne me dérobaï pas et je plantai littéralement les miens dans les siens. Impossible de savoir si j'espérais quoi que ce soit... Je voulais juste ne plus fuir, pressentant peut-être que ma totale libération passerait par ce subtil affrontement.

Ainsi que je le redoutais, la stupeur s'installa aussitôt dans le regard de Beaujeu. L'homme se racla la gorge, passa sa main dans le peu de cheveux qui lui restaient puis laissa enfin échapper quelques mots.

- Chevalier Saubhiya? Est-ce que...

La suite ne vint pas. Le Maître du Temple se retourna vers Odon pour tousser puis il ajouta à son intention:

- Ce n'est point un lieu pour s'entretenir, me semble-t-il, Messire. Il fait trop chaud. Faites plutôt préparer un vin dans mon cabinet.

Devais-je être fier de moi? Fier de mon courage... ou de mon inconscience? L'homme avait manifestement reconnu celui qui avait été non seulement son roi mais son parent par alliance de famille. Il était devenu livide. Je l'avais ébranlé, cependant cela ne me disait pas ce que moi-même j'allais faire... Ma mort, ma renaissance, l'édifice de ma nouvelle vie, tout cela pouvait s'écrouler d'un coup. Un éclat de voix, une indiscretion, une trahison et le claquement de tonnerre résonneraient jusqu'en terre de France et bien plus loin encore!

Lorsque la lourde porte du cabinet privé de messire de Beaujeu se referma sur nous, il y eut un long silence. En toute logique, je n'avais pas à y mettre fin. Officiellement, je n'étais guère qu'un simple ermite qui n'avait jamais sollicité une telle rencontre.

Après avoir bu à la hâte et en solitaire une gorgée de vin, le chevalier se retourna vers moi. Il voulait reprendre cet échange de regard que nous avons eu. Il le voulait comme pour se soulager ou se réveiller de quelque chose de trop pesant. Je parvenais à lire en lui, me souvient-il, aussi, dès que nos yeux s'accrochèrent dans la pénombre, je ne pus contenir un léger sourire. Cela avait toujours été ma façon de faire et de dire «oui». Ce fut donc ainsi que je baissai le pont-levis et que je remontai la herse, dernière

protection de mon cœur. Voilà, c'était fait. J'étais libre... Plus d'ennemi, plus d'adversaire, plus de peur!

- Sire! s'écria alors Beaujeu en se jetant à mes pieds.  
Sire!

Le chevalier partit aussitôt dans de profonds sanglots et je n'eus d'autre ressource que de lui poser la main sur la tête. J'aurais pu l'imiter dans son débordement d'émotion car, dans ma poitrine, mon cœur était écartelé, cependant, une force en moi se montrait capable d'observer, malgré tout, la scène de l'extérieur.

C'était si particulier... Tandis qu'un homme avait reconnu le roi en ma personne, je ne m'étais jamais senti aussi pleinement Saubhiya qu'en cet instant précis. Mon passé avait cessé de me blesser! La Vie s'était emparée de Guillaume de Beaujeu pour dissoudre une cicatrice que je croyais indélébile et le miracle s'opérait: je pouvais tout regarder en face. Ma mémoire ne serait plus jamais une plaie!

C'est là que je saisis toute la portée de mon bonheur. J'avais deviné les contours d'une porte et j'avais osé passer le seuil de celle-ci.

Ces moments d'intense émotion durèrent fort longtemps entre Beaujeu et moi-même. Aucun mot ne venait se placer entre nous pour en atténuer la force et c'était merveilleux ainsi. Lorsqu' enfin je me décidai à prier le chevalier de se relever, je me sentis revêtu d'une puissance que jamais je n'avais approchée. Elle n'était ni orgueil ni fierté et je ne dominais rien d'autre que moi-même, du plus petit mouvement de ma main à la moindre ondulation de mon âme.

- Sire... Je voudrais vous dire... Comment se fait-il...?

- Faites silence, je vous prie, Messire Guillaume. Laissez-moi seulement vous conter... et scellez dans votre cœur chacune des paroles que je vais y déverser.

Il me semblait m'entendre de l'extérieur de mon corps. Était-ce bien moi qui m'exprimais ainsi avec l'assurance d'un monarque régnant? D'un geste sûr, je me vis pousser légèrement le Maître du Temple jusqu'à un siège puis je m'assis devant lui, le dos plus droit qu'il ne l'avait jamais été.

Alors, je lui pris les mains, je les serrai dans les miennes et mes lèvres et tout le souffle de ma poitrine se mirent à lui faire le récit de ma vie, de ma véritable vie, celle qui s'était ouverte au lendemain de ma mort. Ainsi, mon être se vida-t-il de ses secrets, fort simplement, sans préméditation, juste parce que c'était l'heure.

Nous ne bougeâmes pas de là jusqu'aux premiers signes de déclin du soleil, lorsque le fumet d'une soupe aux fèves nous rappela à d'autres réalités.

Guillaume de Beaujeu fut plus qu'ébranlé par la narration de mes chemins intérieurs. Ce n'était pas tant ma survie qui l'émerveillait que l'itinéraire solitaire de mon âme à travers ses propres déserts et ses oasis de liberté.

L'homme comprenait... Il comprenait tout et quand nous dûmes nous attabler autour du repas commun pour rompre le pain, je vis qu'il ne portait pas en vain son titre. Son visage ne trahissait plus la moindre marque d'émotion. Il chercha même à animer la table avec quelques plaisanteries aimablement "peu chrétiennes" lorsque le chant du muezzin se faufila jusqu'à nous. Il n'y eut, je crois, qu'Odon de Renoncourt pour soupçonner l'importance de ce que nous venions de vivre. Un instant, il espéra pouvoir fouiller le regard de son Maître, puis le mien... En vain.

Lorsque la nuit nous sépara tous, je refusai la chambre privée que messire de Beaujeu se fit un devoir de m'offrir. Il était clair que je n'étais plus roi et que je ne voulais pas sortir de la voie que je m'étais choisie. Du

reste, le chevalier avait quelque chose d'infiniment plus beau et plus grand à m'offrir qu'un espace de confort. Ce quelque chose, si la Vie le voulait, je le découvrirais dès le lendemain à l'aube. Messire Guillaume le souhaitait de tout cœur et il était convenu que nous nous retrouverions tous deux dans le lieu même de ma confession.

Je garde en mémoire le souvenir d'une nuit qui n'en fut pas une. Mon être profond baignait dans une immense douceur... Comme une lumière au sens premier du terme. Toutefois, de son côté, mon corps ne l'entendait pas ainsi. Il avait reçu un choc, il avait contrôlé celui-ci autant qu'il l'avait pu mais il fallait qu'il s'en décharge. Ce fut donc là, dans le dortoir de la Maison du Temple, que les premiers signes d'une douleur nouvelle me traversèrent la poitrine de part en part. J'étais devenu un vieil homme et il fallait que je finisse par en prendre conscience. Ainsi, lorsque, dans la pénombre, j'entrepris de pousser la porte ferrée du bureau de Beaujeu, j'étais réellement vacillant.

- Venez, Sire, je vous prie. Je n'ai point su fermer l'oeil de la nuit. Il y a déjà fort longtemps que j'ai rejoint cette pièce et que je vous y attends.

Le Maître du Temple se tenait debout devant moi, presque tremblotant, à la lueur hasardeuse d'une petite mesure de chandelle. De part et d'autre, nous ne pûmes retenir un mouvement d'accolade puis l'homme, après avoir fermé la porte, m'entraîna aussitôt derrière la massive table de bois où il devait avoir coutume de travailler. Il y avait là une armoire aux armes de l'Ordre. Le chevalier la poussa doucement, dégageant ainsi une lourde tenture mordorée sur laquelle, au-dessus de deux combattants croisant la lame, la lune et le soleil voulaient s'épouser. D'un geste mesuré, il en souleva ensuite l'un des côtés, juste assez pour laisser entrevoir une porte.

- Êtes-vous prêt à me suivre, Sire? Mais peut-être faudrait-il...?

Je ne compris pas immédiatement ce que Beaujeu cherchait à me dire. Il me fallut un instant pour réaliser qu'il était question de Faucon. Sa présence quasi permanente et presque fusionnelle à mon côté était devenue si évidente pour moi que je n'y faisais plus toujours attention. D'un coup d'œil rapide, je captai ses serres déjà solidement rivées dans le carré de gros cuir fixé sur mon épaule, à son intention.

- Oui, il vient, répondis-je brièvement. Il vient...

Après quelques tâtonnements dans le mécanisme du lourd cadenas par lequel la porte était solidement close, messire Guillaume se laissa aller à un soupir de soulagement. D'un coup d'épaule, il fit alors grincer sur ses gonds le panneau de bois, m'invitant par la même occasion à le suivre.

L'un derrière l'autre, nous descendîmes deux marches. Les yeux fouillant la pénombre, je découvris une petite pièce presque comparable à une cellule de prison. Près de l'un de ses angles, en hauteur, une très étroite fente avait été pratiquée dans la muraille; un rai de lumière s'y glissait à grand peine, suffisant toutefois à suggérer au lieu un semblant de vie.

- Une geôle?

- Non point, Sire... Il y a une autre porte, ici...

D'un geste du bras, Beaulieu m'indiqua la zone la plus sombre de la pièce. Oui, en cherchant bien, on y distinguait une porte. Celle-ci avait été fermée à l'aide d'une simple poutre. Il n'était pas difficile d'imaginer qu'il nous faudrait également la franchir. J'avoue qu'aucune pensée précise ne me traversait. Je trouvais tout cela simplement énigmatique et plutôt plaisant à vivre.

Cependant, dès que nous eûmes passé le seuil de cette seconde porte, les choses prirent une autre tournure.

Nous nous trouvâmes à l'extrémité d'une immense salle, toute en longueur, et voûtée en plein cintre. Là aussi, de minuscules fentes avaient été pratiquées dans la pierre, ce qui permettait d'y voir juste assez pour se déplacer. Je ne pus retenir une exclamation.

- Et l'odeur, Sire... La sentez-vous?

Effectivement, il y avait une présence dans l'air que je respirais. C'était quelque chose de fort, quelque chose de familier aussi...

- Les chevaux!

- Oui, Sire! C'était nos écuries... Nous y logions des centaines de destriers aux premiers temps de notre Ordre et lorsque Jérusalem était nôtre. Regardez, la paille en jonche toujours le sol!

Je fis quelques pas, seul, en avant. Oui, c'était bien cela... Il y avait même encore des dizaines et des dizaines d'anneaux de métal plantés en ligne dans la muraille.

- On dit que c'est messire de Payns qui les fit poser, commenta avec émotion Beaujeu en s'approchant de moi.

Oh, il savait, lui!

- Il savait quoi, Messire Guillaume?

- Il savait ce que représente ce lieu. Il l'avait compris depuis sa Champagne.

- Une écurie?

- Oh, non, Sire! Pas seulement! Le Temple... Nous sommes *sous* le Temple de Salomon, voyez-vous, près de ses fondations...

Je demeurai interdit un bon moment.

- Vous n'avez point dû le remarquer, mais notre Maison est sise sur les flancs du mont qui supportait

l'ancien Temple<sup>1</sup>. Elle y fut érigée au temps où messire de Bouillon<sup>2</sup> était roi de Jérusalem. C'est miracle si nous avons pu la conserver après avoir été si durement défaits.

- Mais est-ce donc là votre secret? Demandais-je, un peu déçu, tout en caressant de la main l'un des anneaux figés dans la roche. S'il s'agit juste d'un lieu oublié... ou ignoré par les fidèles de Mahomet, il n'y a certes là point grande gloire. Je comprends votre nostalgie, cependant...

- Oh non, non... Il ne s'agit guère de nostalgie, Sire! Sursauta Beaujeu. Non... Nous sommes à la porte... d'un sanctuaire du Dragon!

Ces mots résonnèrent en moi avec une force toute particulière. Le Dragon? Cela me renvoyait d'un coup sous Notre-Dame, suivant à grand peine le Frère Thomas et manquant d'étouffer à chaque pas. Je n'avais rien oublié...<sup>3</sup>

Cependant, je fis comme si de rien n'était et j'entrepris d'avancer au hasard des anciennes écuries du Temple. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité et je n'y voyais pas si mal. Beaujeu ne disait plus rien et me suivait, peut-être un peu dépité par mon absence de réaction face à la puissance fantastique qu'il avait évoquée.

Mais l'immense salle voûtée ne s'arrêtait pas là où je l'avais cru. Elle faisait un coude puis donnait sur d'autres espaces tout aussi impressionnants. Certains d'entre eux avaient été taillés presque intégralement dans la roche tandis que d'autres laissaient apparaître une architecture cyclopéenne remontant sans doute à des temps extrêmement reculés. En fait, nous nous déplaçons dans ce qui m'apparut bientôt être un dédale de gigantesques pièces au sein desquelles une discrète lumière parvenait

---

<sup>1</sup> Le Mont Morya.

<sup>2</sup> Godefroy de Bouillon

<sup>3</sup> Voir le chapitre "Notre-Dame du Feu", Louis du Désert tome 1.

toujours à se faufiler comme par enchantement. L'odeur des chevaux avait disparu, mais on respirait à peine.

- Sommes-nous encore dans des écuries, Messire?

- Oui, Sire... Mais pas les nôtres. Nous ne possédions pas tant de destriers ici! Regardez, ce ne sont plus des anneaux de métal, mais des trous, pratiqués directement dans la roche. C'était... C'était le roi Salomon lui-même qui y logeait ses chevaux et ses chameaux. On dit qu'il pouvait y en avoir jusqu'à deux mille! On les faisait entrer par un passage qui ouvrait plus bas, sur la vallée du Cédron. Mais ce n'est pas important, tout cela. Suivez-moi donc, je vous prie.

J'ignorais si Guillaume de Beaujeu s'était souvent autorisé à pénétrer dans ce lieu mais l'apparente facilité avec laquelle il s'y déplaçait me fit penser qu'il existait des signes permettant de ne point se perdre.

- Il fut un temps où nous venions souvent ici, murmura soudain le chevalier comme s'il avait lu en moi. Oh! Nous étions peu... Jamais plus de neuf, Sire. Neuf à savoir... et lorsque l'un de nous mourait, il était aussitôt remplacé par un autre dont la résistance et la sagesse avaient déjà été éprouvées.

- Pourquoi neuf?

- À cause des trois fois trois mondes...

La réponse était laconique mais j'en respectai l'énigme.

- En souvenir aussi de messire Hugues de Payns, du fait de ce qu'il avait appris à pratiquer ici même.

- Et comment se nomme cette chose?

- C'est... l'art de l'or, Sire. L'art de l'or humain! L'Alchimie...

Je me sentis sourire malgré moi. Ainsi, c'était donc vrai! Ils avaient bien un fondement tous ces bruits qui avaient parfois couru dans les couloirs de mon château,

sur les quais de la Seine. Je n'avais pas voulu les entendre... C'était du temps de ma surdité!

- Mais ce n'est pas tout, ajouta Beaujeu d'un ton plus grave. Il y a plus important encore.

Au bout des écuries, nous finîmes par arriver dans une succession de pièces de plus ou moins grandes dimensions dans lesquelles traînaient encore quelques coffres, des roues de chariots et des cordages. Ce fut là, quelque part, que nous prîmes une torche. Je me souviens que nous allumâmes celle-ci à grand peine après l'avoir trempée dans un liquide visqueux. La brandissant d'un geste sûr, le chevalier, qui marchait devant moi, s'engagea alors dans un escalier très abrupt, puis dans un autre et encore un autre... jusqu'à m'inviter à le suivre encore le long d'un quatrième qui, contrairement aux précédents et après les vestiges d'un mur abattu, s'enfonçait plus profondément dans le sol.

Faucon, quant à lui, s'était réfugié sur mon poing que je m'étais empressé de ganter. Au-dedans de moi, je lui parlais. Lui qui, pour moi, était venu des cieux, ne pouvait manquer de m'entendre...

Enfin, nous parvînmes à une sorte de grotte dont le plafond était, en vérité, fort haut. En déplaçant sa torche, messire Guillaume me fit remarquer une petite ouverture vers son sommet ainsi que des éboulis rocheux qui permettaient d'imaginer que cela pouvait constituer un passage possible pour remonter à l'air libre.

- Ce n'est pas une hypothèse, commenta Beaujeu.

Nous sommes exactement sous la grande mosquée<sup>1</sup> et, plus précisément encore, sous le rocher d'Abraham ou, si vous préférez, sous celui de Mahomet. C'est par cette

---

<sup>1</sup> La mosquée Al Aqsa, emplacement où la tradition situe le "sacrifice d'Abraham" et où Mahomet aurait reçu la demande de la rédaction du Coran.

ouverture, voyez-vous, que le Dragon jaillit à la surface du monde... et, qu'inversement, on peut le rejoindre dans son nid. Dès lors, il n'y a guère à s'étonner si ce lieu est convoité depuis le commencement des Temps. Celui qui l'occupe voit son rayonnement s'étendre sur toute la surface de la Terre, à travers toutes les veines de celle-ci.

- Quel que soit ce qui habite son cœur?

- Oui...

La réponse du Maître du Temple était sans appel. Elle rejoignait ce que j'avais compris de la Puissance de Vie que le Divin fait circuler de par l'Univers.

Le Feu n'appartient à personne. Il est. C'est tout. Celui qui comprend cela se place hors du temps, il ascensionne en se parant des ailes du Dragon. Quant à celui qui cherche à s'approprier la Force, il se rive à la course linéaire et désespérante des siècles qui s'entrechoquent. Celui-là ne trouve jamais d'issue à sa quête. Il est prisonnier des cycles, car tout ce qui a un début connaît nécessairement une fin. Qu'il soit homme de Mahomet, disciple d'Issa, fils d'Abraham ou d'un autre, il ne peut connaître que le combat parce que son âme ne parvient pas encore à concevoir autre chose qu'un enclos.

- Celui qui est simplement humain ne saurait vivre longtemps ici, Sire, me murmura Beaujeu à l'oreille comme s'il était pris d'une soudaine crainte. Mais, venez... Nous ne sommes toujours pas à destination.

À sa suite, je contournai ce qui me parut être un énorme bloc de pierre détaché du plafond de la grotte et je m'enfonçai dans un passage terriblement exigü. Nous marchions à demi courbés et la torche, qui menaçait pourtant de s'éteindre à tout instant, nous renvoyait une chaleur presque insoutenable.

Notre descente dans les entrailles du Mont Morya fut abrupte. Parmi les roches parfois coupantes, elle se

perdait en sinuosités. Par bonheur, cependant, elle ne s'éternisa pas. Je vis Beaujeu se redresser brusquement et lever son flambeau au-dessus de sa tête.

Ce que je découvris alors était d'une beauté troublante. Nous étions parvenus au cœur d'une salle de moyenne importance dont les parois, magnifiquement régulières, étaient recouvertes, par endroits, d'un métal éclatant.

- De l'or, Sire! Ce sont des plaques d'or scellées dans la roche.

Je m'en approchai sans un mot et je commençai à les observer, une à une, sous les crépitements de la torche qui reprenait vie. Elles étaient toutes couvertes de signes. La plupart appartenaient à des alphabets que je découvrais pour la première fois. Avec un infini respect, je ne pus m'empêcher de les effleurer de la main.

- On m'a enseigné que certaines sont bien plus vieilles qu'Abraham, déclara Guillaume de Beaujeu toujours en chuchotant. Oui, tous les peuples de la Terre qui ont eu connaissance de ce lieu y laissèrent une trace de leur histoire et du lien qu'ils entretiennent toujours avec les Anges.

- Un lien entre les Anges et les hommes?

- Le lien d'une alliance, Sire. Regardez...

Au centre de la pièce, une toile grise, presque de la couleur du rocher, recouvrait quelque chose d'imposant. Je l'avais d'abord contourné, fasciné par la beauté des parois. Après s'être signé et avec mille précautions, le Maître du Temple tira vers lui et jusqu'au sol la totalité du lourd tissu poussiéreux.

Je ne pus alors m'empêcher, tout comme lui, de poser le genou à terre. Je n'osais croire à ce que je voyais. C'était un coffre, un énorme coffre de bois sombre et d'or, un coffre flanqué de quatre créatures ailées. Il était d'une

beauté totale, à la fois tendre et... presque effrayante. Il n'y avait rien là de vraiment humain... ou alors pas de cette humanité que nous connaissons.

- L'Arche d'Alliance? Murmurai-je. Celle de Moïse?

- Oui, Sire... Ou plutôt... Enfin...

Là, c'était trop... Il me fallait comprendre! Je commençais à me sentir mal dans mon corps et Beaujeu suspendait ses commentaires, S'il savait, pourquoi donc s'arrêtait-il après m'avoir emmené jusque là? Et cette Arche d'Alliance qui reposait sur le sol, à portée de ma main... Réalisais-je ce que cela signifiait? Ma tête me semblait si petite pour tout contenir!

Mais le premier instant de stupeur passé, un profond silence ne tarda pas à s'installer en moi. Je me souviens qu'il n'avait rien à voir avec celui qui naît d'une prière que l'on s'impose. Il était d'une toute autre nature. Je l'appellerais, aujourd'hui, l'essence du silence car j'y touchai l'absolue certitude de l'unité de mon corps avec celui de la Terre. J'étais dans une matrice, dans un de ces lieux où l'on doit apprendre à respirer d'une autre façon si l'on veut approcher le germe de la respiration de la Vie en soi. Il n'y avait plus guère que cette perception qui comptait. Les autres s'étaient évaporées. Le silence faisait pousser des racines à mon âme et c'était extraordinairement bon car ces racines devenaient en même temps des branches se déployant et me tirant vers le haut.

Mais Guillaume de Beaujeu ne dut pas percevoir l'intensité de ce que je vivais. Il ne put s'empêcher de reprendre la parole, bien qu'à voix basse.

- Oui, Sire... Je voulais vous dire qu'en fait... Ce n'est qu'une copie de l'antique Arche d'Alliance. La vraie, celle que nous avons trouvée après maintes recherches, n'est plus ici.

La déclaration du chevalier ne provoqua même pas une ride à la surface de mon lac intérieur. Des images anciennes défilaient en moi... Les saintes Reliques que j'avais tenues entre les mains, la crypte de Bethléem, le crâne du Baptiste à Damas... Correspondaient-elles à quelque chose de vrai? Je ne le savais pas mais une certitude s'imposait là, dans l'instant...

Il n'y avait jamais rien eu d'autre que la Terre elle-même, pour me transformer et me faire entrevoir l'Essentiel. La Terre avec ses jeux de pouvoirs horizontaux, la Terre avec ses grottes et ses cachettes profondes, la Terre enfin avec ses mers à franchir, ses eaux qui lavent et qui allègent, tout en nous chargeant du poids d'un souvenir sans nom.

Oui... Je venais de comprendre que ma force n'était jamais montée que des entrailles de ce monde et que le reste ne pouvait être qu'intermédiaire. Rien que des coups d'éclair, des claquements de fouet pour me faire aller de sursaut en sursaut! Alors, fausse ou pas, l'Arche d'Alliance ne serait jamais la responsable...

- Quant à la vraie, reprit Beaujeu, elle n'était plus ici lorsque nous sommes parvenus à la trouver. Nous nous sommes dirigés vers le Jourdain, jusqu'au Mont Nébo.

- Et comment avez-vous su qu'elle s'y trouvait? Des écrits?

- Oh, non... Il y a des choses qui ne s'écrivent pas.

Par contre, il y a toujours eu des hommes qui ont su se parler, des hommes de tous les peuples et de toutes les Traditions, de véritables humains partageant la même vision des grands mouvements du monde et se montrant capables de regarder au-delà de la grimace des événements... et des dogmes inventés... Des Saubhiyas, Sire!

Ainsi, quelques hommes ont toujours su que Notre Seigneur Jésus n'était point le seul enfant de Madame Marie, qu'il ne fut jamais charpentier comme Son père mais instruit aux plus hautes sciences. Ils ont toujours su que l'Esprit du Christ était entré en Lui vers Sa trentième année pour Le quitter consciemment et volontairement sur le gibet, à peine trois années plus tard.

- Ont-ils dit également que le corps d'Issa n'était pas mort sur la croix?

- Ils Font dit, ainsi que de nombreuses autres choses... Voilà pourquoi ceux du "Temple qui se cache derrière le Temple" ont toujours fraternisé dans le secret avec quelques-uns de ceux qui feignent de n'écouter que Mahomet ou Moïse. Au dehors, ce sont des ombres qui se battent! Rien d'autre.

Mais comment dire tout cela? Vous savez fort bien qu'on ne regarde pas le soleil impunément... Car sitôt que l'on s'y essaie, on découvre bientôt derrière lui, un autre soleil, puis encore un autre, à l'infini. Alors, de vérités en vérités, on en vient à entrer dans un état de calcination tel que...

Le chevalier de Beaujeu n'acheva pas sa phrase. Il me regardait d'un air à la fois heureux et las et cela me poussa à poser ma main sur son épaule.

- Je sais tout cela, Messire Guillaume... Je l'ai compris dans mon désert, même si je n'ai jamais tissé les mots pour le dire. C'est pour cette raison que je ne suis plus roi, parce que j'ai voulu quitter les ombres pour me désempir de ce qui m'emplissait faussement. Ainsi, vous toucheriez vraiment mon cœur si vous cessiez de m'appeler comme votre souverain.

- Je ne sais si je le pourrai. Il y a des choses inscrites dans votre chair et que les ans n'ont rendues que trop évidentes.

Après avoir lancé quelques crépitements, ce fut le moment précis que choisit notre torche pour mourir subitement. L'obscurité s'abattit donc sur nous, telle une lourde cape. Aucun de nous deux ne commenta l'événement. Pressentions-nous qu'il satisfaisait, aux détails d'une divine mise en scène? C'est probable. La noirceur du "ventre du Dragon" nous invitait à sa façon à une sorte de silence sacré. Il se passe tant de choses dans l'obscurité lorsqu'on cherche à y écouter la vie! On y est tel qu'en plein désert, seul parmi le foisonnement de tous les possibles.

Je crois que de très longues minutes se passèrent ainsi. Ma main s'était posée d'elle-même sur ma poitrine comme pour en calmer le souffle court et je ne sentais plus la présence de Faucon sur mon épaule.

C'est alors qu'il me sembla entendre un bruit de pas. Des pas qui venaient de loin. Ceux-ci me donnèrent l'impression de résonner sur les dalles de pierre d'un immense corridor et de se rapprocher de moi.

Mes yeux s'écarquillèrent pour trouver le manteau de la noirceur... Droit devant moi, une lueur naissait. Quelqu'un venait, c'était certain... Pourtant, il n'existait pas de corridor, non... et personne ne nous savait là!

Insensiblement, la lueur se mit à grandir jusqu'à devenir clarté. Une silhouette se déplaçait en son centre, celle d'un homme qui marchait à pas tranquilles. Celui-ci ne tenait aucun flambeau, mais était habité par la lumière elle-même.

Je me souviens que je ne réagis pas. Cela évoquait en moi une sorte de vieux, vieux souvenir. C'était... normal, ou presque.

Dans quel espace suis-je alors entré? Vêtu d'une longue robe d'un bleu profond, l'homme s'arrêta à faible distance de moi et se mit à m'observer avec intensité.

- Grand-père Philippe?<sup>1</sup>

Ces mots jaillirent de ma poitrine avec toute la candeur d'un enfant de trois ans. J'aurais voulu les avoir retenus mais...

Non, ce n'était pas mon aïeul. Le vieillard, maintenant, c'était moi... Lui, l'homme qui continuait de me dévisager, n'avait pas d'âge. Il me souriait doucement... Enfin, il fit deux pas de plus et s'arrêta à nouveau. C'est là qu'il déversa en moi le courant d'une rivière d'inoubliables paroles...

.- Saubhiya... Saubhiya... Te voilà enfin! Pourquoi crois-tu être venu jusqu'ici? Est-ce pour toi? Pour ton âme? Pour le temps présent? Non, rien de tout cela... Tu es venu quérir un message pour la Terre de demain. C'est pour cette raison que celui-ci t'est donné dans une matrice de lumière noire, parce qu'il va germer lentement, dans tes profondeurs et pour l'humanité.

Tu ne vis plus pour aujourd'hui, Saubhiya. Tu as parcouru le chemin du *Djwan-Mukla*<sup>2</sup>. Tu as goûté aux frontières et tu t'es débarrassé des frontières... Tu t'es agrippé à l'amour et tu as libéré l'Amour. Tu as appelé puis exigé le céleste et c'est l'Humain qui a répondu, le véritablement Humain. C'est en lui que tu as fleuri.

Vois-tu, un jour viendra, sur Terre, le temps d'une société difforme qui saura innocenter les monstres qu'elle enfantera. Ce sera un temps où les âmes auront désappris qu'elles sont des âmes. Ce sera un âge où chacune d'elles se laissera enfermer dans un petit coffre de fer. Une prison pour le cœur, une prison pour la pensée... M'entends-tu? Oh, Saubhiya... Chacun se dira libre! Et, en vérité, nul

---

<sup>1</sup> Philippe Auguste, roi de France. Voir tome 1, chap. 1, page 26.

<sup>2</sup> Djwan-Mukta: "Celui qui se libère de son vivant".

n'aura jamais été aussi libre ni mieux armé pour s'injecter le poison du servage.

C'est en ce temps-là que tu reviendras, lorsque les peuples seront touchés de paralysie mentale... Décérébrés! Ils te diront: «Marche sur la pointe des pieds, car tu pourrais nous réveiller et nous dire qui nous sommes.» Alors, tu leur répondras: «Pourquoi rampez-vous, vous qui pourtant, déjà, avez appris à voler dans le ciel? Vous qui savez comment parler au-dessus des montagnes et au-delà des mers, pourquoi avoir oublié l'art d'écouter?» Et tu ajouteras: «Vous avez peur de votre propre musique, voilà pourquoi vous réclamez du bruit!»

Et vois-tu, Saubhiya, mon fils, on leur en donnera du bruit, aux hommes et aux femmes de ce temps-là! Les monstruositéés qu'ils auront portées au pouvoir leur en fourniront à satiété parce que les plus perfides prisons sont faites de bruit à l'intérieur de la tête. Il y a des prisons que Ton peut apprendre à aimer lorsqu'on nous persuade qu'elles nous libèrent...

Qui suis-je pour te dire tout cela? Je suis... Je suis envoyé par Celui que l'on nomme *le Roi du Monde*... Te souviens-tu de Chypre, de Limassol et de Nicosie? Te souviens-tu de ces messagers que tu reçus d'un lointain Orient? Ils étaient mandatés par Lui, le Roi du Monde. Souviens-toi encore... Ils te tentaient avec des desseins terrestres, des desseins que tu sus ne pas prendre en considération pour tracer à la force de ton cœur ton propre chemin<sup>1</sup>. Parce que tu voulais être roi de toi-même plus que roi des hommes et parce qu'au fond de toi, tu attendais déjà la transparence de ce qui nous unit aujourd'hui, en cet instant.

---

<sup>1</sup> Voir "Louis du Désert" tome I, chapitre XI, page 251.

Laisse-moi te dire... Si ton sceptre et ton épée s'étaient avancés aussi loin que tout ton être l'avait espéré, le monde t'aurait porté sur le trône de toute la Chrétienté... Une unité, une seule force semblable à l'écu... pour des foules incapables de vivre l'union et des barons inaptes à concevoir autre chose qu'un os à ronger. Trop tôt, Saubhiya! C'eût été trop tôt! Il faut que des murs tombent, non seulement les murs des rois parmi les hommes mais ceux qui étouffent l'Amour...

Oh, voilà un beau et grand mot, j'en conviens! L'Amour! Lorsque tu reviendras sur cette Terre, aux temps de la monstruosité couronnée, nul ne saura plus que faire de lui. En rire? En pleurer? L'enfermer et s'agenouiller devant son souvenir? Le nier puis l'oublier, peut-être? Le rétrécir, certainement...

Le Roi du Monde regardera alors cela avec tous les Saubhiyas que l'humanité aura enfantés et tous diront: «Laissons la putréfaction atteindre son ultime point car elle devient ferment, contre son propre gré, et parce que les difformités de l'âme se lassent toujours de leur aberration. Il existe une géométrie ultime selon laquelle toute vie se réordonne sans cesse. Voilà pourquoi nous marcherons sur la pointe des pieds en observant le chaos... partageant souvent le lot de chacun... Puis, à nouveau, nous saurons quand ouvrir les portes de l'Alliance... Le ciel se remplira de signes et chacun enfin se souviendra en pleurant du roi oublié, du roi perdu et sans couronne au-de-dans de lui.»

Ainsi en sera-t-il, mon fils. Ainsi en sera-t-il lorsque l'humanité se souviendra qu'elle porte un rêve. Chevauche désormais le Temps. Regarde loin devant... et aussi retourne-toi sans avoir peur.

Pour les vrais pèlerins de la vie dont tu traces les empreintes dans l'inévitable désert, il te reste encore une chose à accomplir... Accomplis-la!

## ***Chapitre IX***

### **Par la Colombe et le Faucon**

Les remparts de la ville d'Acre s'estompaient doucement, ce matin-là. Sous les premières caresses d'un soleil humide, la brume marine les effaçait. J'étais là, à les regarder mourir, accoudé au bastingage d'un navire battant pavillon du Temple.

Mon départ de Jérusalem avait été soudain. Il s'était imposé à moi, au lendemain de ma troublante descente sous terre. Le Dragon avait parlé, main dans la main avec les Anges, et leur appel commun résonnait encore dans ma tête tel un déchirant coup de buccin.

Tout s'était passé avec tant de promptitude! Oui, il me restait bien encore une chose à faire afin que tout soit accompli et cette chose là, j'en étais conscient, me poursuivait depuis longtemps déjà.

- Comprenez-vous? Avais-je demandé à Guillaume de Beaujeu, lequel n'avait rien reçu de la révélation qui m'avait été faite. Comprenez-vous que je ne puisse demeurer plus longtemps ici? Ce n'est plus une plaie à

cicatriser mais un dernier pardon à demander. Une ultime volonté de mieux saisir... Chaque jour, je sens mes forces décliner un peu, alors je ne saurais plus attendre. Dites-moi... Dites-moi où je puis encore trouver quelques Albigeois... s'il en reste. Il me faut leur parler et, surtout, les écouter.

Le Maître du Temple ne m'avait pas posé de questions sur le pourquoi et le comment. Il s'était simplement contenté de sourire du fond de ses yeux un peu délavés puis il m'avait répondu simplement.

- En la cité de Montpellier... C'est là qu'il en reste le plus, m'a-t-on dit. Vous n'aurez guère de mal à les y trouver. Nos gens ont toujours entretenu quelque secret et cordial rapport avec eux, savez-vous? Sitôt que vous le jugerez bon, je vous accompagnerai jusqu'à Acre et vous embarquerez à bord d'une de nos nefes. J'en sais une qui, bientôt, appareillera pour... Aigues-Mortes.

C'était ainsi que tout avait fini par se conclure. Sans grand discours. Juste dans le mouvement d'une évidence que je ne voulais pas ignorer. Les larmes aux yeux, Guillaume de Beaujeu était monté en haut des remparts et, aussi longtemps qu'il l'avait pu, il était demeuré là, observant mon navire s'éloigner.

Encore un départ, encore un pas dans le vide... Une nouvelle fois, je me retrouvais seul dans ma vie. J'avais Faucon pour compagnon, bien sûr; il n'avait pas été question un seul instant que je le laisse en Terre Sainte. Il faisait partie de mon chemin et mon chemin était au-dedans de moi. On aurait d'ailleurs dit qu'il savait tout cela, Faucon. Son comportement finissait par ne plus être tout à fait celui d'un rapace. Il avait acquis quelque chose d'humain... peut-être une sorte de tendresse bien particulière, celle qu'il me manifestait dans sa façon à lui

de quitter ma main pour remonter lentement mon bras jusqu'à mon épaule, le plus près possible de mon cou.

La traversée nous fut pénible, à tous deux. La mer ne m'avait jamais été favorable et lui, il ne la connaissait pas. Les déserts de rocaille avaient été son unique univers, aussi, l'immensité des eaux devenait-elle pour lui l'instrument d'une initiation.

Nous fîmes une brève escale à Chypre afin d'y débarquer quelques chevaliers et d'y charger en abondance maintes denrées rares puis, à nouveau, nous reprîmes les flots. Les images de la Montjoie me revenaient en mémoire, mais l'émotion avait disparu. Je les laissais paisiblement se dérouler en moi et je pouvais sourire à la folie qui les avait fait naître.

Enfin, fièrement marquées de la croix écarlate du Temple, nos voiles approchèrent des côtes du royaume de France. Elles les longèrent durant une heure ou deux puis les remparts d'Aigues-Mortes émergèrent de l'horizon, tel un mirage.

Je ne sais comment décrire la sensation que j'éprouvai lorsque, ce jour-là, je dus franchir les portes de cette cité qui, autrefois, avait été mienne. Plus rien en ma personne ne subsistait de l'homme qui l'avait fait bâtir. J'aurais juré que toutes les parties de mon corps avaient été remplacées par d'autres et ce n'était pas seulement la vieillesse qui me faisait penser cela. C'était, je crois... la forme, le dessin, les entrelacs de mon âme au-dedans de ma chair. Tout y était tellement plus large! Tous les boucliers, toutes les sangles de cuir et tous les éperons dont on croit devoir s'équiper pour le voyage d'une vie s'étaient désagrégés. Alors, je respirais... Comment s'appelaient donc les nœuds dans l'étreinte desquels je m'étais débattu durant des années? Je ne m'en souvenais presque plus. Avaient-ils réellement existé? Comment

avais-je pu me laisser prendre au jeu de la complexité du monde et alimenter celle-ci?

Pour aller jusqu'au bout de ce que je nommais intérieurement mon "pèlerinage à l'envers", je voulus faire quelques pas dans *ma* petite église.

C'était le soir de mon arrivée; un prêtre y disait une messe. Ma première messe depuis... Nous étions en l'an 1282. C'était messire de Beaujeu qui me l'avait appris. Cela faisait si longtemps que je ne tenais plus le compte précis des saisons!

Discrètement, je m'assis sur les dalles du sol, tout à l'arrière. Je voulais admirer les derniers reflets du couchant à travers le rubis des vitraux. Un chat dormait là, sur trois brins de paille. Il me semblait qu'il avait compris, lui. Pas de combats à mener, pas de dogmes et pas de questions qui n'en soient pas de vraies. Evidemment, on nous avait appris qu'un animal n'avait pas d'âme... mais je n'en croyais plus rien. Tout ce qui vivait devait nécessairement avoir une âme, souffrir et aimer. Quel était l'homme qui avait déclaré le contraire en usurpant l'Identité divine? Avait-il seulement regardé le chant de la Vie? Son arc-en-ciel absolu? Avait-il jamais eu le courage d'entrer dans le regard d'un faucon et de ses évidences?

À la fin de son oraison, le prêtre se mit à évoquer le «roi Philippe<sup>1</sup>» afin que «Messire Dieu, Notre Sauveur, le soutienne dans moult combats et le conserve dans Sa très sainte garde.» Je mis quelques instants à réaliser qu'il parlait de l'un de mes fils... Philippe! Bien sûr... Pourquoi ce dernier serait-il sorti de la logique des ruses politiques et des guerres? Un jour, ce serait son descendant, puis le descendant de celui-ci qui reprendrait à leur tour le même jeu absurde de la complexité. Moi aussi, comme ce prêtre

---

<sup>1</sup> Philippe III, le Hardi. Voir "Louis du Désert", tome I, chapitre XVIII.

qui appelait toutes les protections célestes, j'avais cru que l'on pouvait bénir une épée pour le sang qu'elle allait verser.

Je me souviens que je fus traversé par l'envie de sortir avant la fin de l'office. Pourtant non, non, il ne le fallait pas... Certainement pas fuir comme autrefois! J'attendis la sainte Communion avant de rejoindre le pavé de la ruelle. Je ne savais plus ce que je devais croire exactement de l'Eucharistie, toutefois cela m'importait peu. La réalité de son mystère et de son miracle, c'était moi qui en décidai dans le fond de mon cœur.

Je ne pourrai jamais me défaire du goût du petit morceau de pain consacré qui, ce soir-là, vint rencontrer mon palais. Ce fut moi, moi seul, et non pas le commandement d'un dogme, qui parvint à le charger des saveurs et des vertus du Sacré. Je goûtais à l'Amour parce que mon cœur appelait l'Amour et parce qu'il y avait assez de place en lui pour ne plus rien en rejeter.

Après une nuit plutôt inconfortable passée dans les écuries avec quelques voyageurs sans fortune, je me mis en route pour Montpellier. Après, j'aviserais...

J'avais fini par accepter la bourse munie d'une petite somme que messire de Beaujeu avait absolument tenu à me remettre. Je m'étais rendu à sa raison. Les terres du royaume ne ressemblaient certes pas à la Palestine, encore moins au désert et je n'avais plus l'âme à mendier. Ce qu'il me fallait, c'était rencontré sans tarder des Albigeois, ensuite, eh bien... le Divin saurait sans doute quoi faire de ma personne!

Au milieu de la poussière soulevée par les charrettes et les sabots des chevaux, j'avançais très lentement. Il me fallut plus de trois jours pour atteindre les fortifications de la puissante cité. L'idée de messire Guillaume avait été

que je me rende jusqu'à une massénie<sup>1</sup> dont il connaissait l'existence au sortir de la ville, sur la route de Saint-Guilhem. Là, on saurait assurément me dire comment rejoindre quelques Albigeois ayant échappé aux bûchers. Du reste, j'étais heureux d'avoir l'opportunité de contourner les murailles de Montpellier; je ne m'imaginai pas me frayant un passage dans la cohue des ruelles de la ville. Le désert me manquait déjà.

Par bonheur, la massénie était sise en pleine garrigue sur une petite butte parsemée de romarin et fouettée par les vents du sud. Une belle solitude, selon ce que j'avais appris à aimer. La courte missive du Maître du Temple fit son effet. On m'y accueillit à bras ouverts, on m'hébergea et on me parla d'une sorte de hameau, à deux heures de marche à travers les collines.

- Ils sont quatre ou cinq à y vivre. Tu les trouveras facilement, Messire Saubhiya.

Je refusai le petit destrier gris pommelé que l'on voulut me prêter pour me rendre jusqu'à eux. Il m'eût été une charge et ma dernière randonnée m'avait dit à quel point mon dos devenait souffrant à la seule approche d'une selle. Depuis Aiguës-Mortes, j'avais un bon bâton; celui-ci me suffirait.

Ainsi que je m'y étais attendu, les deux heures de marche se transformèrent en une demi-journée de quasi-errance à travers les buissons et la rocaille, toujours en quête des traces d'un sentier plus qu'approximatif. La robe couverte d'épines et de chardons, j'arrivai enfin en vue de quelques masures perdues dans un vallon, parmi les cyprès. Il était temps... Le soleil devenait pâle et le poids de Faucon commençait à se faire terriblement sentir sur

---

<sup>1</sup> Massénie: une maison templière

mon épaule, malgré les grandes envolées dont il ne se privait pas.

Aucune fumée ne sortait des cheminées. Y avait-il vraiment quelqu'un pour vivre en un endroit aussi désolé? La terre était si aride que je me demandai, d'ailleurs, comment on aurait pu la cultiver.

- Holà! Appelai-je plusieurs fois de suite en m'approchant du lieu par un raidillon.

Lentement, je fis le tour des maisons. Elles ne semblaient pas abandonnées... et elles ne l'étaient pas car, dès que j'eus contourné la dernière d'entre elles, je découvris, le long d'un mince filet d'eau courant entre les rochers, un petit potager fort bien tenu.

- Cherches-tu quelqu'un?

La voix venait de derrière moi. Je me retournai aussitôt, un peu gêné.

Deux femmes se tenaient en haut d'une butte, les cheveux au vent.

- Si vous vivez ici... c'est sans doute vous que je cherche.

Pour toute réponse, mes interlocutrices dévalèrent la pente légère et caillouteuse de leur promontoire et s'approchèrent tranquillement de moi. Oh! Je ne devais pas avoir l'air bien inquietant... Un vieil homme dans une non moins vieille robe brune avec, en bandoulière, un sac dont on ne comptait plus les années... Faucon n'était même pas là! Il tournoyait, quelque part, dans le ciel.

- Oui, si vous vivez ici, c'est vraiment vous que j'ai besoin de voir. Je viens de très loin...

L'une des deux femmes finit par hocher de la tête en souriant. C'était la plus âgée et je pensais qu'elle pouvait être la mère de l'autre. Elle avait le visage parcheminé de ceux qui ont toujours vécu de la terre.

- Les hommes sont avec les moutons, s'empres-  
sant d'ajouter, derrière la colline, là-bas...

Mais sa voix tremblait et je fus tout de suite convaincu qu'elle me mentait. Il n'y avait certainement pas d'hommes dans les parages et, malgré mon allure inoffensive, elle avait peur.

- Oui, fis-je à nouveau, je viens de loin. C'est ceux du Temple, là-bas, qui m'ont dit que je vous trouverais. Je viens de Terre-Sainte...

C'était le mot magique. Les regards des deux femmes se détendirent et je fus aussitôt convié à les suivre sur le sol battu de l'unique pièce de l'une des maisonnettes. Je venais de Terre-Sainte! J'avais donc vu Bethléem, Jérusalem et tant d'autres merveilles! Et le Saint Tombeau, avais-je pu le toucher? Ma visite semblait être le plus beau cadeau que la vie puisse leur faire. Toutes deux en pleuraient presque en me pressant de raconter mon voyage. Je revenais du bout du monde, du plus sacré de ses sanctuaires et elles voulaient tout savoir.

Oh, si elles avaient su, oui! Si elles avaient su de quelle sorte de voyage j'étais de retour et ce que je venais chercher dans leur petit vallon perdu. Mais c'était doux de les voir ainsi, juste le cœur ouvert aux horizons que je leur révélais. Nous mangeâmes des galettes, nous bûmes un peu de lait et je leur décrivis les routes de Judée et de Galilée jusqu'à la nuit noire. Quant à la traversée de mes déserts, je verrais bien... Ce serait pour plus tard.

Ainsi que je l'avais pressenti, aucun homme ne demeurait là, avec elles. Elles survivaient à l'aide de trois choux plantés, de quelques fèves, d'une dizaine de poules et d'autant de moutons.

- Ceux du Temple te l'ont peut-être dit, hasarda à un moment donné la plus jeune des femmes... Nous venons de Pamiers, en pays albigeois.

Mais celle qui était bien sa mère lui prit la main dans la pénombre et les confidences s'arrêtèrent là.

Je passai la nuit dans la maison voisine qui était inoccupée. Un peu délabrée, celle-ci sentait le lapin de garenne. J'aimais cette odeur; elle me rappelait mes escapades de petit garçon, dans le fond des jardins, près des amoncellements de pierres, à Poissy.

Ce fut à cause de cela que je me mis à laisser monter en moi des images d'autrefois, comme si j'avais tiré sur un fil qui les reliait toutes. Des images de la reine Blanche, ma mère, du doux sourire d'Isabelle, de Marguerite et de ses formes qui provoquaient mes sens, de Jehan-Tristan, aussi, avec son petit visage maigre et digne. Marguerite était toujours en vie<sup>1</sup>. Beaujeu me l'avait assuré. Où en était-elle maintenant de son existence?

Je tirai rapidement le rideau sur mes souvenirs... Rien n'aurait servi d'entrer davantage dans leur jeu. «Tant qu'il y aura de la force en moi, me dis-je sur ma paillasse, j'essaierai de construire. Et on ne construit jamais avec les regrets de ce qu'on aurait pu mieux faire... ou écrire différemment dans le Temps. Saubhiya a toujours été là, dès le départ... J'ai seulement eu assez de confiance ou de courage pour lui laisser dire ce qu'il avait dans le cœur.»

Ce courage, j'eus pourtant quelque difficulté à le trouver, au lendemain de cette nuit dans la garrigue. Les femmes étaient déjà auprès de leurs moutons depuis longtemps lorsque je me décidai à les rejoindre afin de poursuivre notre conversation de la veille. Toutes deux filaient la laine sur un rocher plat, au milieu de leur modeste troupeau.

---

<sup>1</sup> Elle ne mourut qu'en 1295, soit deux ans avant la canonisation de Louis IX.

- Vous me parliez de Pamiers, hier... Vous venez donc du pays albigeois?

Pour première réponse, je captai comme un grand soupir à peine contenu. Il m'était facile d'imaginer ce que je réveillais.

- Ta Judée est tellement plus belle! Me répondit l'aînée des femmes. Peux-tu nous la raconter encore?

- Je ne sais même pas votre nom...

- Esclarmonde...

Ces syllabes sonnaient étrangement à mon oreille.

- Oui, c'est en souvenir de madame Esclarmonde de Foix<sup>1</sup>. Ma mère fut quelques années à son service, du temps où nous vivions là-bas, sur les plateaux. C'est fini tout ça... Mais hier, tu disais que tu avais besoin de nous.

Avais-je dit cela? Je ne me souvenais plus m'être dévoilé à ce point, sitôt arrivé. Ce fut donc à mon tour de soupirer. Avec peine, je m'assis sur le sol, face à elles, et je me mis à égrener les petits cailloux qui se trouvaient à portée de ma main. Même en demeurant vague et discret, c'était une véritable confession que la vie m'imposait presque ou plutôt, que je m'étais imposé. Car, en y regardant bien, aussi vrai que les deux femmes filaient la laine, j'avais tissé moi-même chaque élément de mon histoire jusqu'à en arriver là, à cette heure précise. Je n'avais pas à me plaindre; j'avais tout voulu, même mes plus amères leçons.

- Voilà, laissai-je enfin échapper de ma poitrine tout en cherchant ma respiration. Voilà... J'étais dans les troupes de messire de Beaumont lorsqu'il mit à mal les faidits<sup>2</sup> dans la plaine de Toulouse et à travers tout le

---

<sup>1</sup> Une des plus célèbres "Parfaites", véritable symbole de la foi albigeoise.

<sup>2</sup> Seigneurs cathares rebelles au pouvoir royal.

Razès. Je sais trop d'horreurs, les excommunications et les bûchers...

Alors, dans la fraîcheur de cette fin de matinée, j'entrepris de me confesser d'une vie qui n'était pas vraiment mienne mais qui rassemblait les morceaux de tout ce que je n'avais pas vraiment voulu voir, des monstruositées vers lesquelles je n'avais pas eu le courage de me tourner et que j'avais laissé accomplir par d'autres. Par aveuglement. Par peur de changer. Responsable de presque tout à cause de ce que j'appelais en dedans "le grand sommeil de mon âme", j'acceptai de m'accuser du pire. J'endossai pleinement le fardeau des iniquités et des atrocités sur lesquelles j'avais fini par fermer les yeux.

Esclarmonde et sa fille pleurèrent. Et moi aussi. Je n'eus pas honte, pourtant, je crois. Mes larmes racontaient une douleur de plus qui me quittait, la dernière... Elles étaient au contraire toutes de légèreté et de tendresse. Parfois, on devient tellement plus fort à travers un acte d'apparent affaiblissement!

Oh oui, comme il avait été simple autrefois de ne pas vouloir effleurer ce que pensait puis vivait le reste du monde! Comme il avait été bon et rassurant de savoir ignorer toute question brûlante, d'évincer toute velléité de regard périphérique sur ce qui ne me ressemblait pas!

Mais comme il était meilleur encore et infiniment plus doux de se réveiller d'un tel rêve, de surgir d'une fausse quiétude puis, enfin, de se dégager d'une pensée douillette mâchée et remâchée par des millénaires de lâcheté!

J'avais l'impression que nous étions tous trois dans une sorte de désert où il n'y avait de place que pour les âmes qui se mettaient à nu...

À leur tour, et entre deux sanglots, Esclarmonde et sa fille se mirent à me conter leur terrible parcours, l'épopée du peuple albigeois telle qu'elles l'avaient vécue, avec ses

espoirs, ses élans, ses massacres et, finalement, ses bûchers.

Les noms défilaient, les uns après les autres. Déjà, ils évoquaient pour elles des légendes... Elles avaient vécu au temps d'une légende, celle d'un peuple qui voulait ouvrir des portes et ne rêvait, lui aussi, que de perfection.

C'était des Guillabert de Castres, des Bertrand Marty<sup>1</sup>, des Puylaurens, des Peyreperthus... Le chapelet des martyrs et des lieux saints n'en finissait plus! Montségur était devenu leur Jérusalem et j'avais été le Barbare, l'Infidèle qui avait permis qu'on les y crucifiât. Oh, certes, jamais je n'avais ordonné de massacres mais je savais bien qu'on en avait perpétré au nom d'une Sainte Église devant laquelle je m'inclinais alors.

Pendant des heures, j'appris à écouter cela. Je connus tout le poids du cercueil que l'on déposait à l'aube, en signe de malédiction, sur le seuil de ceux que l'on excommuniait. Je touchai du doigt l'ignominie faite à un peuple qui s'était voulu libre, un peuple qui, dans l'Éternité, avait fait un pas de plus vers la beauté de l'Instant.

Par bonheur, Saubhiya était réellement né. Il put regarder en lui les flammes gigantesques du bûcher de Montségur. Il put capter leur odeur humaine et ne pas reculer devant elle.

Bien des années après le terrible brasier, les deux femmes avaient décidé de quitter le pays avec leur époux et elles s'étaient installées là, en pleine garrigue. Les hommes avaient fini par repartir pour prêter main-forte à une ultime résistance... et ils n'étaient jamais revenus. Leur

---

<sup>1</sup> Guillabert de Castres et Bertrand Marty: deux évêques cathares de Toulouse, deux figures de proue de la foi albigeoise. Bertrand Marty mourut sur le bûcher de Montségur en 1244.

histoire s'arrêtait là, ou plutôt, elles continuaient de la vivre en secret, presque en recluses, sans rancœur.

Lorsqu'elles eurent terminé de me la conter, celle qui se nommait Esclarmonde posa sa main sur la mienne. Son geste me bouleversa et me fit chercher le fond de son regard. Aucune parole d'accusation ou de justification ne pouvait s'interposer entre nous. Il n'y avait qu'une profonde paix pour dire l'essentiel. Nous échangeâmes enfin un simple sourire puis nous nous sommes souvenus que nous avions faim. La journée s'acheva ainsi, dans un silence protecteur et autour d'un fromage partagé.

Je m'étais imaginé que je quitterais le lieu dès le lendemain... mais pour aller où? Ce fut précisément la question que me posa Assu, la fille d'Esclarmonde, lorsque dans la matinée, après un bol de soupe, elle me vit prendre mon sac et mon bâton.

- Où vais-je? Mais... je ne sais trop. Dieu y pourvoira. J'ai appris à ne plus vivre que de cette façon, voyez-vous!

- Et si Dieu te demandait de t'arrêter ici quelque temps? Tu semblés bien fatigué... Ma mère et moi en avons parlé...

Une fois de plus, c'est Faucon qui trouva la réponse. De mon poing où il était perché, il sauta à terre et fit quelques pas parmi les touffes de lavandin. Je n'avais plus qu'à m'incliner. Une porte m'était entr'ouverte... Au nom de quelle fierté aurais-je refusé de la considérer?

Emu mais ne sachant trop manifester ma reconnaissance, je m'installai donc dans la maisonnette qui m'avait déjà abrité.

- Juste quelques jours... ai-je commencé par dire. Le temps de reposer mes jambes...

Cependant, ces quelques jours se changèrent en semaines. Ma poitrine me faisait trop mal pour aller chercher ailleurs quelque chose d'autre qui n'existait

probablement pas. Et puis, il y avait de menus travaux à faire... Réparer un banc ou consolider une porte.

Mais en toute vérité, je ne fus pas long à comprendre que la Vie avait peut-être encore un plan pour moi. En effet, comment demeurer là sans pousser, ne serait-ce qu'un peu, le portail de la foi albigeoise? Ce n'était même plus une question d'audace ni d'humilité. Je me laissais juste soulever par le dernier courant du Vivant en moi. Oh! Il ne s'agissait pas d'embrasser éventuellement le credo de celles qui m'hébergeaient car j'avais quitté les sentiers humains, aussi larges et beaux fussent-ils. Je voulais juste savoir, apprendre, comprendre ce qui faisait que des hommes et des femmes, par centaines et par milliers, avaient pu marcher vers des bûchers en chantant... comme s'ils allaient tout simplement franchir un pont.

- Enseigne-moi, Esclarmonde, demandai-je un soir, appuyé contre la cheminée.

Et, au moment même où je prononçais ces mots, je me rendis compte que je venais de tutoyer l'être humain qui m'écoutait. Depuis ma petite enfance et face à ma mère, jamais je n'avais agi ainsi! Quelle était cette barrière du bout de ma vie qui tombait ainsi toute seule? Était-elle relâchement de mon corps... ou bel abandon d'une écaille oubliée? Je me souris à moi-même et j'acceptai ce qui se passait. Je m'étais assez posé de questions, il fallait arrêter.

- Dis-moi, Esclarmonde, repris-je, est-il vrai que, selon ta foi, le Seigneur Jésus n'est point notre Sauveur?<sup>1</sup>

Pour la seconde fois depuis mon arrivée, Esclarmonde me prit la main.

- Notre Sauveur? Mais pourquoi serait-Il notre Sauveur? Tu semblés être instruit... et infiniment plus que

---

<sup>1</sup> Voir tome I, chapitre VII, "Le dialogue avec l'autre".

nous ne le sommes toutes deux. Si tu as étudié, est-ce ton maître ou quelque clerc qui apprirent les leçons à ta place? Un vrai maître enseigne à marcher seul, ne penses-tu pas? Les vieux textes qui constituent la base de notre foi nous disent que Messire Jésus est seulement venu nous rappeler la vraie nature de notre âme, notre véritable liberté de grandir et que c'est donc chacun de nous qui doit se bâtir... Moment d'existence après moment d'existence, vie après vie.

Je sais... Tu nous diras que ces textes mentent peut-être tout autant que d'autres parce qu'ils ont été écrits de main d'homme. Et je sais aussi que tu peux avoir raison en pensant de la sorte. Voilà pourquoi aucun de nous, tout au moins parmi les plus purs, n'a jamais cherché à convertir qui que ce soit à notre foi. Celle-ci s'est propagée d'elle-même parce qu'elle est simple et logique, parce qu'elle n'impose rien et parce qu'elle est tissée de liberté.

Oui, nous disons que l'âme revient de vie en vie dans un autre corps, une autre famille, un autre pays et que c'est la loi d'équité la plus absolue qui se puisse concevoir. Elle revient jusqu'à ce qu'elle ait appris à se penser différemment, c'est-à-dire à reconnaître sa véritable nature.

- À s'en souvenir?

- Oui, Saubhiya... À s'en souvenir. Tout est dans la mémoire! Le Seigneur Jésus est un réveilleur... Pas un Sauveur. Il nous rend notre dignité en nous montrant un chemin pour sortir de l'oubli. Et, vois-tu, c'est en nous aidant à nous penser autrement qu'il nous apprend la légèreté.

- Celle qui permet de marcher vers les flammes sans les craindre?

- Qui a dit sans les craindre? Ainsi que tout ce qui vit, nous craignons la douleur... Ce que nous ne redoutons

pas, par contre, c'est la mort, parce que, justement, c'est à travers elle que nous retrouvons notre nature légère, fluide comme le souffle du vent et la lumière du soleil.

- Vous aimez la mort?

- Oh non... Nous vénérons la vie! Mais la vie qui ne ressemble pas à un sommeil. La vie qui célèbre la beauté et la joie. La vie qui n'impose aucun carcan, surtout celle qui n'excommunie personne!

Nous savons que la nature de notre monde, de la rugosité de ces petits cailloux avec lesquels tu joues, jusqu'à la laine de ma robe, tout cela ne paraît vrai que parce que notre âme s'est laissé attirer par le jeu de la pesanteur et qu'elle s'y est engluée. Alors, *le secret est de se penser autrement*, Saubhiya... C'est la seule façon d'être autrement! Essayons de regarder le monde qui se tient en arrière du monde! Non pas dans son ombre mais bien dans le soleil. Nous pouvons le vivre chaque jour... C'est le regard de l'amour qui crée la légèreté et qui efface la pesanteur venue du néant.

Je m'étais mis à regarder Esclarmonde dans le plus profond de ses yeux tandis qu'elle parlait et parlait avec une fougue grandissante et je me disais que, tout cela, je le savais. J'avais appris à m'en souvenir, pas après pas, à travers chacun de mes déserts. Dans l'athanor de ma solitude, je n'avais embrassé aucune foi nouvelle mais j'avais retrouvé le Chemin de tous ceux qui sont sortis des chemins. C'était celui d'un amour pur... Pur parce que cohérent et cohérent parce qu'ouvert à l'Infini.

Et maintenant qu' Esclarmonde se taisait et qu'elle cherchait en elle des mots qui n'existaient sans doute pas encore, j'avais envie de rire. Il me revient avec tant de force, aujourd'hui, ce rire intérieur qui m'était délivrance! J'avais compris... J'étais au sommet de ma montagne et je pouvais regarder, non pas derrière moi, mais tout autour

de moi, l'étendue de ma vie. J'avais été comme un de ces saltimbanques qui interprétaient des Dits ou des Jeux<sup>1</sup> sur les places de Paris et d'ailleurs. J'avais revêtu un de leurs manteaux, porté un masque tandis que tous ceux que j'avais rencontrés - ou que je n'avais pas rencontrés - avaient agi de même. Nous nous étions joué une comédie et nous avons cru à celle-ci. Moi, j'y avais cru jusqu'à l'extrême et c'était certainement pour cela que j'avais usé cet extrême et que je m'en étais enfin réveillé. Oui, j'étais absolument en haut de ma montagne et je regardais...

En fait, je n'avais jamais rien compris de bien précis sur la religion de Mahomet, à supposer qu'il ait voulu en créer une, mais j'avais appris à percevoir son essence au même titre que j'avais retrouvé celle de la Conscience qu'avait tenté de nous transmettre Issa. Et là, maintenant que j'avais fait *le* pas parmi quelques-uns de ces Albigeois que ma couronne m'avait jadis appris à maudire, tout s'éclairait encore. Je n'aurais certes pas su tout expliquer. Qui le pourra jamais? Cependant, tout était devenu simple.

Ceux qui aimaient faisaient partie de ma famille et, ensemble, nous avancerions parmi la vastitude du Cœur, là où l'on ne savait même plus ce que signifiait une frontière.

Et ceux qui n'aimaient pas? Eh bien... Non, il n'y en avait pas pour qui l'amour était inconnu. Seulement, ceux-là restaient dans *la* blessure parce qu'ils aimaient mal. On ne peut que balbutier ou bredouiller l'amour quand on enferme celui-ci entre quatre remparts.

Alors? Alors, c'était l'humanité tout entière qui devenait soudainement mienne. Tout entière! Même avec ses menteurs, ses tyrans, ses geôliers, ses borgnes et ses estropiés de la conscience! Tous étaient de ma famille

---

<sup>1</sup> Petites histoires racontées ou jouées sur les places publiques.

parce qu'ils avaient mal et parce qu'ils trébuchaient sur une route que j'avais sillonnée pendant des éternités avant de comprendre qu'elle n'était pas le moyen... mais qu'en elle résidait le But.

Moi non plus, ainsi qu'Esclarmonde et sa fille, je ne craignais pas la mort. Je l'avais côtoyée si souvent! Elle en était presque devenue une fidèle compagne...

D'ailleurs, c'était étrange... À force de ne pas la redouter, elle avait dû m'aider à vivre. Je veux dire à *vraiment* vivre. Dans une intrépidité constante de l'âme et du corps.

- Veux-tu que je te confie un secret, Saubhiya?

Esclarmonde venait de poser sur le sol son écheveau de laine et j'eus l'impression qu'elle n'osait plus me regarder. Ce devait être un vrai secret.

- Je ne suis pas réellement autorisée à t'en parler, ajouta-t-elle aussitôt, mais...

- Mais je suis vieux?

Elle me sourit avec tendresse puis rassembla sa chevelure en arrière de sa nuque comme pour trouver une contenance.

- C'est ton âme, surtout, qui est vieille. Je sais que tu peux garder un trésor sans le salir ni l'éparpiller au gré du vent.

Tandis qu'elle terminait ces mots en faisant mine d'observer la crête des montagnes qui barraient l'horizon, Assu se leva discrètement. Elle prétextait devoir aller surveiller une brebis qui s'était éloignée.

- Oui, reprit Esclarmonde, c'est un vrai secret...

Écoute... Nous savons que l'âme a des ailes et qu'elle peut quitter son corps puis y revenir comme elle le souhaite, ou presque. C'est ce qu'enseigne notre foi, tout au moins à ceux qui s'y sont consacrés un peu plus que d'autres.

- Des ailes? Vraiment?

- Oh! Pas comme les oiseaux, bien sûr. Comme les nuages... Oui, c'est cela. Une sorte de vapeur qui prend la lumière, qui s'étire, qui monte, qui se mêle aux cimes les plus élevées puis qui s'élève encore.

Le secret, c'est qu'il est possible d'habiter pleinement son âme au point de demander à celle-ci d'abandonner son corps quelques instants... puis d'y revenir. Je le sais, parce qu'on m'a enseigné cet art et que je l'ai vécu.

- L'as-tu pratiqué souvent?

- Je n'y suis parvenue qu'une fois, une seule fois.

Mais ce fut suffisant. Ce fut assez pour comprendre avec quelle légèreté certains d'entre nous avaient pu chanter en montant sur le bûcher. J'ai eu le bonheur de goûter à une perle d'éternité, Saubhiya. Cela ne signifie pas que je suis meilleure qu'une autre, mais c'est une grâce qui m'a chargée d'une responsabilité, celle de ne semer que des plumes de colombe... Un peu de paix!

Mon âme a voyagé dans d'autres mondes, comprends-tu? Des mondes où chaque fleur est un soleil à elle seule. Des mondes sans ombre. Des univers qui ne me disaient pas «Viens, réfugie-toi en nous!» mais «Fais-nous descendre parmi les tiens! Révèle notre essence et notre légèreté dans le cœur de chaque être humain!»

Alors, j'ai compris que nous sommes un Souffle qui s'est laissé piéger par la pesanteur de ce qu'il n'était pas mais qu'il avait pourtant besoin de vivre. J'ai compris surtout que j'étais rassasiée de l'errance de ce Souffle et que si je me décidais à respirer la vie autrement...

Esclarmonde n'eut pas le temps de trouver les mots pour continuer car Faucon vint bruyamment se poser sur mon épaule. Cependant, elle avait tout dit. Tout ce que j'avais besoin d'entendre et qui me rejoignait en haut de ma montagne.

- Reste, finit-elle malgré tout par ajouter, tout en continuant à scruter l'horizon. Il y a de la place et suffisamment à manger pour trois ici... Où irais-tu, de toute façon?

Sur le moment, je ne répondis rien. Je n'avais plus la force que de sourire avec mes yeux. Je me souviens... C'était le moment précis où j'ai clairement vu que je ne devais plus ressembler qu'à une feuille prête à se détacher de sa branche... Encore une légère brise et...

Je choisis donc ce coin de garrigue avec ses trois ou quatre masures et ses deux cœurs ensoleillés pour m'arrêter. M'arrêter... enfin.

Ai-je seulement remercié Esclarmonde et Assu, ce jour-là? Je n'en ai plus la moindre idée. Une sorte de complicité tacite, au-delà des paroles échangées, s'était tranquillement installée entre nous. Elle était tissée d'une douceur qui remportait sur les discours et les conventions.

Je vécus auprès d'elles trois ou quatre mois, peut-être. Guère plus. Jamais nous ne reçûmes de visite. Elles aussi avaient choisi un désert pour se retrouver et respirer l'air de leur liberté intérieure.

Les heures, les jours et les semaines passèrent donc sans faire de bruit. Mes jambes me supportaient de plus en plus difficilement et ma poitrine me faisait mal. Alors, je me déplaçais de ma paillasse à un petit muret de pierres sèches puis de ce muret aux premiers moutons qui paissaient, près du sentier. Je ne pouvais plus aller à la rencontre d'autre chose, mais j'étais en paix et heureux car, si l'univers de mon corps se rétrécissait chaque jour, celui de mon âme, au contraire, s'étendait plus loin que jamais.

Je me sentais capable d'englober toutes les fois et toutes les croyances de la Terre des hommes... même celles que je ne connaissais pas et que je n'approcherais

jamais. Ce que j'en imaginais, au couchant de ma vie, me faisait songer à cette merveille que l'on nomme arc-en-ciel et qui unit toutes les couleurs de la Création. C'était peut-être puéril mais tellement plus léger qu'une épée et moins fourbe que toutes les rhétoriques du monde! J'étais parvenu à voir le Divin en tout, s'adressant à chacun selon sa langue et son parfum, touchant les cœurs selon l'ouverture et la profondeur de leur calice.

Tant de chemins, tant de blessures pour en arriver à ne plus avoir d'épines ni d'écaillés! Était-ce cela, l'Amour dont Il avait essayé de nous parler? Je ne le saurais définitivement que lorsque le Grand Rideau tomberait sur ma vie, une fois pour toutes.

Je me souviens surtout avoir beaucoup prié pour connaître la grâce de partir éveillé, en pleine conscience. Celle-ci me fut accordée.

Le Rideau descendit doucement sur moi un petit matin doux, Esclarmonde et sa fille travaillaient au potager et moi, je m'étais adossé contre mon muret de pierres. Le soleil sommeillait encore un peu et Faucon se tenait immobile sur le sol, à côté de moi.

Je ne sais ce qui se passa au juste. Une douleur pour respirer... puis un voile laiteux vint se placer devant mes yeux. Un bourdonnement d'oreilles... et enfin... un coup de Soleil intérieur. C'est lui qui vint m'arracher à la Terre, je le sais. J'entendis encore Faucon qui poussait un cri rauque et, brusquement, tout mon être s'élança dans les airs. J'avais des ailes! J'étais dans mon âme, je l'avais épousée et je volais à côté de Faucon...

Alors, je me suis perdu dans son regard et ce fut bon... Plus de douleur, plus l'ombre d'une ombre! Juste la transparence et l'Instant.

«Oh Louis! me suis-je entendu me dire, Louis! Voilà, c'est fini...»

Et ce nom qui était venu me rejoindre des tréfonds de mon cœur, ce nom qui remontait de si loin, je l'accueillis avec joie. Oui, j'étais roi... Roi de moi-même!

Pendant un long moment, partageant le souffle de Faucon, je me mis à voler au-dessus de la garrigue et des montagnes puis j'aperçus deux silhouettes de femmes se penchant sur un corps et des moutons, impassibles. Cela ne me concernait plus...

Déjà, droit en dessous de moi, apparaissaient... Oui, c'étaient bien elles... C'était les tours de Poissy! Je survolais les jardins de mon enfance... mais les lilas n'y poussaient plus.

Et là, très lentement, sans amertume ni désir, je me suis laissé emporter par une brise venant de mon cœur, un léger vent qui sentait bon les solitudes. Je vis des étendues de sable et de roches, jaunes comme le soleil, flamboyantes comme le rubis et blanches comme la neige. Le désert!

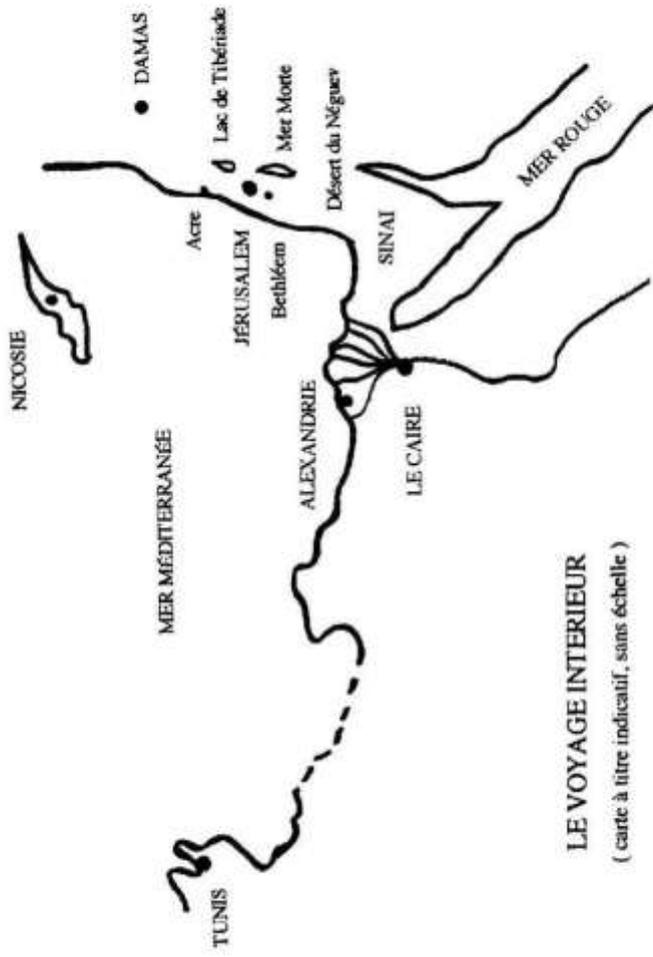
«Oh, Messire l'Infini, me suis-je alors écrié, me voici! Enfin!»

## **Epilogue**

*Lorsque je rencontrai Romain pour la dernière fois, c'était un 6 septembre. Étrangement et non moins symboliquement, nous nous tenions sur les pentes du Mont-Royal. Notre complicité avait duré deux ans et demi et, dès le départ, je savais qu'elle s'arrêterait là, lorsque la mission d'écriture serait accomplie.*

*Romain ne souhaitait qu'une chose, c'était que le passé ne se dessèche pas entre les pages d'un livre comme une feuille que l'on cueille à l'automne mais, qu'au contraire, il éclaire le présent.*

*- Mon histoire est un prétexte, l'ai-je souvent entendu dire, un prétexte pour parler de l'éternel voyage intérieur de toutes les femmes et de tous les hommes. Je la propulse dans les airs avec l'espoir qu'elle y laissera une trace lumineuse. Tiens! Ajouta-t-il un jour, exactement comme Roland qui, de Roncevaux, dit-on, lança son épée à travers les deux afin qu'elle aille se planter dans le rocher de Rocamadour!*



**LE VOYAGE INTERIEUR**  
( carte à titre indicatif, sans échelle )

## LA DEMEURE DU RAYONNANT

### *Mémoires égyptiennes*

Qui d'entre nous n'est pas fasciné ou intrigué par ce Pharaon hérétique et ivre de Soleil que fut Akhenaton? Il ne fait aucun doute que ce livre, dont il est la figure centrale, se démarque de tous ceux qui lui ont été consacrés jusqu'à présent.

En effet, son écriture n'est pas le fruit d'une recherche basée sur des données archéologiques, mais résulte d'une série de visions dans ce que certains appellent le Livre du Temps. Et c'est à ce titre qu'il est à la fois unique et surprenant. L'auteur, dont on connaît déjà particulièrement le best-seller "De Mémoire d'Essénien", s'est appliqué, une fois de plus, à se laisser guider au fil d'une existence antérieure pour redécouvrir la vie du personnage de Nagar-Têth, thérapeute et instructeur proche du Pharaon Akhenaton.

C'est par ses yeux que nous pénétrons ainsi dans une véritable et envoûtante fresque historique où des destins hors du commun se croisent, mettant en scène des êtres passionnés dans leur quête éperdue du Divin.

Bien que nous ramenant en Egypte, il y a quelque 3500 ans, "La Demeure du Rayonnant" n'est pourtant pas un livre du passé. C'est une oeuvre intense et magique qui plonge profondément au coeur des grandes préoccupations humaines, celles qui jamais ne nous quittent, la recherche de notre identité, du bonheur, de l'amour, celle aussi de cette infinie Lumière dont il nous arrive si souvent d'avoir la nostalgie.

Livre révélateur, livre de feu, livre d'actualité, ce témoignage, qui se lit comme un roman, saura inspirer ceux qui veulent éclairer leur présent et en devenir les véritables artisans.

## LE NON DÉSIÉ

### *Dialogue avec l'enfant dont on n'a pas voulu*

Après l'immense succès connu par *Les neuf marches*, Daniel Meurois se penche une nouvelle fois sur les rouages intimes de la naissance et de la vie.

Si, grâce à ce livre, on a découvert le chemin qu'emprunté une âme pour s'incarner, on ignoreait toujours ce qui se passe lorsque, au contraire, on lui refuse un corps.

En termes simples et précis, c'est tout le problème de l'avortement qui est abordé dans cet ouvrage. Avec la méthode de travail qui lui est propre, l'auteur s'attache donc ici à aller à la rencontre d'une âme face à laquelle un corps maternel s'est fermé.

Comment cette âme non désirée a-t-elle vécu et compris le rejet? Sa douleur a-t-elle un sens? Enfin, de part et d'autre du rideau de la vie, comment, dès lors, se reconstruire... puis construire?

À travers un foisonnement de détails et de réflexions, Daniel Meurois nous livre là un témoignage unique, aussi émouvant qu'enrichissant, qui saura rejoindre le cœur de la plupart d'entre nous.

Explicatif, déculpabilisant tout en demeurant responsabilisant, *Le non désiré* a le mérite d'aborder d'une façon totalement nouvelle, aimante et éclairante l'une des épreuves les plus intimes qui puisse toucher aujourd'hui un nombre croissant de femmes... et de couples.

Un guide apaisant pour mieux dépasser une blessure niée, banalisée et trop souvent cachée.

*Parution prévue: automne 2002 aux Editions du Perséa*

## LES MALADIES KARMIQUES

### *Les reconnaître, les comprendre, les dépasser*

Après plus de 25 années d'expérience en lecture d'aura et des milliers de cas étudiés, Daniel Meurois-Givaudan nous fait part, pour la première fois aujourd'hui, de ses découvertes dans un domaine totalement méconnu, celui des maladies karmiques.

À l'aide de nombreux exemples, de façon imagée et éloquente, il nous fait ainsi pénétrer dans une compréhension différente du fonctionnement de l'être humain.

En effet, un certain nombre de maladies, de symptômes physiques ou même de troubles du comportement sont mal cernés, voire tout à fait incompris par les approches dites classiques de la santé. Qui n'a jamais entendu parler d'asthmes récalcitrants, de maladies de peau interminables, de dysfonctionnements étranges voyageant d'un organe à l'autre ou encore de peurs inexplicables ?

L'approche non conventionnelle de la question par Daniel Meurois-Givaudan, qui fait appel à des mémoires résultant d'existences antérieures, pourrait bien fournir d'importants éléments de réponse...

Ce sont précisément de tels éléments que nous propose cet ouvrage riche en informations et conçu pour s'adresser à tous. En nous faisant partager sa vision différente de certaines maladies ou de certains déséquilibres, l'auteur nous aide ainsi à mieux pénétrer les mystères du fonctionnement humain dans leurs rouages les moins explorés.

La détection, puis la compréhension des troubles d'origine karmique deviennent alors, souvent, des points de départ pour une réelle croissance intérieure, des éléments déterminants pour soigner l'âme et le corps.



## L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE

### *Selon le Livre du Temps*

Et si l'éveil de la conscience passait aujourd'hui par une sensibilité plus féminine ? Et si Marie-Madeleine n'avait pas été la pécheresse repentie des textes officiels, mais bien autre chose... ?

Jusqu'à il y a peu de temps encore, le grand public ignorait totalement que celle qui apparaît de plus en plus comme la première disciple du Christ avait inspiré un évangile. Pour intrigant et fascinant que soit le manuscrit portant son nom et qui fut découvert à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, celui-ci n'en demeurait pas moins incomplet, car amputé d'une bonne partie de ses pages. Il restait, par conséquent, un fossé à combler et, pour cela, il fallait remonter un peu plus à la source...

Depuis de nombreuses années, on connaît Daniel Meurois-Givaudan pour ses écrits concernant la pensée essénienne et celle des origines du Christianisme. Loin de l'exégèse, sa méthode de travail a toujours fasciné. En effet, elle se base sur la lecture des Annales akashiques. C'est en utilisant cette capacité que l'auteur s'est donc, une nouvelle fois, immergé dans la Mémoire du Temps afin de nous restituer de manière audacieuse une version intégrale et originelle de l'Évangile de Marie-Madeleine.

Cette version, qui constitue le cœur du présent livre, se devait cependant d'être éclairée, commentée et revitalisée.

Voilà pourquoi, tout en nous permettant de plonger dans la vie et l'ambiance des débuts de notre ère, Daniel Meurois-Givaudan entreprend de nous fournir ici une compréhension novatrice et aisée d'un texte majeur.

Résolument actuelle, son approche est ainsi susceptible de répondre à un grand nombre de questions qui se posent à nous avec insistance.



## VU D'EN HAUT

*... un rendez-vous très particulier*

MONTRÉAL, le coin d'une table de verre dans une salle à dîner... et voilà que l'incroyable arrive!

Imaginez qu'une voix, soudain, se mette à résonner au centre de votre crâne! Oh, pas une sensation diffuse ou cotonneuse! Non, une voix véritable, tendre, volontaire et puissante à la fois. Une voix qui ne laisse aucun doute sur sa réalité et qui se manifeste avec précision, un peu comme à l'aide d'un interrupteur qu'on actionnerait à volonté.

Imaginez aussi que vous la retrouviez régulièrement, cette voix, et que vous puissiez entamer avec elle un parfait dialogue!

C'est cet événement hors du commun qui est arrivé à Daniel Meurois durant toute une année et qui lui a permis de rédiger cet ouvrage saisissant à bien des égards.

*Vu d'en Haut* est le journal de bord audacieux de cette conversation avec un *Invisible* bien attentif à nous et à nos questionnements.

Maniant humour, sagesse et bon sens, la Présence amie s'y exprime au cours d'une passionnante interview menée par l'auteur afin de débroussailler et de simplifier une foule de notions souvent confuses pour nos esprits en quête de vérité.

C'est donc à un *rendez-vous* bien particulier auquel nous invite ce quinzième ouvrage de Daniel Meurois. On y découvrira d'étonnantes percées dans de tout nouveaux concepts qui nous précipiteront à une altitude vraiment différente, là où notre vie prend tout à coup une autre signification!